

530

vendredi 30 mars 1934.

quatorzième année, n° 1.

Bibliothèque de l'Université

de Liège - PÉRIODIQUES

10 AVR. 1934

publication hebdomadaire

un an : 75 frs ; six mois : 40 frs

le numéro : 2 frs

P 42 C

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices du

CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le Christ en Chine

La Suisse et le monde nouveau

La personnalité de Grégoire VII

En quelques lignes...

Politique internationale

Pourquoi je suis curé de campagne

Un nouveau foyer de culture catholique : Salzbourg

Potiorek

Vincent LEBBE

Comte Gonzague de REYNOLD

H.-X. ARQUILLIÈRE

M^{gr} Louis PICARD

Omer ENGLEBERT

René KREMER, C. SS. R.

Comte PEROVSKY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jésus le Christ du D^r Karl Adam, M^{gr} J. Schyrgens.



Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17,20,50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉ EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

CHARBONNAGES

DU ET A

Bois-du-Luc

Vél. : La Louvière 27.

Charbons: 1. Galletteries, tout-venants de toute composition, charbons lavés : (tête de moineaux 30/40, braisettes 20/30, noisettes 10/20), pour foyers domestiques et forges. — 2. Menus graineux, poussières pour usages industriels.

Gros coke mi-lavé, pour métallurgie, fonderie, cimenterie, brasserie et malterie, séchoirs de chicorées.

Petit coke mi-lavé concassé pour chauffage central;

Sous-produits, sulfate d'ammoniaque pour l'agriculture, benzols-goudron.

ANTHRALUC

ANTHRAHITE ARTIFICIEL ÉCONOMIQUE

Le dernier perfectionnement en combustible domestique
Donne à poids égal beaucoup plus de chaleur que tous autres combustibles.

Supprime le gaspillage de calories dans la cheminée en demandant le moins d'air à la grille.

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

VENTE ET LOCATION DE MATÉRIEL

pour Entrepreneurs, Mines et Carrières

Stock important de matériel revisé et en parfait état
Montage et mise en marche par spécialistes

V.L.M. 100, rue de Fétille, LIÈGE

Téléphone : 299.21

CONSULTEZ-NOUS POUR VOS BESOINS

VENTE — LOCATION — ÉCHANGES

Matériel neuf ou occasions

Concasseurs, compresseurs, bétonnières, broyeurs, machines à blocs, machines à vapeur, pompes, moteurs à huile lourde, à essence, moteurs électriques, matériel de fonçage, tous appareils de manutention installations complètes.

La revue catholique des idées et des faits

SUMMAIRE

Le Christ en Chine
La Suisse et le monde nouveau
La personnalité de Grégoire VII
En quelques lignes...
Politique internationale
Pourquoi je suis curé de campagne
Un nouveau foyer de culture catholique : Salzbourg
Potiorek

Vincent LEBBE
Comte Gonzague de REYNOLD
H.-X. ARQUILLIÈRE
* * *
Mgr Louis PICARD
Omer ENGLEBERT
René KREMER, C. SS. R.
Comte PEROVSKY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jésus le Christ du Dr Karl Adam, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Au seuil de notre quatorzième année — qui commence avec le présent numéro — nous volons redire à tous nos amis, collaborateurs et lecteurs, que nous n'avons jamais eu et que nous n'aurons jamais qu'un seul but Servir la Vérité! Faire que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit mieux connu et davantage aimé chez nous, en Belgique. En remerciant Dieu d'avoir bien voulu bénir notre apostolat intellectuel, nous lui renouvelons la promesse de nous dépenser de notre mieux au service de l'Église et de la Patrie...

Nous ne sommes pas membre de *Jeune Europe* Nous ne lui versons aucune cotisation. Si quoi nous proteserions auprès de son Comité directeur. N'est-ce pas gaspiller l'argent que de couvrir les murs de Bruxelles d'affiches pour le moins inutiles? Nous les avons là, devant nous, ces deux appels aux Belges, pour qu'ils adhèrent à « grand mouvement d'action populaire pour la Fédération Européenne ». Il paraît que *Jeune Europe* compte déjà 6,000 membres en Belgique et « travaille activement en Suisse, Hollande, France, Angleterre ».

ET EN ALLEMAGNE?!...

A quoi bon dépenser tant d'argent, chez nous, pour prêcher des convertis? TOUS LES BELGES sont d'accord, voyons, pour penser qu'une Fédération des États européens éloignerait le danger d'une nouvelle guerre. TOUS LES BELGES, qui ne demandent qu'à travailler pour l'étranger, à porter, eux qui doivent vivre de leur travail, sont pour la suppression des barrières douanières...

Alors, à quoi bon tout ce tapage chez nous? Ces manifestes, cette agitation, cette campagne même, dirait-on, contre des Belges récalcitrants, des empêcheurs danser en rond?

* *

Ceci dit, examinons d'un peu plus près nos deux affiches. On y trouve des perles.

Citons :

Que chaque membre de « *Jeune Europe* » fasse de la propagande dans son pays, dans son entourage, dans son parti politique, et un mouvement d'opinion naîtra, capable pour balayer haines et préjugés.

Qu'un seul pays proclame la nécessité d'une Fédération Européenne, il s'en trouvera d'autres pour le suivre, et UN PREMIER NOYAU D'ÉTATS FÉDÉRÉS SE CONSTITUERA DEMAIN, qui exercera une puissance d'attraction irrésistible sur les nations appauvries par la crise, écrasées sous la charge de leurs armements.

Qui ne voit pourtant que si demain, au nom de la Belgique unanime, le gouvernement belge proclamait, *urbi et orbi*, l'urgence

nécessité d'une Fédération Européenne..., rien ne serait changé à rien?... Qui donc nous suivrait?! Comment avoir grande confiance dans des hommes qui ne craignent pas d'afficher de telles niaiseries sur les murs de la capitale?...

Il n'y a d'ailleurs pas que des niaiseries.

Au centre d'une des affiches, un poing brandissant une torpille s'abat sur Bruxelles. L'attaque vient de l'Est, et c'est ce que l'affiche contient de plus vrai. Au-dessous on peut lire :

LA MENACE DE GUERRE PÈSE LOURDEMENT
SUR NOTRE PAYS.

Champ de bataille de l'Europe, la Belgique peut-elle éviter le sort effroyable qui l'attend?

OUI,

si elle se pose en champion d'un nouveau droit international; si elle devient le terrain d'entente des nations européennes; si elle lance à tous les peuples pacifiques de l'Europe un appel à l'Union; si elle forme le centre d'une coalition européenne contre la guerre;

NON,

si elle reste isolée; si elle se contente d'assurer sa défense nationale par des mesures purement militaires qui ne se sont pas révélées suffisantes pour éviter la guerre en 1914 à des pays autrement puissants, riches et armés. N'oublions pas que, même doublés ou triplés, nos armements ne suffiraient pas à protéger notre pays. Renforçons donc notre défense en forgeant des liens et des institutions communes entre les Nations décidées à vivre en paix.

Nous nous en voudrions de chagriner les braves cœurs qui président aux destinées de *Jeune Europe*, et dont les intentions sont certainement excellentes, mais il nous faut pourtant leur faire remarquer qu'ils risquent de donner le change! Certes, nos mesures défensives doivent constituer un tout. Mais pourquoi faire figurer notre armement sous le *non*, alors qu'il reste l'essentiel de notre défense? Et pourquoi ne faire figurer sous le *oui* que de beaux rêves assez chimériques?

Ce que nous reprochons à *Jeune Europe* et à ses affiches, c'est de négliger la donnée capitale du problème, de n'avoir pas le courage de parler clair et net, de ne pas oser nommer un chat un chat et la Prusse, le grand obstacle à la paix européenne. Coalition contre la guerre? D'accord! Liens et institutions communes entre nations décidées à vivre en paix? D'accord! TOUS LES BELGES SONT D'ACCORD! Mais comment empêcher la Prusse de recommencer? Comment obtenir que l'Angleterre, la France et l'Italie s'entendent pour contenir cette Prusse que Londres et Rome jouent contre Paris?

* * *

Et par un singulier artifice de logique, *Jeune Europe* prétend que les utopistes ne sont pas de son côté, mais du côté des adversaires. Du nôtre, sans doute... *Jeune Europe* veut :

- Dévalorisation des frontières politiques.*
- Abaissement progressif des barrières douanières.*
- Libre circulation des hommes et des marchandises.*
- Création d'une monnaie internationale.*
- Création d'un droit public international.*

Les conséquences de ce programme seront la paix et la prospérité. On a envie d'ajouter : garanties sur facture.

Quant aux adversaires de la Fédération Européenne, ils veulent :

- Maintien de l'Europe divisée.*
- Exaltation de tous les nationalismes.*
- Guerre économique.*
- Elévation des barrières douanières.*
- Accroissement continu des armements nationaux.*
- Politique d'équilibre.*
- Paix armée, lourde de menaces.*

Conséquences : la guerre et le chômage, car ces adversaires prétendent :

Assurer la paix en employant les moyens qui, de tout temps, ont amené la guerre.

Supprimer la crise en développant les causes mêmes de cette crise.

Gribouille se jetait à l'eau pour ne pas être mouillé par la pluie.

Seulement, comme il n'y a en Belgique aucun adversaire d'une Fédération Européenne, les affiches de *Jeune Europe* enfoncent une porte ouverte. Si elles ne faisaient d'ailleurs que cela, ce ne serait que de l'argent gaspillé, de la poudre aux moineaux. Mais dans la situation actuelle, nous ne craignons pas de dire que la propagande de *Jeune Europe*, menée chez nous, en Belgique, pourrait bien faire à notre pays plus de mal que de bien. Essayons de le montrer.

* * *

De quoi avons-nous besoin en Belgique? D'être convaincus, non pas tant des avantages d'une Fédération Européenne — NOUS LE SOMMES TOUS — que des dangers d'une invasion nouvelle. Pour parer à ce danger il importe que le pays fasse tous les sacrifices nécessaires. La Belgique doit se défendre de son mieux. Pour cela il faut des armes. Mais il faut surtout une *volonté de résistance*. On ne sait lequel des deux est le plus important. Armons-nous. Mais fortifions surtout notre *volonté de défense*. Créons et entretenons un dynamisme défensif. Nous avons besoin d'un grand souffle *patriotique* pour animer nos mesures défensives. Le reste — négociations avec ceux que nous couvrons, alliances défensives avec Londres, Paris, Rome — est affaire de gouvernement. A lui de tout mettre en œuvre pour que, en cas de guerre, nous soyons rapidement et efficacement assistés dans notre résistance à l'envahisseur. *Tous les Belges* sachant que, seuls, ils ne peuvent contenir la Prusse, c'est au nom de l'unanimité de la nation belge, que le gouvernement peut s'assurer l'appui des grandes puissances qui ont besoin de nous.

Donc, point n'est besoin d'affiches pour appeler les Belges à s'entendre avec « les nations décidées à vivre en paix ». Mais il nous paraît moins sûr qu'il ne serait pas utile d'appeler nos compatriotes à mieux se préparer à la défense du territoire de la Patrie. Notre esprit militaire défensif ne devrait-il pas être plus vif, plus agissant, plus entraînant? *Jeune Europe*, ligue pour les Etats-Unis d'Europe, ne serait-elle pas mieux inspirée, ne ferait-elle pas un meilleur usage de ses ressources en disant aux Belges :

Tous vous voulez la paix! Tous vous ne demandez que la concorde entre les peuples, la Fédération des États européens. Ce vœu unanime de toute une nation, votre gouvernement travaillera

et toutes ses forces à le promouvoir. Entre-temps, car ce n'est pas encore demain que notre programme sera réalisé, soyez énergiquement résolu à défendre la Patrie! L'Allemagne, au mépris d'engagements solennels, réarme! Belges, vous êtes les plus exposés. Soyez forts et soyez prêts! Barricadez-vous! Donnez à vos fils, avec un amour ardent de la Patrie, la volonté farouche et intrépide de tout lui sacrifier pour qu'elle vive indépendante et libre. Belges, les premiers menacés par la renaissance prussienne, exaltez votre armée! Loin de décrier les vertus militaires, célébrez-les! Elles incarnent et résument, à l'heure actuelle, votre devoir immédiat et urgent. Elles sont votre meilleure sauvegarde. Si, avant 1914, vous les aviez pratiquées davantage, la Prusse eût hésité. Mieux défendues, vos frontières eussent sans doute, été respectées...

Voilà ce que *Jeune Europe* devrait afficher sur nos murs à nous. Quant aux affichettes qu'elle veut d'y apposer, leur place est tout indiquée sur les murs des villes prussiennes. C'est que, voyez-vous, pour promouvoir la paix, il faut, dans chaque pays s'y prendre différemment, parce que la paix y est menacée autrement. La cause de la paix, en 1934, se trouve servie, en Belgique, par un appel aux armes, à la volonté de défendre le patrimoine ancestral; en Prusse au contraire, par un appel en faveur de l'entente européenne. Il voici l'ironie : à Bruxelles on affiche ce qui devrait être affiché à Berlin, tandis qu'à Berlin ne cessent de retentir des appels enthousiasmant une jeunesse pour l'offensive, alors qu'ici on néglige de l'enflammer pour la défensive.

Non, vraiment, et quoi qu'enlise ses affiches, adhérer à *Jeune Europe* ce n'est pas s'assurer contre la misère et contre la guerre. *Jeune Europe*, en faisant ici ce qu'elle devrait faire outre-Rhin, empêche plutôt que nous fassions ici, pour notre salut, ce qui se fait là-bas pour notre perte...

Une certaine morale et un certain droit naturel ont passé un vilain moment jeudi, à Louvain, malmenés, et combien opportunément, par M. le professeur Mayence.

On connaît l'antienne : « *Potius mori quam turbari* ». Et M. Mayence de proclamer qu'en exécutante à quoi ils s'étaient engagés vis-à-vis de la Bibliothèque de Louvain, les Allemands n'ont pas commis une *bonne action*. Lealfaiteur, s'est écrié M. Mayence, tout en payant une infime partie de sa dette, continue à salir sa victime, à la charger, pour seisculper, de crimes aussi monstrueux qu'imaginaires. La Belgique est toujours outrageusement calomniée outre-Rhin. Une grande encyclopédie catholique en cours de publication : *Der Gise Herder*, vient encore de nous insulter sans retenue.

Si l'on tient à féliciter l'Allemagne d'avoir fourni un certain nombre de volumes à la Bibliothèque de Louvain, en réparation du crime de 1914, il ne faudrait jamais omettre de protester contre l'injustice renouvelée chaque jour par une Allemagne qui ne cesse de calomnier sa victime. L'adversaire a droit à la vérité, mais la Patrie aussi. Personne n'a jamais prétendu que le patriotisme imposait de refuser la vérité à l'adversaire, mais d'aucuns oublient que le patriotisme impose — surtout quand on enseigne la morale et le droit naturel — de défendre la Patrie contre ses adversaires! La morale et le droit naturel prônent, avant tout, la justice! Cette justice que le cardinal Mercier aimait passionnément. Dieu sait, pourtant, s'il était convaincu que la charité est le dernier mot de tout — *Demaritas est!*... Que ne tenta-t-il pas pour suggérer aux catholiques allemands de faire un premier pas, un seul! Avec quelle cité fraternelle il leur eût épargné le reste du chemin!... Ce n'est pas, jamais nos frères d'Allemagne n'osèrent l'entreprendre...

Le professeur Fœrster, auquel la morale et le droit naturel ne sont pas tout à fait étrangers, a mille fois raison. Nous avons cité déjà les textes rappelés par M. Mayence : « On veut fermer des blessures sans les avoir lavées et désinfectées. » « Des mains retenues peuvent plus pour la vraie paix que des mains trop rapidement tendues... »

Un professeur de morale qui reproche à certains de ses compatriotes de n'avoir pas remercié l'Allemagne parce qu'elle a été correcte en restaurant la Bibliothèque de Louvain, mais qui oublie, lui, de souligner que cette même Allemagne ne cesse de nous nuire gravement, ce professeur, comme dit M. Mayence, est de ceux qui « trahissent la vérité en n'en révélant, pour des fins politiques, qu'un tout petit morceau ».

Mais voilà, cela fait très « esprit fort » et, croit-on, très « charité chrétienne », de se donner l'air de pardonner et d'oublier. En fait, on ignore. On ignore qu'il ne s'agit pas seulement d'hier mais d'aujourd'hui. Le crime continue. Impossible de donner à des universitaires belges le sens de la morale et du droit naturel sans les faire tressaillir d'indignation à la vue des outrages dont l'envahisseur de 1914, le bourreau impénitent, ne cesse d'abreuver notre pays...

La lecture du dernier numéro de l'*Esprit nouveau*, nous confirme dans notre conviction. Ces jeunes « révolutionnaires » catholiques ne savent pas très bien ce qu'ils veulent, quitte à le vouloir fort bruyamment. Ils parlent volontiers « principes », mais la confusion paraît être leur domaine propre. Soyons plein d'indulgence pour leur jeune âge, mais disons-leur, en toute charité, qu'ils ont encore trop à apprendre pour que soit justifié le ton qu'ils prennent. M. Paul Crokaert leur rend le très mauvais service de les exalter à tout propos. Et eux de l'acclamer comme le prophète des temps nouveaux. Pour notre honorable sénateur, *Esprit nouveau*, *Cité chrétienne*, *Avant-Garde*, *Hardi!*, *Parole universitaire*, *Vlan* et les *Editions Rex* (!!!) vont, par un « mouvement irrésistible » transformer la Belgique.

Le secrétaire de rédaction de l'organe de la *Centrale politique de jeunesse* (Centrale qui ne centralise d'ailleurs pas grand'chose), M. Alphonse Zimmer de Cunchy, nous y prend assez violemment à partie « à propos du discours de M. de Broqueville ». Il paraît, oh! horreur! que nous sommes nationaliste!... Nous serions même un des prototypes du journalisme nationaliste, de cette « presse claironnante, fleurant la poudre et le carnage ». Est-ce assez affreux, disait un jour Louis Veuillot, d'apprendre à son petit déjeuner qu'on est fidéiste!... Nous sommes, quant à nous, bien tranquille. Notre nationalisme doit être de tout repos. Sans doute le petit Alphonse Zimmer de Cunchy ignorait-il encore son alphabet, que déjà nous écrivions ici que le nationalisme serait la prochaine hérésie condamnée!...

Le petit garçon a fait du chemin depuis. Il traite de haut les questions politiques. Il était au Sénat le jour du discours de M. de Broqueville, discours qu'il a compris mieux que personne, alors que « le Sénat ne comprenait pas, n'arrivait pas à comprendre... ». M. Zimmer de Cunchy en fut « exaspéré ». Ce jeune homme qui promet parle de notre prose échevelée. Mais comment qualifier la sienne? Quelle salade! Elles sont vraiment très drôles, ces quatre colonnes d'élucubrations invraisemblablement embrouillées. On ne sait ce qu'elles défient le plus : la logique, le bon sens ou la vérité historique.

Nous qui avons, paraît-il, « une incapacité inouïe d'appréhender la réalité », qui sommes affligés « d'un invraisemblable décalage entre notre rêve et la froide vérité », etc., etc., nous avons en effet peine à comprendre cette ineffable mentalité de jeunes catholiques encore assis sur les bancs de l'Université, ou venant de les quitter et qui, tout de go, font irruption dans les conseils des anciens avec une assurance et une suffisance qui sont bien ce que nous avons, jusqu'à présent, rencontré de plus caractéristique chez

nos jeunes révolutionnaires catholiques. Et tout cela au nom du Pape, des Encycliques, du Christ-Roi!

Chaque fois qu'il nous fut donné d'assister à des réunions de jeunes universitaires, nous avons été frappé de l'outrecuidance de la plupart des orateurs. Serait-ce que certains professeurs auraient trouvé que la popularité s'acquiert en « suivant », plus qu'en dirigeant, en acquiesçant plus qu'en réfrénant, en applaudissant plus qu'en blâmant?... Mais d'autres jeunes, modestes et travailleurs, nous assurent que ceux des leurs qui paradedent volontiers sur la scène, ne sont que les quelques agités qui ne détestent pas les feux de la rampe et qui sont plus bruyants qu'influents... Tant mieux.

* * *

L'article de M. Zimmer de Cunchy fourmille d'erreurs, et d'erreurs grossières. Dans une note, l'auteur nous annonce : « La fois prochaine, nous exposerons quels sont les principes d'une politique réaliste »!! Quel dommage qu'il faille attendre tout un mois encore pour confronter cette politique réaliste avec notre « politique gigantesque, nos conceptions fulgurantes sur la croisade anti-prussienne ».

Et voilà que notre candeur bien connue nous a fait tomber dans le piège. Ces chers révolutionnaires désirent ardemment qu'on les cite, qu'on les réfute, qu'on les confonde, au besoin, pourvu qu'on s'occupe d'eux... Nous avons « marché » comme un incurable naïf que nous sommies...

L'aventure de la *Banque Belge du Travail* est d'importance capitale. Certes, l'affaire est grave et compliquée et le gouvernement se doit de prévenir les répercussions possibles. Tenons-nous en, ici, au côté politique de l'événement. Pour le socialisme belge, c'est une catastrophe. Le citoyen Spaak a raison d'écrire que « la triste aventure d'aujourd'hui est l'aboutissement logique, fatal, de vingt-cinq années d'erreurs »! Le socialisme belge s'est suicidé en réussissant. Il s'est enrichi et il a agi en capitaliste, compromettant l'épargne de la classe ouvrière. Voilà ses entreprises par terre, car, si une intervention gouvernementale, qui se borne d'ailleurs à faire avancer contre bonnes garanties et moyennant intérêt, de quoi rembourser les déposants individuels, empêchera la panique qui eût pu se généraliser, certaines œuvres socialistes sont touchées à mort. Le P. O. B. y laisse des millions et des millions... Et comme la marée a tourné en Europe, comme la démocratie politique recule partout, que la mystique rouge appartient au passé, ce ne sont pas les appels à la révolution du citoyen Spaak qui seront capables d'insuffler aux masses prolétariennes un dynamisme nouveau. Le socialisme se meurt... Partout la « réaction » progresse et triomphe. Pour vivre, les peuples rejettent le virus qui les travaillait.

L'Europe, c'est la foi, dit Belloc. Cette foi n'a cessé de reculer depuis la Réforme. Pour la première fois le mouvement change de direction. L'Europe se remet dans la voie du salut. Elle retrouve certains éléments de sa tradition chrétienne. Sans s'en douter d'ailleurs. Par réaction vitale. Ainsi elle se met en état propice pour découvrir à nouveau la source de sa vie et de sa grandeur : le catholicisme. L'Europe est en train d'acquiescer la réceptivité qui permettra à l'Église du Christ de lui réapprendre ce qu'elle avait oublié : la vérité évangélique. Ou l'Europe retournera au Christ, ou elle périra... L'immense réaction déclenchée par Mussolini et son fascisme, et qui gagne tout le vieux monde, autorise tous les espoirs. Une aube se lève, peut-être, après les longues ténèbres des siècles de déchristianisation ininterrompue de l'âme européenne. Un sursaut vital de peuples conduits au bord de l'abîme par des erreurs mortelles ouvre les brèches par lesquelles le flot de la Charité du Christ pourra revivifier la chrétienté... Daigne Notre-Seigneur susciter dans son Église des génies et des saints!...

Le Christ en Chine

Un ami nous communique l'admirable lettre qu'il reçut du P. Lebbe, il y a quelque temps déjà. Nous la publions d'autant plus volontiers que la grande et noble figure de l'étonnant et magnifique apôtre que notre pays a donné à la Chine y apparaît dans toute sa beauté. Cette lettre réjouira vivement les très nombreux amis du P. Lebbe en Belgique. Ils l'y retrouveront tel qu'ils le connurent, avec son merveilleux allant et cet héroïsme tranquille, fait d'une extraordinaire humilité et d'un don total à l'œuvre de Dieu.

C'est pour une bonne part au P. Lebbe que la Chine doit son épiscopat indigène, cette base indispensable du développement de l'Eglise là-bas. Depuis son retour « au pays », en 1926, comme prêtre d'un évêque chinois, le P. Lebbe fonda en Chine une congrégation d'hommes, les Petits Frères, et une congrégation de femmes, les Thérésiennes, que la Providence a bénis de particulière façon puisqu'ils sont déjà plusieurs centaines à se dévouer au salut de la Chine.

Puisse la lecture de cette lettre émouvante susciter, en faveur du grand missionnaire qu'est notre très cher P. Lebbe, un mouvement de charité dont il a le plus impérieux besoin! Ils ne mangent pas tous les jours à leur faim, les moines et les sœurs des Béatitudes...

Nous ouvrons, pour les œuvres du vaillant et saint P. Lebbe, une liste de souscription à laquelle nous prions, avec insistance, tous ses amis de participer généreusement...

(Envoyez vos dons à notre compte-chèques postaux 48.916 avec la mention : pour le P. Lebbe. La revue catholique des idées et des faits s'inscrit pour 1.000 francs. Nous publierons régulièrement la liste des sommes reçues.)

Monastère des Béatitudes.

Après la grande joie de votre chère lettre du 10 mai, m'arrive le... chèque! Dieu vous bénisse, vous fortifie en grâce, et même, puisque vous y tenez tant, vous donne un peu de cette mamonerie dont vous faites usage si désintéressé. Pour vous montrer ma reconnaissance, je vais faire quelque chose d'héroïque, — quelque chose que je n'ai encore fait pour personne malgré des sollicitations venues de cent côtés (parfois avec des promesses tentantes) : vous écrire une longue lettre, vous raconter un peu de ce que le bon Dieu a fait par ici ces derniers mois. Je ne crois pas que je la finirai en un jour, mais l'essentiel c'est que je m'y mets — si vous voyez à quelles besognes je dois répondre après de si longues absences, — vous conviendrez que c'est une grande preuve d'amour pour mon cher Paul.

Voici plusieurs années que les fervents de l'action catholique, et surtout les Petits Frères, les Thérésiennes, bref toute une armée de militants enragés, préparent le terrain. En a-t-on fait des conférences, dans les rues, sur les marchés, sur les tréteaux des théâtres païens, en plein vent, *per fas et nefas*, comme dit le grand saint Paul



(un homme du métier s'il en fût jamais!)... Je dis « *per nefas* » aussi, parce que, naturellement, ce n'était pas du goût de tout le monde, et d'aucuns y découvraient un brin de... protestantisme (rien que ça!) Ajoutez que les résultats apparents étaient très loin de répondre à l'amplitude de l'effort donné : preuve paraît-il, que c'était du temps et des forces perdus... Parlez-moi de l'âge d'or, du beau temps d'autrefois, de la méthode pépère qui consiste à attendre que le lièvre vienne poser devant le fusil — ou mieux encore, frapper à la porte de la cuisine...

Il n'y avait pas cependant que des grincheux : le grand nombre encourageaient l'ardeur des propagandistes, leur faisaient espérer de glorieuses moissons succédant à de si laborieuses semailles. D'ailleurs, les fruits immédiats n'étaient pas à négliger : la population se portait partout de plus en plus nombreuse aux prédications : parfois, à l'occasion des loisirs du Nou-

vel An, les païens organisaient des fêtes pour recevoir les Petits Frères ou les Sœurs afin de les entendre plusieurs jours de suite : ils faisaient les frais de leur séjour. Que des païens puissent préférer, ne fût-ce que pour quelques jours, l'austère prédication de la doctrine chrétienne à leurs farces, concerts, foires et réjouissances du Nouvel An, voilà qui ne laissait pas d'être tout à fait nouveau et encourageant!

« Mais, disait M. Pessimiste, ils ne se convertissent pas tout de même... » Or, un beau jour ils se convertirent.

Au commencement de la onzième lune, je reçus courrier sur courrier de la sous-préfecture du Choulou (ou Shulu) me suppliant de m'y rendre avec quelques Frères, ce que nous fîmes. Les quatre bons prêtres de l'endroit étaient dépassés par la besogne. Littéralement se réalisait la parole de la pêche miraculeuse : *Rumpebantur retia*. D'un nombre de villages qui allait en croissant venaient chaque jour des demandes de prédication; mais les délégués du village ajoutaient : « Si cette dernière prédication satisfait la population, nous voulons devenir chrétiens. »

On prêchait donc, *nuit et jour* : on inaugura dans beaucoup d'endroits le système des paulistes d'Amérique : la boîte préparée à la porte de la salle de conférences pour recevoir les objections des timides qui n'osent pas prendre la parole en public. Le succès fut immense...

Je viens de nommer la « salle de conférences ». C'est une façon de parler : il faudrait dire, pour être exact, la « tente de nattes » ; car dans les villages on ne trouvait jamais une salle capable de contenir la foule énorme de ceux qui voulaient entendre la doctrine. Mes bons Petits Frères, qui ont de ma santé un soin de maman, craignaient que de longues prédications en plein air me fassent perdre la voix au bout de deux jours. « Qu'à cela ne tienne, répondaient les braves païens qui tenaient à leur affaire, on bâtitra une tente de nattes. » Et ils élevaient des tentes pouvant

contenir 500 à 600 personnes. Les derniers venus écoutaient de l'extérieur.

On s'arrêtait quelques jours dans les principaux villages (car il eût été matériellement impossible d'aller partout) et tandis que se poursuivait la prédication, les païens demandaient à se faire inscrire. Ce fut le premier grand coup de filet : une dizaine d'écoles de catéchumènes furent ouvertes et les Petits Frères commencèrent l'instruction. Ils étaient environ 300 à 400.

J'étais à peine rentré de cette tournée qu'un courrier arriva de la préfecture de Kao-Yang, au nord d'Ankuo (Choulou est au sud). Trois villages demandaient des prédicateurs avec cette même clause — (tout comme si du Choulou ils se fussent passé le mot) : « Si la prédication répond à l'attente de la population, tout le village se fera chrétien. » Nous y courons...

Cette fois-ci ce fut le grand déclanchement : ce n'est plus par unités ou petits groupes que la population répondit à la parole évangélique, c'est par villages tout entiers...

Cependant, une difficulté se posait, pour quelques endroits seulement : ils avaient souffert d'une inondation où toute la récolte d'automne avait péri et se trouvaient en cette fin d'année plongés dans la plus grande misère. Tout en séparant nettement les deux questions — conversion et aumône — les chefs de quelques villages éprouvés par le fléau demandaient un secours, au moins pour les plus malheureux de leurs administrés... Compte fait, il fallait, tant pour les dépenses d'écoles à ouvrir en grand nombre que pour les secours aux inondés, une somme de 4,000 piastres. Or, le budget de notre pauvre vicariat n'est pas en caoutchouc : impossible d'ajouter un pareil supplément de dépenses...

Malgré tout, il ne fallait pas songer à laisser cet appel sans réponse. Que faire? Prier d'abord : Frères et Sœurs s'y mirent de tout cœur. Tandis qu'ils priaient, un nom me traversa l'esprit comme une inspiration du bon Dieu : Vincent Teng! Il faut que je vous le présente... Mais au fait, ne le verrez-vous pas? Il fait partie du pèlerinage chinois à Rome et a, je crois, l'intention de passer par la Belgique.

Cet admirable chrétien est l'ancien sous-directeur des Postes chinoises : il a acquis dans cette fonction une haute réputation d'intégrité et de savoir-faire. Il y a quelques années il lui a semblé que son énergie et ses forces baissaient et se crut obligé en conscience de résilier ce haut poste, d'abandonner tous les avantages qu'il en retirait, plutôt que de risquer de remplir imparfaitement son devoir : on eut beau le retenir, rien n'y fit.

Rentré dans la vie privée, il emploie son temps uniquement en bonnes œuvres. C'est le président du Comité national de l'Action catholique de Chine. Depuis près d'un an, il est directeur d'un des plus grands hôpitaux de Pékin. Ce dernier, fondé par de très hautes personnalités, périlait entre des mains païennes. C'est alors que le comité des fondateurs eut l'idée de s'adresser à des chrétiens... et la situation changea comme par un coup de baguette magique. L'hôpital est maintenant sauvé et prospère, et est devenu un hôpital catholique.

Parmi les bonnes œuvres de M. V. Teng, il en est une qui lui vaudra votre sympathie. Mon Paul : c'est le fondateur — financier — des Béatitudes, en deux fois, il nous donna 14,000 piastres pour construire. Et sans compter une infinité de petits dons, il vient récemment de nous donner 10,000 piastres d'effets commerciaux qui nous fournissent un revenu de 1,000 piastres environ par an : le commencement du capital que le droit canon exige de nous depuis la nouvelle législation. Mais, il y a la crise, en Chine aussi! Il y a, de plus, qu'un chrétien aussi généreux est écrasé de demandes — comme J. Lohpahong, à Changai... Il y a, enfin, comme un remords de refrapper toujours aux mêmes portes...

J'écrivis tout de même la lettre expliquant bien le cas et ayant

même l'audace de fixer la somme. Seulement, sachant ses difficultés actuelles, je lui demandais seulement de se faire quêteur pour une si grande cause.

Il me répondit par retour du courrier la lettre que je vous traduis ici littéralement :

« Il y a un mois vous m'expliquiez dans votre dernière entrevue le premier des trois caractères fatidiques qui résument l'esprit des Petits Frères TS'UAN (c'est-à-dire TOUT). *Tout donner, tout quitter, tout sacrifier*, pour répondre à l'immense et incomparable amour de Dieu pour nous. En y repensant, je me disais qu'un chrétien qui ne serait pas prêt à répondre ainsi généreusement au don de Dieu ne serait pas digne de vivre...

» Et voici que m'arrive votre lettre! Pour amener à Dieu 600 familles, il vous faut 4,000 piastres. La voilà l'occasion cherchée de prouver au bon Dieu que mes sentiments de reconnaissance ne sont pas un mensonge! Comme je n'ai pas d'argent disponible en ce moment, j'ai été retirer aussitôt de la banque 4,000 piastres que j'y tiens en dépôt pour ma retraite de vieillesse et je les ai confiées à la Procure du Pétang au nom de Mgr Suen. Quant à ma retraite, Dieu y pourvoira!...

» Surtout, ne me remerciez pas : cet argent vient de Dieu et lui appartient avant d'être à moi : je le Lui rends dans la personne des pauvres et des catéchumènes; il n'y a aucun mérite à cela. »

J'ai tenu à vous raconter cet épisode au long pour bien vous montrer que, dans la mesure du possible, et malgré leur petit nombre, surtout le très petit nombre de ceux qui ne sont pas pauvres, nos chrétiens de Chine font tout ce qu'ils peuvent pour aider l'Église.

* * *

Entre-temps, les païens de ces villages avaient envoyé des délégués aux Béatitudes pour inviter Frères et Sœurs à aller immédiatement établir les écoles de catéchumènes. Un peu par crainte de ne pas réussir (oh! homme de peu de foi!), un peu pour éprouver leur intention, je leur répondis que je ne croyais pas possible de trouver la somme nécessaire à secourir leurs inondés; que, tout au plus, je pourrais ramasser de quoi couvrir les frais des Frères et des Sœurs et qu'en tout cas, c'était à eux de pourvoir aux dépenses d'installation (maisons, meubles, etc.).

Pour dire vrai, en apprenant qu'il fallait faire deuil des secours aux inondés, ils firent la grimace... vite réprimée; puis avec calme : « Bien, Père, nous ne vous tenons pas moins compte de votre intention et des démarches faites. Quant à l'évangélisation de nos villages, c'est une autre question : d'abord la grande majorité ne demandent pas de secours; pour les autres, nous pensons que cette... triste nouvelle n'influera pas sur leur décision de se faire chrétiens. Nous retournons à l'instant le leur demander et vous ferons réponse le plus tôt possible. En tout cas, permettez-nous d'emmener avec nous Frères et Sœurs, car la déception serait trop grande là-bas si nous revenions seuls. »

Les Frères et les Sœurs les accompagnèrent donc. Le voyage était long pour un jour d'hiver (130 lys), mais ils ne voulurent pas loger en chemin; ils savaient avec quelle impatience ils étaient attendus. Ils n'arrivèrent qu'au milieu de la nuit au village de Song Kia K'iao (le pont de la famille Song), le premier, chronologiquement, qui avait demandé d'être reçu dans l'Église. Malgré le grand froid, des hommes veillaient à l'entrée du village. Dès qu'ils aperçurent les lanternes du char des Sœurs et qu'ils virent échelonnés sur la route les vaillants Petits Frères (ils voyagent toujours à pied ou en bicyclette, mais jamais en char, ceci étant considéré comme un luxe et un... confort), ils se précipitèrent à leur rencontre, puis retournèrent en courant réveiller le village. En cinq minutes tout le monde était sur pied, hommes, femmes et enfants, agitant

des lanternes, poussant des cris de joie, ne sachant comment témoigner aux Frères et aux Sœurs leur joie et leur reconnaissance. Ceux-ci, tout habitués qu'ils soient au bon accueil des populations, étaient émus jusqu'aux larmes. Ces pauvres gens se disputaient l'honneur de les recevoir chez eux, de leur faire un petit repas chaud; les uns décelaient sournoisement le char pour avoir la faveur de loger le petit âne du monastère (je voudrais que vous voyiez ce brave petit âne-là! Travaillant comme un moine malgré son grand âge...)

Les délégués durent bien, le lendemain, annoncer la triste nouvelle. « Il ne faut plus compter sur des secours pour les pauvres inondés... » Ils avaient tout de même peur (ils me l'avouèrent plus tard) d'un rafraîchissement dans la température... Dieu soit béni, il n'en fut rien. La réponse unanime fut : « Ce n'est pas pour une aumône que nous avons recours à l'Église, c'est pour nous faire chrétiens; pour le reste, s'il en a, tant mieux, si n'y en a pas, tant pis. » Et dès le lendemain de cette nuit mémorable, nos moines et moineses commencèrent les cours de catéchisme à toute la population de trois villages. Plus tard un quatrième, puis un cinquième, un sixième vinrent s'ajouter, ces deux derniers non complets; puis encore d'autres vinrent supplier qu'on leur envoyât des Frères. Mais entre-temps le Choulou prenait feu comme le Kaoyang et les Frères ne suffisaient plus à la besogne, ni, hélas! l'argent. D'ailleurs, j'étais au front et le bon curé, un peu âgé, n'osa pas aller plus loin que les moyens qu'il avait sous la main (vous savez que cette sagesse est contre « mes principes », mais je n'y étais pas, hélas!) et les remit à plus tard. A mon retour du front, je vis les délégués de deux de ces villages et j'espère ferme que rien n'est perdu. Après la grande moisson, s'il plaît à Dieu, on s'occupera d'eux... Sûrement, le bon Dieu nous enverra le nécessaire, puisqu'il l'a promis.

Vous seriez, vous aussi, j'en suis bien sûr, ravi de joie, si vous pouviez assister au spectacle de ce mouvement : les paysans laissaient là les interminables causettes de l'hiver et, chacun de son côté, un catéchisme à la main, s'escriaient à l'étude des prières. On les voyait travailler, l'outil d'une main, le catéchisme de l'autre; d'aucuns se rendaient au marché en recitant tout haut leur leçon et en s'aidant les uns les autres; d'autres, accroupis au mur sud de la pagode (pour avoir le soleil), répétaient patiemment ce terrible *Credo* (le pont aux ânes des illettrés catéchumènes) s'interrompant de temps en temps pour fumer une pipe; affaire de se donner courage. « On finira bien par l'avoir! » disait un vieux de plus de soixante-dix ans.

* * *

C'est la quatrième fois que je reprends ma lettre... Nous sommes au 15 juillet 1933. Entre-temps, la guerre, l'abominable guerre de fauves que l'on nous fait parce qu'au bas du ruisseau où l'ennemi veut boire, il paraît que nous avons troublé l'eau — l'abominable guerre continuait. Chaque fois que je lisais dans les journaux le récit des souffrances de nos pauvres soldats, je me sentais le rouge monter au visage. Toutes les douceurs de la vie de l'arrière me cuisaient comme une brûlure..., d'autant plus que je suis Chinois. Je n'ai pas du tout plaisanté en demandant ma naturalisation. Comment remplir mon devoir de citoyen?

Si je n'avais pas été « curé » c'était clair : aller prendre un fusil et partager le sort des chers camarades. Mais je suis curé, et doyen, et comme dirait Père Abbé. Alors?

A force de ne rien trouver, on combina un petit plan avec un bon prêtre. M. Siu, professeur au séminaire et un professeur laïque, M. Thang. Organiser une troupe de volontaires chrétiens qui se porteraient sur le point le plus exposé, naturellement sous le commandement et après accord avec les autorités militaires :

j'en serais l'aumônier. Ou bien former une troupe de brancardiers chrétiens... On écrivit au grand citoyen chinois qu'est M. P. Ma (de Changai) qui, malgré ses quatre-vingt-quatorze ans, continue à être un foyer rayonnant d'énergie dans toute la Chine. Sa réponse fut enthousiaste : mais il optait carrément pour les brancardiers. En outre, il me donnait une lettre de présentation pour un des chefs les plus en vue, celui aussi que nous estimons comme le plus honnête des *bigones* (car parmi les autres l'honnêteté reste tout de même la règle). Je réussis, non sans peine, à aller à Pékin. Il y eut naturellement des temps et des contretemps... un tas d'histoires qu'il serait beaucoup trop long d'écrire, mais qu'on vous racontera bien quelque jour de vive voix, s'il plaît à Dieu.

Ça n'accrochait pas aussi vite que nos désirs, quand un beau jour je me rencontrai avec le général Thou tse k'ias, une des plus belles figures de la Chine moderne. Justement des nouvelles arrivaient là du front de la « Porte du Pic du Bonheur » (une des portes principales de la Grande Muraille). Une terrible bataille venait d'avoir lieu, qui s'était terminée par une défaite écrasante des Japonais (leurs propres journaux convenaient qu'ils n'avaient jamais reçu de... raclée pareille). Mais les services médicaux et ambulanciers étant très insuffisants, nos héroïques blessés restaient parfois toute une nuit (par ce froid terrible) sur le flanc de la montagne... Nous écoutions ces récits comme torturés de douleur. Le vieux général retraité Tchou se retourne vers moi :

- Père, où sont vos brancardiers?
- A cinq cent lys d'ici!
- En combien de temps pourraient-ils être à Pékin?
- En cinq jours; nous pouvons faire la moitié de la route en chemin de fer!
- Combien?
- 200!
- Au plus au mieux. Pour les dépenses faites les avances indispensables : je prends tout à ma charge.

Je me levai le cœur plein de reconnaissance pour Dieu qui, d'un coup, faisait tomber toutes les difficultés, arrangeait tout et pris congé de ce brave homme, dans une vraie fièvre d'émotion.

Le soir même, ma bicyclette, votre bicyclette! reprenait la route de Paoting. Elle ne courait pas, elle volait, quoique je ne sois pas encore remis d'un accroc. Notez que je n'avais pas encore *un seul* brancardier... Mais vous comprenez que si j'avais dû attendre, pour accepter la proposition du général, tout aurait raté... D'ailleurs, c'est toujours comme ça que nous avons marché, assurés que la Providence ferait le reste, comme les autres fois.

De Paoting, le lendemain, je me précipite vers les chrétientés les plus rapprochées et j'y prêche la croisade. Toutes les hésitations, assez compréhensibles surtout du côté de la famille des « croisés », tombent lorsque je promets que je suis de l'aventure, que vingt Petits Frères m'accompagnent et que je m'engage à ramener tout mon monde à la fin de la guerre. « Alors, hurrah pour les brancardiers! »

- Quand part-on?
- Demain, grand matin.
- !...
- Pas de bagages à prendre. Je me charge de l'équipement à Pékin.

Le général Tchou ouvrit de grands yeux quand il nous vit arriver, 260 le quatrième jour au petit matin. Hein! mon Paul, pour la première fois qu'on lève une troupe, c'était une mobilisation réussie... Qu'en dites-vous? Tout aussitôt commença la vie de misère qu'on venait chercher : car il est évident que quand les défenseurs du pays, *nos* défenseurs, souffrent là-bas la grande souffrance, il n'y a rien de plus pénible, de plus cuisant que de souffrir moins

qu'eux. Donc, on nous assigna une grande pagode ouverte à tous les vents et à la neige du bon Dieu qui tomba justement à point. Comme nourriture: des trucs grandscomme des roues de char, qu'il fallait casser au marteau, puis fondre dans nos jattes d'eau bouillante; naturellement, ce n'était pas fort varié. Puis on se mit en route vers le « Pic du Bonheur » (une manière de dire!): plus de 400 lys. Nous mîmes six jours et entrâmes enfin dans la ville de Tsun-Hoa, où la population, les militaires, les mandarins nous firent excellent accueil. On faisait des comparaisons flatteuses: « Ceux-là, au moins, ne se contentent pas de faire de la littérature et des affiches! »

« Et ils sont venus à pied. » — « Pas possible... de Pékin? » — « Comme je vous le dis; et ils n'ont pas une sapèque de salaire » — « Non! » — Si, si, allez aux renseignements... »

Les officiers et les soldats chrétiens, et ils étaient assez nombreux, ne savaient comment nous dire leur joie et leur reconnaissance; ce n'était pas seulement le secours ambulancier qu'ils appréciaient, c'était surtout l'incroyable force apologétique du geste de ces braves gens, quittant leur foyer, comme ça, sans un sou dans la poche, sans l'espoir d'aucune récompense matérielle, pour venir partager les souffrances et les dangers des soldats. Un officier catholique me disait avec enthousiasme: « Trois ans de prédication feraient moins d'effet que l'entrée de vos brancardiers en ville: entre soldats on ne parle plus d'autre chose: c'est le grand événement et tous reconnaissent qu'il n'y a que la religion catholique qui puisse susciter pareil désintéressement et pareille charité. » Et un autre: « Finie, Père, l'éternelle objection des chiens courants de l'impérialisme étranger! C'est enterré — on rougirait de le répéter aujourd'hui. »

Malgré tout, notre ravitaillement se faisait avec difficulté: le bureau de la sous-préfecture auquel nous devions nous adresser, surmené, c'est vrai, et aux prises avec de terribles difficultés, ne se montrait pas toujours pressé de nous faire tenir le nécessaire, même contre promesse d'argent: il fallait payer comptant et cher...

Le bon Dieu, ici encore, se chargea d'arranger les choses.

Je ne sais plus au juste quel jour du commencement d'avril, soudain une quinzaine d'aéroplanes ennemis viennent survoler la ville: Au son de la cloche d'alarme, les soldats se terrent dans leurs caves. Et... l'arrosage commence. Vous devinez ce que ce pût être... Comme l'enfer. Or, nos brancardiers étaient logés dans le faubourg du Nord: au lieu de se mettre à l'abri, ils viennent frapper à la porte Nord de la ville (on avait fermé les portes par crainte d'entrée de francs-tireurs japonais en civil à la faveur du bombardement). On leur ouvre et aussitôt ils se précipitent partout où le bruit d'éclatement d'une bombe fait craindre qu'il y ait des blessés. A cette heure, il n'y avait plus dans les rues une seule personne, rien que les brancardiers catholiques courant dans tous les sens pour ne pas manquer un blessé...

Et comme ils me le racontèrent plus tard (car, hélas! pends-toi, Grillon! — je n'y étais pas), c'était comme si l'ange du Seigneur les eût couverts de son bouclier: les obus tombaient *a dextris et sinistris*, mais ne les atteignaient jamais!

Cela dura trois heures! Ils sauvèrent plusieurs dizaines de vies sans cela certainement sacrifiées et emportèrent d'assaut le cœur de tout le monde.

Le bombardement terminé, à la faveur de la nuit, toutes les associations qui à un titre quelconque demeuraient en ce proche arrière, pour soi-disant aider l'armée, retournèrent à Pékin en automobile. Seuls restèrent les soldats, les citoyens trop pauvres pour fuir et les brancardiers catholiques. Mais, je puis vous assurer

qu'à partir de ce jour nous n'eûmes plus à manquer de rien et qu'il ne fut pas nécessaire d'acheter argent comptant...

* * *

Puis le combat repris au Pic du Bonheur, ce fut de nuit le départ précipité pour la ligne de combat. Pendant près de huit jours, de jour, de nuit, nos vaillants brancardiers se multiplièrent. Pour éviter aux grands blessés les cahots des automobiles, ils les transportaient à 50 lys de distance, d'une traite, sans relai. Aussi fallait-il voir si les soldats les bénissaient! La population des villages qu'ils traversaient chargés de leurs précieux fardeaux les acclamaient au passage, surtout les Petits Frères, qui étaient, je dois le dire, le levain de la pâte. Les soldats se les disputaient, les officiers aussi. Ils ne les laissaient plus partir: ils leur disaient: « En partant, c'est toute notre joie et notre consolation que vous emportez avec vous... »

Je vous ai dit que je n'étais pas à Tsun-Hoa le jour du grand bombardement (j'en manquai encore d'autres), c'est qu'entretemps j'avais été obligé d'abandonner notre plan primitif de ne jamais nous séparer: pour sauver plus de monde, pour répondre aussi aux demandes instantes d'autres corps d'armée, j'avais dû diviser mes hommes en quatre sections opérant chacune à environ 200 lys l'une de l'autre (vous savez peut-être que notre front était d'environ 1,000 lys).

J'étais donc obligé de courir d'un groupe à l'autre pour administrer les sacrements et... le reste, puisque devant la Croix-Rouge chinoise j'étais responsable de tout, avec le titre reluisant de « Tsong Toei tehang »... Faites traduire par un étudiant.

* * *

(Ici la lettre est interrompue avec la mention 42° de chaleur depuis cinq jours (la suite au prochain numéro); 15 juillet 1933; puis la lettre reprend avec la date du 31 juillet 1933.)

C'est ainsi que nous allâmes à Leng K'o (la Porte Froide), que nous campâmes au sud du Lanho, tandis que les Japonais étaient au nord du fleuve, à 500 mètres. Tous les jours, visites d'aéroplanes, sans grand mal, sinon pour les pauvres civils.

Et puis nous fîmes au front de la Porte Sud du Ciel... Hélas! c'était devenu la porte Sud de l'Enfer... Oui, un vrai enfer de feu et de flammes. Les troupes ennemies firent un effort formidable pour briser la résistance de nos admirables troupes, les ensevelissant littéralement sous la mitraille, les bombes, les obus; écrasée, anéantie, force fut à l'armée chinoise de céder, mais elle ne le fit sur ce front-là que pied à pied (sur le front Est il y eut retraite précipitée, comme je vous l'expliquerai tout à l'heure); les soldats, même les simples soldats, ne se faisaient plus aucune illusion; puisque le gouvernement s'obstinait à ne pas ravitailler et même à mettre des bâtons dans les jambes (trahison? dissensions intérieures? faiblesse?) l'issue fatale ne pouvait plus qu'être reculée...

« Et alors, Frères, pourquoi allez-vous si vaillamment à la mort? » (on appelle les soldats, frères).

« Pour faire savoir au monde entier que la Chine a encore des braves capables de mourir pour leur pays et que son armée sera capable de tenir tête à n'importe qui quand Dieu nous donnera un bon gouvernement. Et aussi pour faire payer à l'ennemi le terrain qu'il nous vole. »

Ils se battaient donc comme des lions — comme des tigres, dit l'expression chinoise. Le long de la large route qui conduisait à la ligne de feu, les troupes fraîches (relativement, les pauvres!)

croisaient les longues files de camions automobiles chargés de blessés. Mutuellement, ils se criaient des hourras, et ce spectacle de douleur non seulement ne terrifiait pas les soldats de renfort, mais les électrisait : ils criaient : « Sus aux brigands! La porte Sud du Ciel restera chinoise. » Et ils couraient, les pauvres petits soldats, la plupart tout jeunes, beaucoup à peine sortis de l'école primaire supérieure, tous volontaires... Derrière eux, avec eux, nos brancardiers couraient aussi, chargés de leurs brancards, criant : « Vivent les Frères (soldats), vive la Chine! »

Ah! la bonne amitié de ces jours de grande souffrance! Il n'y a que la Croix pour unir solidement les âmes.

Il y eut enfin le front de T'ong tchow... à 40 lys de Pékin — et c'est alors que le gouvernement enjoignit aux troupes de capituler. Faut-il ajouter deux mots de ces derniers jours, les plus sombres, les plus tristes de tous?... La plus belle armée, la 29^e, héros entre les héros, battant en retraite précipitée et abandonnant en quelques jours 300 à 400 lys de terrain si chèrement défendu pendant six mois, pour ne pas être anéantie par un vaste encerclement... car la 57^e armée (mauvaises troupes, les anciennes de Tchang tsouo lin, de si pitoyable mémoire) avait flanché. Oh! misère! il fallait voir ces pauvres soldats, toujours si *high spirited*, joyeux, chantant, marcher le long de ces routes que l'on avait autrefois montées le cœur plein d'espérance et de fierté, déprimés, les larmes dans les yeux... Je revenais du front de cette fameuse Porte Sud du Ciel pour revoir ma troupe du front Est, ayant entendu l'affreuse nouvelle : « Vos brancardiers sont enveloppés dans une retraite précipitée qui peut tourner à la débâcle... Il y a danger qu'ils ne soient pris par les Japonais et alors! » Vous comprenez si la bicyclette courait vite!

Je rencontre des troupes harassées, poudreuses, la mort dans le regard des pauvres soldats... Oh! douleur! je reconnais sous la poussière le chiffre 29. « Comment! vous! la 29^e bat en retraite... »

« Ah! nous aurions cent fois mieux aimé mourir... » Et de vraies larmes coulaient de leurs yeux...

Le cœur brisé, on remonte en bicyclette et on court, court...

Arrivée à T'ongchow, faubourg Ouest, à l'église. Elle regorge de pauvres réfugiés, malheureuses femmes fuyant devant les hordes ennemies. Oh! que la guerre est une chose horrible et détestable! Je les exhorte, je tâche de les faire rire; je leur annonce que je leur amène de la farine...

La joie, un petit semblant de joie, moitié pour faire plaisir à l'orateur, avait à peine eu le temps de relever le coin de leurs lèvres, qu'un grand coup de canon retentit, les glaçant jusqu'aux moelles... « Qu'est-ce que cela? Ils seraient déjà si près?... »

Deuxième, troisième coup, bref un bombardement de la ville commence. On va voir avec des Petits Frères (ce sont eux qui sont choisis, pour les besognes dangereuses). On parcourt en tous sens le champ de bataille, car c'est un combat d'artillerie qui vient de s'engager. Il durera trois jours et trois nuits avec des accalmies. En même temps, des dizaines d'avions vont survoler Pékin pour achever d'affoler la ville bondée de malheureux réfugiés et obtenir que la population, sinon l'armée, soit d'accord avec le gouvernement pour demander un armistice... et c'est ainsi que finit la guerre...

* * *

En vous écrivant ces lignes, je me sens le cœur affreusement serré, la gorge sèche. J'ai rudement souffert, je souffre encore de voir ce triomphe de la plus odieuse injustice, et puis avec nos chers sous-officiers (c'était avec eux que j'avais l'occasion de causer) je dis : « Ce qui est le plus dur, c'est qu'on eût pu la gagner, cette guerre. »

Je ne puis ni ne veux en dire plus long : ce serait de la politique

(Dieu m'en garde!). Mais comme je l'ai dit au Pèlerinage de Notre Dame de Chine devant cinq mille de nos chrétiens : « Notre devoir est désormais de préparer la revanche; et d'abord en christianisant le pays, en le peuplant de gens capables de demeurer honnêtes le jour où ils seront mandarins. Faisons vite pour voir cela de nos yeux, de ces yeux qui ont tant pleuré depuis six mois... A cette grande tâche je veux travailler avec vous, fût-ce vingt ans durant. Et fût-ce dans vingt ans que nos soldats reprendront le chemin du Nord-Est, je veux y conduire les brancardiers... On ne se reposera qu'à Moukden. *Dieu soit en aide!* »

Et voilà, mon Paul, un petit crayon, comme eut dit saint Vincent, de l'équipée de nos brancardiers. Il en est resté, parmi l'armée surtout, un vif sentiment de sympathie à l'égard des catholiques — et un peu partout, d'affection pour nos bons Petits Frères. Leur humble bure sert de passeport (et Dieu sait s'il en faut des passeports par ces temps troublés). Voulez-vous une petite histoire entre cent?

Un Petit Frère, à Pékin, court à toute vitesse en bicyclette, de nuit, sans lanterne (venu de la campagne, il ignorait le règlement de police). Un agent de la paix crie : « Halte-là! » Mon Petit Frère, le Fr. Charles, descend, va vers le terrible représentant de la loi. Celui-ci le regarde bien, de la tête aux pieds, et son allure sévère se détend dans un sourire : « Oh! un Petit Frère!... Vous êtes les bienfaiteurs du pauvre monde, il n'y a pas de règlement de police pour vous... Toutes mes excuses. »

Que dire encore? Il y a quelques jours le général de la 29^e division me faisait savoir qu'il se préoccupait de ramasser les fonds nécessaires à l'établissement d'un hospice pour ses grands blessés; il me priait de vouloir bien en prendre la direction avec les Petits Frères... Décidément, les soldats, au moins ceux qui se sont battus contre le Japon, et surtout ceux de la 29^e armée, ne sont plus anticléricaux — Dieu soit béni!

Les chaleurs ont été terribles cette année : les morts de chaleur ne se comptent plus. Rien qu'à la Trappe de Notre-Dame de Liesse, éloignée de nous de quelque 250 lys, en trois jours de temps quatre Pères et Frères sont tombés! C'est un cinquième de tout le monastère...

Grâce à Dieu, nos cent dix Petits Frères (y compris les postulants), nos quatre-vingts Petites Sœurs (y compris les postulantes) sont sortis indemnes de cette canicule sans précédent. Nous avons 42° (à l'ombre naturellement) de chaleur humide; alors que je ne me souviens pas d'avoir vu plus de 36, 37. Pendant la période sèche le thermomètre monte tous les ans au-dessus de 40°, mais cela c'est supportable — en temps de chaleur humide, c'est une vraie souffrance. Vous savez que je ne crains pas la chaleur, eh bien! cette année... j'ai été tout près de perdre la face.

Pour garder le sourire, et ne pas perdre si bonne occasion de mériter un peu, tant pour soi que pour les autres, les Petits Frères chantaient avant de commencer le travail :

Le soliste : « Bons Petits Frères, vous voici dans la première (ou la 2^e ou la 3^e) décade de la canicu-u-u-u-le. »

Tous « con amore » : *Alleluia!*

Et saisissant les instruments de travail, souvent en plein soleil, ils entraient, ils se précipitaient dans la fournaise. Comme les trois Hébreux de la captivité de Babylone, la flamme les a respectés. *Alleluia!*

Votre vieux Petit Frère qui vous aime bien,

VINCENT LEI.

La Suisse et le monde nouveau⁽¹⁾

Tout ce qui s'écroule autour de nous, chaque jour, du XIX^e siècle, dégage à nos yeux l'image de la vieille Suisse, comme des maisons, abattues pour faire place à une nouvelle perspective, dégagent un monument. Qu'est-ce que cette vieille Suisse représente encore, pour nous, aujourd'hui?

La Suisse n'a pas commencé en 1848. Nous ne croyons plus que cette année de l'hégire représente l'entrée dans la lumière, tandis qu'avant elle, derrière elle, tout ne serait que ténèbres et barbarie, oppression et inculture.

Nous sommes de la plus antique civilisation occidentale. Nous la résumons sous ses deux aspects : latin et german, méditerranéen et nordique. Notre naissance à la vie indépendante, le 1^{er} août 1291, est le résultat d'une longue gestation. Entre le fossé du Rhin, le rempart des Alpes et la barrière du Jura, la nature avait dégagé un espace pour être la cellule de communautés libres. L'assemblée des hommes qui délibéraient en armes, sous la présidence du chef, et qui survit dans les « *landsgemeinde* » d'Unterwald et des Appenzell, apparaît avant César et la conquête romaine.

Avec les barbares, la frontière des langues surgit. Germains encadrés de Latins, à l'ouest et au sud. Les plus nombreux de ces barbares, les Alamans, apportent une force politique, un esprit d'indépendance qui agira comme un aimant : nos cantons et notre système de milices viennent d'eux. Le corps de la Suisse est déjà sorti de la terre, s'il lui manque une âme. Le christianisme la lui donnera. Je veux évoquer ici les saints nationaux qui, de saint Maurice et de ses compagnons martyrs, jusqu'au bienheureux Nicolas de Flue, patron de la Suisse, ont vu, de leur éternité, leur culte se répandre autour de leurs tombeaux. Je veux également parler de l'action civilisatrice exercée sur le pays entier, depuis Charlemagne, par des monastères comme celui de Saint-Gall. Enfin, la Suisse, comme telle, est surtout une survivance du Saint-Empire romain germanique. Les paysans libres de la Suisse primitive, cette aristocratie montagnarde, ne relevaient que des empereurs. Pas besoin de légendes pour expliquer la naissance politique de la Suisse : sa date est l'ouverture au trafic du Saint-Gothard, le seul passage, avec le Brenner, qui reliait directement l'Italie et la Germanie, ces deux moitiés de l'Empire.

Notre civilisation est composite, complète. Nous avons beaucoup moins créé qu'adapté, assimilé. Là où cette civilisation est la plus originale, comme à Berne, à Fribourg, dans la région du Saint-Gothard, dans les Grisons, on pourrait lui appliquer cette définition que le philologue Ascoli donne de la langue rhéto-romane : forme latine et matière tudesque. Elle est l'image de notre terre et de notre peuple. Genève est purement latine ; à l'autre bout du pays, Schaffhouse est purement allemande ; mais on passe de Genève à Schaffhouse par des gradations et des transformations lentes, successives. Là est le charme, la saveur des œuvres suisses.

C'est ainsi qu'un type d'humanité, un idéal humain se dégage de notre terre et de notre histoire. Entre l'individualisme et l'étatisme, notre passé affirme l'autonomie des intermédiaires : la famille, la cité, les associations de toutes sortes. Par là, nous avons maintenu et modernisé la matière primitive et naturelle de vivre. Nous opposons à l'unitarisme, à la *Gleichschaltung*, à l'état totalitaire, le complexe, cette condition même de l'unité.

Nous prouvons que des hommes de races, de langues, de religions différentes, ailleurs hostiles, peuvent vivre ensemble, et qu'avec eux la terre et l'histoire ont formé une nation. Nous sommes, comme l'écrivait Samuel Cornut, une petite Europe réconciliée avec elle-même, et, comme l'écrivait Robert de Traz, une affirmation de la volonté humaine contre toutes les forces de fatalisme, une victoire de l'homme sur l'homme. C'est par là que nous avons notre raison d'être, et cette raison d'être est l'esprit.

Tel est, Messieurs, le principe sur quoi repose la Suisse ; telle est la civilisation profondément originale et profondément humaine qu'elle représente ; telle est sa raison d'être, et je n'en vois point d'autre.

* * *

Notre raison d'être, en effet, ne se trouve pas dans l'ordre économique. Nous ne possédons ni matières premières, ni colonies ; nous n'avons point de débouchés sur la mer ; un bon tiers de notre territoire est improductif et la Suisse contient plus d'un million d'hommes qu'elle n'en peut nourrir. Notre indépendance économique, déjà bien relative, est menacée : nous pourrions être amenés à nous demander à quel bloc économique nous serons contraints à nous agréger, si nous voulons vivre. Notre raison d'être ne se trouve pas non plus dans l'ordre politique. Les institutions ne sont que des formes variables, suivant les époques, les circonstances, les besoins. Quand ces formes se rétrécissent, se dessèchent, elles étouffent l'esprit, corrompent la civilisation. Les régimes passent et les patries demeurent ; au cours de son histoire, la Suisse a connu bien des régimes, de la féodalité jusqu'à la démocratie moderne, en passant par l'aristocratie, et la vieille Suisse était une bigarrure politique. Un régime n'est donc, en définitive, qu'un moyen, et non une fin en soi, et nous ne serons jamais de ceux qui sacrifieront le pays à un régime.

Quel est d'ailleurs le régime, ou plutôt le système, à quoi nous sommes déjà soumis depuis 1914 ? Ce n'est plus la démocratie, Messieurs, c'est l'étatisme. Si les fondateurs de notre démocratie, les pères de 1848, sortaient aujourd'hui de la tombe et regardaient la Suisse, ils ne la reconnaîtraient plus et ils s'écrieraient : « Nous n'avons pas voulu cela ! » Ils n'ont pas voulu cela, mais les principes qu'ils avaient posés, qu'ils ont commencé d'appliquer, conduisaient inévitablement à cela. Les démocraties modernes ont toutes leurs origines dans la Révolution française, dans les idées « philosophiques » du XVIII^e siècle, dans le *Contrat social* ; elles sont le résultat politique d'une conspiration entre l'individu et l'Etat. L'individu et l'Etat se sentaient gênés, l'individu dans sa liberté, l'Etat dans sa puissance, par les intermédiaires qui les séparaient l'un de l'autre ; les ordres sociaux, les autonomies locales et régionales, les corporations, les familles, les privilèges, qui furent d'abord des moyens de défense. Et, certes, tout cela se trouvait vieilli, tout cela ne correspondait plus aux besoins, tout cela devait être réformé, simplifié, mais je n'ai pas le loisir de recommencer cette vieille histoire. Tout cela fut donc mis par terre. Alors, l'individu et l'Etat se trouvèrent seuls l'un en face de l'autre. Mais l'individu n'est qu'un terme faible ; l'Etat, en revanche, est un terme fort. Nécessairement, à la longue, le terme faible devait être absorbé par le terme fort, comme une poussière par un aspirateur. L'individu se trouva donc réduit au suicide dans le collectif : la race, la classe ou l'Etat.

Car, l'individu, c'est l'homme détaché de son centre spirituel. L'individu, c'est l'être physique. Or, qu'est-ce que l'être physique, qu'est-ce que nos pauvres vies courtes et passagères, comparées à la vie collective ? Un accident à peine perceptible. Qu'est-ce que l'individu dans la masse ? Une simple unité arithmétique, une fraction, un atome. Mais, dans l'unité organique de l'homme,

(1) Fragments d'une conférence prononcée dans diverses villes suisses.

il n'y a point seulement l'individu : il y a la personne. En tant qu'individu, je ne suis qu'un dans un chiffre ; en tant que personne, je suis quelqu'un : je suis une âme immortelle. Telle est la conception chrétienne de l'homme : pour l'avoir oublié, nous nous sommes anéantis dans la masse. Et qu'est-il arrivé ?

Le libéralisme, doctrine fondée sur la liberté individuelle, a engendré la démocratie. La démocratie, fondée sur l'égalité, a dévoré le libéralisme. La démocratie, parce qu'elle était soumise à la loi du nombre, des majorités composées d'individus égaux et additionnés, a engendré, par la force des choses, l'étatisme. Celui-ci l'a dévorée à son tour. Car les majorités sont changeantes, discontinues, basculantes : elles instaurent l'instabilité gouvernementale ou parlementaire, et l'État, pratiquement, se réduit aux fonctionnaires. Mais l'esprit bureaucratique, ignorant les personnes, établissant le règne du formalisme juridique et des règlements, contribue à rendre l'État à la fois anonyme et autoritaire. Sous l'influence des masses prolétariennes, dont les revendications sont toutes économiques et sociales, l'étatisme évolue de soi-même au socialisme qui le dévore, en attendant que ce dernier soit lui-même absorbé par le communisme. C'est le point de chute, d'où il nous faudra péniblement, peut-être pendant des siècles, remonter.

L'étatisme est donc une nouvelle forme de l'absolutisme. Mais un absolutisme anonyme et collectif. Celui-ci est, à la fois, faible et puissant. On ne sait où le frapper. On ne sait comment embrasser cette masse à la fois pesante et amorphe, car elle n'a point de tête, car, si le pouvoir est partout, la responsabilité n'est nulle part. L'étatisme n'est qu'une conception purement matérielle, mécanique, de l'État. Il est une doctrine simpliste, correspondant à une organisation schématique et compliquée. Tout confier à l'État, c'est une idée de paresseux ou d'affaiblis, un indice d'épuisement, et chez les individus, et chez les groupes sociaux ; c'est, chez les hommes politiques, un manque d'imagination, une totale inaptitude à trouver des solutions nouvelles. Il est d'ailleurs un cercle vicieux : au lieu de remédier à l'appauvrissement général et à la paresse des esprits, il les augmente. Au nom de la liberté politique, l'homme perd ses libertés personnelles, ses droits pré-sociaux, pour n'être plus qu'un client de l'État et un assujéti.

Les résultats inévitables de l'étatisme, c'est d'affaiblir l'autorité gouvernementale. Il produit, pour finir, un divorce entre l'État et le peuple, l'État et la nation, il dresse l'État contre la patrie elle-même. Il détermine enfin la révolte des personnes, des groupes sociaux, la lutte entre le pays légal et le pays vivant. Car il aboutit à la contrainte du pays vivant, à la destruction, non des droits politiques de l'individu — puisqu'il les accroît d'une manière absurde — mais des libertés personnelles. Il aboutit au règne de la force matérielle. Il réduit la démocratie à n'être plus que des jeux électoraux. L'étatisme est sans idéal.

Messieurs, c'est à cela que nous arrivons. Mais, Messieurs, voulez-vous cela ? Ne voyez-vous pas que la désaffection à l'égard du régime est de plus en plus profonde ? Comment vous étonner, dans ces conditions, si de jeunes esprits vont chercher ailleurs des doctrines et des solutions qu'ils ne trouvent pas chez nous ? Déplorable erreur, mais compréhensible, mais, elle aussi, historique. Vous n'arriverez point à mettre la Suisse sous une cloche de verre, à la soustraire à l'influence des grands courants atmosphériques. On n'y est jamais parvenu au cours de notre histoire. Rappelez-vous que la Suisse est au centre de l'Europe, — il suffit pour cela de regarder la carte, — qu'elle parle les langues de ses voisins, qu'elle est sursaturée d'influences étrangères ; rappelez-vous que nous n'avons échappés ni à la Renaissance, ni à la Réforme, ni à la Contre-Réforme, ni à la Révolution française ; rappelez-vous que le radicalisme et le socialisme furent, du dehors,

importés chez nous. La politique du hérisson sur la motte de terre est d'une redoutable inintelligence.

L'âme de la Suisse est aujourd'hui menacée d'étouffement. La crise économique pousse au matérialisme. Elle provoque l'égoïsme et les conflits d'intérêts. Elle accélère la marche vers l'étatisme et la centralisation. Elle achève de détruire la Suisse une et diverse. Elle compromet ainsi la démocratie elle-même. Celle-ci, pour se maintenir et croître, a besoin de prospérité au dedans et de sécurité au dehors : cette plante délicate veut qu'on l'arrose, et de confiance, et d'optimisme. Mais où se trouvent-ils aujourd'hui ? Nous vivons depuis trop longtemps sous le manteau de Noé, dans le mensonge. Regardons les faits tels qu'ils sont, avec bon sens, clairvoyance et courage. Nous sommes prêts à supporter avec joie, avec enthousiasme, tous les sacrifices, à marcher pieds nus sur des épines, si l'on fait appel à des raisons supérieures de vivre, de lutter, de renoncer et de souffrir. Mais nous ne nous enthousiasmerons ni pour le commerce du fromage, ni pour le renflouement des banques en déconfiture, ni pour les subventions aux veaux mort-nés. En face de pays qui ont souffert, qui ont saigné pendant la guerre, il est humiliant de songer que la puissance contre quoi tout finit par se briser, ce sont les trente-six mille aubergistes de notre pays ; humiliant de savoir que l'équilibre financier est en partie compromis parce que l'on n'arrive point à imposer suffisamment les huit ou neuf millions d'alcool stockés dans notre pays ; humiliant lorsque, si je m'en réfère aux journaux, l'on entend déclarer en plein Parlement : « Jamais l'émotion dans le pays ne fut plus profonde que lorsque l'on crut que le Conseil fédéral annoncerait son intention de soumettre le litre d'alcool à un impôt variant de 2 francs à 2 fr. 50. » Nous n'emploierons jamais des moyens illégaux, nous soutiendrons le gouvernement fédéral dans sa lourde tâche, mais il faut que, non seulement par ses paroles, mais surtout par ses actes, il nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous montre quelque chose de grand. La médiocrité où nous étouffons n'est pas une raison d'être, elle n'est pas un tableau de genre : la partie de jazz, la promenade du dimanche, les exercices des sapeurs-pompiers. La médiocrité n'est pas immobile. En vertu de son propre poids, elle tend à descendre, et son point de chute, c'est la canaillerie et la corruption. Ainsi, vous m'avez compris : je n'attaque point le régime, mais, pour mieux le servir, je l'avertis. Et je n'ai aucune ambition politique, je n'ai qu'un but : dire ce que j'ai à dire et rentrer, après, dans ma solitude. Et je ne suis pas seul : je me nomme légion.

La Suisse n'est pas une association d'intérêts et un équilibre constitutionnel entre les partis, ni une addition d'électeurs. Si elle n'est que cela elle mourra, et il ne vaudrait point la peine de la sauver. Sa raison d'être, c'est elle-même. Mais pour être elle-même, elle doit prendre conscience de son génie propre, s'efforcer de représenter dans le monde contemporain une civilisation originale, et non pas seulement un niveau de vie matérielle. Les rénovations nécessaires, nous devons les chercher en nous-mêmes, pas plus dans les nationalismes étrangers que dans l'internationalisme. S'il est un faisceau, c'est celui de nos cantons : l'image du faisceau bien lié qu'un homme fort et barbu ne parvient point à casser contre son genou, elle est traditionnelle dans la vie de la Suisse. S'il est une *Volksgemeinschaft*, traduisons-la, non pas communauté qui évoque la centralisation, le nivellement, mais par communion, dont le sens est sacré, et retraduisons communion par *Eidgenossenschaft* : l'alliance et le serment. Et, s'il est une dictature, que ce soit celle de la patrie elle-même, et des principes sur quoi elle est construite.

* * *

Ces principes, c'est dans la vieille Suisse que nous les retrouvons. Ici, je ne veux point de malentendu. La vieille Suisse a

ses ombres, ses vices, ses tares : elle a ses erreurs et même ses crimes. Il ne s'agit donc point de revenir à l'Ancien régime à qui, depuis longtemps, nous avons érigé un tombeau. Mais, encore et toujours, il s'agit de revenir aux principes ; il s'agit de ne point laisser perdre ces vérités d'ordre moral, afin de les appliquer mieux et d'une manière moderne, afin de les rajeunir et de les adapter à notre temps.

La vieille Suisse était fondée d'abord sur la famille, et c'est parce que ce tissu de familles résista que ni les guerres civiles ou religieuses, ni les dominations étrangères n'ont réussi à la déchirer. Elle était fondée sur le fédéralisme, développement naturel de la famille, et qui est, aujourd'hui, la seule forme politique vraiment originale que nous puissions opposer à l'emprise des idées unitaires et totalitaires, et qui est notre seule défense contre l'absorption par les grands ensembles. Elle était organisée corporativement, et nous voyons tout ce qu'il nous coûte d'avoir abandonné cette institution à quoi nous nous efforçons, avec tant de difficultés, de revenir. Corporation, fédéralisme, famille sont d'ailleurs trois principes étroitement liés, qui soutiennent les droits primordiaux, présociaux, de la personne humaine. La vieille Suisse reposait sur une idée militaire : la défense commune — et nous voyons là ce que notre système de milices représente pour nous — et sur une idée juridique : l'arbitrage. Elle reposait sur ces grandes vertus morales : le respect de la parole jurée, la fidélité, l'honneur. Elle reposait enfin sur le christianisme : au moment de la scission religieuse, ni les catholiques, ni les réformés n'ont jamais voulu un seul instant penser que la Suisse pût être autre chose qu'un pays chrétien, que suisse et chrétien ne fussent pas synonymes. Et voilà ce qui, malgré les luttes confessionnelles, les préjugés et même les haines, les unissait toujours. Fédéralisme, famille, corporation, christianisme, c'est tout un programme, et il n'est que d'en tirer les conséquences.

Car nous devons partir d'un impératif catégorique, d'un principe qu'on ne met pas en discussion et que l'on ne nous laissera pas mettre en discussion : le patriotisme. Le patriotisme ne se discute pas, et nous ne le laisserons pas discuter, parce que c'est un ordre de Dieu, du Dieu des chrétiens. Parce que, si nous enlevions la croix de notre étendard, nous n'aurions plus que le drapeau rouge. Nous qui mettons le Décalogue avant les Droits de l'homme et du citoyen, nous savons que le patriotisme nous est imposé par le quatrième commandement. Si Dieu nous a tirés du néant et nous a donné l'être, la famille et son prolongement, la patrie, nous ont donné la vie, la forme de cet être : sans elles, nous ne serions pas ce que nous sommes. Ce sont, après Dieu et par Dieu, les deux grands créanciers à qui nous devons être prêts à tout sacrifier, même notre vie : ce qui est peu de chose pour qui se sait et se sent une âme immortelle.

La patrie, ce n'est pas une idée : nous avons des idées si différentes, et même si opposées, de la Suisse, qu'en réalité elles nous divisent. Le patriotisme, c'est à la fois un sentiment et un devoir.

Nous connaissons le devoir, mais quel est le sentiment ?

Ici, je ne puis que m'interroger, devant vous, moi-même :

Qu'est-ce que j'aime dans ma patrie, dans la Suisse ? Je le sens plus intensément que je ne le sais. Il s'agit d'une émotion, non d'une idée. Comme un afflux de vie qui monte en moi, qui entre dans mon âme, venu de sources très différentes. J'aime dans ma patrie mon enfance illuminée par les souvenirs, et vous avez éprouvé tous que l'homme ne se détache jamais de son enfance, qu'il l'emporte avec lui dans la vie comme un miroir où il cherche sans cesse à retrouver son vrai visage. J'aime dans ma patrie une terre, une certaine qualité d'atmosphère. Je vois défiler des paysages : de petites collines qui se suivent en ondulant et qui s'effacent, qui se fondent à l'horizon ; des montagnes dont les glaciers semblent suspendus dans l'azur ; des forêts dont je sens

encore l'odeur de terre mouillée et de résine ; des profils de cités, des toits de villages, des détails d'architecture : un banneret barbu sur une fontaine, la statuette en bois d'une vierge au creux d'un arbre, une inscription en lettres gothiques, rouges et noires, un vitrail enflammé par le soleil du soir, une gravure aquaillée du XVIII^e siècle, le tableau sur fond or d'un ancien maître. La patrie, c'est une suite d'images, mais c'est plus encore une série d'évocations. C'est toute une histoire à laquelle je participe, m'exaltant aux grandes heures, m'irritant des erreurs, m'attristant des défaites. La patrie, c'est une voix, faite de voix multiples et différentes : des chants populaires, des cloches que j'entends sonner dans ma mémoire, cloches d'une cathédrale ou cloches d'une chapelle, cloches de ma ville ou cloches de mon village. Ma patrie, ce sont des accents, des dialectes, une manière de parler le français, l'allemand ou l'italien. Et j'aime ma patrie, la Suisse, parce qu'elle a telles dimensions, tels contours sur la carte ; parce que c'est un petit pays, parce qu'on ne peut s'y retourner sans heurter une frontière ; parce qu'il me semble que je n'aurais qu'à étendre les bras pour l'emporter avec moi, comme une corbeille pleine. Vous connaissez l'admirable mot de Montaigne, lorsqu'il parle de son amitié pour Étienne de la Boétie. Montaigne cherche à définir cette amitié parfaite, et il écrit : « Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Eh bien ! j'aime ma patrie, parce que c'est elle et parce que c'est moi.

Messieurs, si vous entendez mettre comme propulseur à votre action, non pas le culte de l'État, de la classe ou de la race, non pas l'idolâtrie de la nation, mais la vertu chrétienne de la piété patriotique, vous devez en tirer deux conséquences : l'une individuelle, l'autre sociale.

La première, c'est d'être, par votre attitude, vos actes, vos paroles et surtout par votre vie personnelle, dignes de la cause que vous servez, et aussi nobles qu'elle. Il serait vain de chercher à mettre de l'ordre dans le pays, si en même temps vous n'êtes point capables de mettre de l'ordre en vous-mêmes.

La seconde, qui est sociale, c'est que, si vous voulez ramener au patriotisme ce qu'on appelle aujourd'hui les masses, si vous voulez les détourner du marxisme international, vous devez commencer par leur rendre la patrie habitable et chère. Aucun sacrifice ne sera trop dur pour cela, pour enfoncer les cloisons étanches qui séparent l'élite des masses, et qui rend celles-ci étrangères dans leur propre patrie. Les masses ont sans doute des idées fausses que des intellectuels leur ont insufflées, mais elles ont des sentiments justes. Tout le problème consiste à faire entrer ces sentiments justes dans des idées justes. Cela exige de l'abnégation, de la patience : point de haine, Messieurs, même contre la haine, mais l'amour et la volonté d'agir pour le bien commun.

* * *

J'ai quelque chose encore à vous demander avant de rentrer dans ma campagne silencieuse.

Levez-vous, Messieurs, tenez-vous debout, comme des hommes libres et forts, comme des hommes qui sont prêts d'agir et veulent faire leur besogne eux-mêmes dans la confusion des hommes, car là où est la volonté, là est un chemin. Écoutez la vieille formule du serment à la bannière, la formule du XIV^e siècle, celle du Morgarten et de Sempach :

« Je veillerai sur la bannière. Si le banneret tombe, je la saisirai, je l'élèverai pour qu'elle flotte encore. Si je suis blessé, je la tendrai à un camarade.

» Je jure de ne jamais l'abandonner, ni le jour, ni la nuit, dans la joie, comme dans la détresse, dans l'honneur comme dans la misère, jusques à la mort. »

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg,
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

La personnalité de Grégoire VII⁽¹⁾

Le génie de Grégoire VII

On aperçoit mieux maintenant quel a été l'apport personnel de Grégoire VII dans la doctrine grégorienne et dans ce qu'on a appelé « la théocratie pontificale » du Moyen âge. Il en a été l'initiateur, non certes par l'invention des idées, mais par leur mise en œuvre résolue et géniale. Peut-on vraiment parler du génie de Grégoire VII ?

Si l'on entend par ce mot le génie spéculatif, c'est-à-dire la force et l'originalité des grandes conceptions religieuses, repensées par lui et renouvelées, agrandies par la puissance de sa vision intérieure, il ne semble pas qu'on doive lui reconnaître cette sorte de génie, comme à un saint Augustin, à un saint Athanase ou à un Origène. Les circonstances d'abord s'y prêtaient peu. Pour qu'une intelligence de cette nature s'épanouisse, il y faut le stimulant des grandes controverses dogmatiques, le choc des cultures différentes. Or, au XI^e siècle, la spéculation philosophique et théologique est assoupie. Un seul courant de pensée domine tout le monde : l'augustinisme. Une seule hérésie, celle de Bérenger sur l'Eucharistie, agite quelques esprits, et Grégoire VII y a mis fin avec sûreté et modération en faisant simplement respecter la tradition. Les préoccupations des grands publicistes de l'époque : Pierre Damien, le cardinal Humbert, Manegold, Petrus Crassus, Guy de Ferrare, l'auteur anonyme du *De unitate ecclesiae*, etc., sont plutôt d'ordre moral et juridique, matière où l'invention spéculative ne se meut pas avec aisance.

D'autre part, si nous en jugeons par sa correspondance — le seul document qu'il nous ait laissé — nous voyons qu'en matière doctrinale il a été surtout réceptif. Son souci de ne jamais dévier de la tradition éclate presque à chaque ligne. En outre, Grégoire VII n'a pas l'esprit juridique d'un Innocent III, d'un Innocent IV, d'un Boniface VIII. Dans la question des investitures, il n'a pas su trouver la distinction qui devait prévaloir. S'il en a eu le sentiment confus, il n'est pas allé au delà.

Dans la question plus profonde du rapport de la puissance pontificale avec le pouvoir séculier, il ne dépasse pas la culture augustiniste ambiante. Il voit avant tout dans le prince un organe de l'Eglise, institué par Dieu pour faire régner la justice chrétienne dont le Souverain Pontife est le suprême gardien.

Il n'est pas jusqu'à ses fameuses lettres doctrinales à Herman de Metz qui, si on les soumet à une analyse sévère, si on les démonte pièce par pièce, laissent subsister une idée qui appartient en propre à Grégoire VII.

Un passage célèbre a scandalisé Bossuet et a donné lieu à bien des contresens :

« Qui ne sait que les premiers rois et les premiers chefs ont été des hommes ignorant Dieu qui, poussés par une aveugle ambition et

une intolérable présomption, stimulés par le démon, prince de ce monde, se sont efforcés par orgueil, par les rapines, les mensonges, les homicides, et presque tous les crimes, de dominer leurs égaux, c'est-à-dire les autres hommes? »

Mais ce passage, n'est qu'une paraphrase oratoire du mot célèbre de saint Augustin : « *Remota justitia, quid sunt regna nisi magna latrocinia?* » et l'écho lointain des premiers balbutiements de la science politique médiévale : « Si le roi, dit Jonas d'Orléans, gouverne avec piété, justice et miséricorde, c'est à bon droit qu'il porte le titre de roi; s'il manque de ces vertus, il perd son titre. Les anciens appelaient tous les rois des tyrans. »

Cauchie a dépensé beaucoup de talent et d'érudition pour accorder l'apostrophe grégorienne avec la conception chrétienne du pouvoir séculier. C'était bien inutile. Quand on en connaît le fond augustiniste, la question s'éclaircit toute seule. Le pouvoir royal n'emprunte sa valeur qu'à l'Eglise et le Pape demeure ici-bas son suprême juge. Les princes « ignorant Dieu » n'ont donc pas un vrai pouvoir : ils ne peuvent être que des tyrans.

Grégoire VII n'a donc rien inventé et sa doctrine, si on la dissèque, apparaît faite de pièces et de morceaux, d'âge et de provenance différents, qu'il accepte avec autant de confiance que ses contemporains. Et pourtant, nous n'hésitons pas à dire qu'il eut du génie : le génie du gouvernement de l'Eglise à son époque.

C'est une forme du génie politique, bien qu'il soit d'une essence à part. Il n'en exige pas moins une très haute puissance des facultés humaines et comme une tension supérieure de l'être tout entier. Il est assurément plus rare que le don littéraire ou scientifique, car il exige des qualités qui semblent s'exclure : une volonté de fer, inaccessible aux influences amollissantes; et, d'autre part, une grande finesse de sensibilité, apte à capter les impondérables, à saisir leur jeu mobile et varié; — et par-dessus tout, le grand politique doit avoir une claire vision du réel sans aucun voile d'idéologie ou de sentimentalisme, la connaissance des hommes et de leurs réactions, le sens des situations concrètes; il doit faire l'adaptation exacte des moyens employés aux grands desseins poursuivis, — et cela en appliquant toutes ses ressources mentales, non sur les produits toujours plastiques de l'imagination, mais sur la matière vivante, sur des hommes impressionnables et divers. Telles sont la grandeur et la difficulté du rôle de ceux qui sont appelés à la direction des peuples. Et encore, lorsqu'on parle de la politique des papes, c'est à tort qu'on la confond avec la politique tout court. Un homme d'Etat a le plus large choix des moyens et parmi les plus grands, un Napoléon, un Bismarck, un Cavour ne se sont pas fait scrupule d'user de ceux que réprouve la morale. Peu leur importait, pourvu que le but implacablement poursuivi fût atteint!

* * *

Si la politique est l'art de diriger un peuple vers de meilleures destinées temporelles, cet art ne saurait évidemment être le même quand il s'agit de diriger les âmes vers une meilleure vie spirituelle, de les orienter vers les meilleures conditions du salut.

Nous entendons bien qu'au Moyen âge, la vie politique et la vie religieuse se compénétraient; il n'en est pas moins vrai qu'un Henri IV, un Guillaume le Conquérant, un Robert Guiscard servaient, avant tout, les intérêts de leur puissance, appuyés sur la force de leurs armées. Tandis qu'un pape est étroitement subordonné à l'idée chrétienne qu'il représente. Il ne peut agir que pour elle. Il peut utiliser seulement les moyens qu'elle avoue, et il n'a pour appui principal que la conscience chrétienne.

Sous ces divers aspects, Grégoire VII nous apparaît comme un pape de génie. Si l'ère des grandes controverses et des conflits de culture est le terrain le plus favorable pour l'épanouissement

(1) Voir *La revue catholique* du 23 mars 1934.

des hautes facultés spéculatives, — l'époque des graves décadences de mœurs et d'institutions est le moment privilégié pour l'éclosion des puissants réformateurs. Ni l'une ni l'autre de ces périodes ne créent le génie. Mais quand il se rencontre, elles lui offrent le terrain favorable à son plein développement. Grégoire VII a paru, dans l'histoire de l'Église, à un moment où elle penchait manifestement vers sa ruine, dans l'asservissement aux puissances séculières et dans l'oubli des conditions d'austérité qui avaient fait sa grandeur.

Ses prédécesseurs avaient commencé l'œuvre de la réforme — mais avec certaines timidités. Léon IX était gêné vis-à-vis de l'empereur qui l'avait désigné pour occuper le trône pontifical. Nicolas II a fait accomplir un grand progrès à la réforme par son décret de 1059; mais il a disparu prématurément, sans oser appliquer les remèdes essentiels. Il fallait du temps, d'ailleurs, pour faire mûrir le programme du renouveau spirituel. Grégoire VII a vu la situation de l'Église dans toute son ampleur et dans toute sa misère. Il n'est pas allé brusquement aux mesures radicales. Il a hésité. Il a temporisé. Il a prié et demandé instamment le secours des prières. Mais quand l'heure est venue des décisions graves, il n'a pas reculé devant elles. Il les a regardées en face et il les a prises. Et il l'a fait sans passion personnelle — ce qui est un trait saillant de son caractère. Il répète, avec un accent qui ne sent ni l'affectation ni l'artifice, que s'il hait le mal, s'il a l'horreur de l'impiété, il conserve de la charité pour les méchants et il travaille au salut des impies. Lorsque Cencius, à la fête de Noël 1075, commet sur lui un odieux attentat, c'est lui qui le sauve des fureurs de la foule. Lorsque le clerc Roland de Parme vient lui notifier insolamment, au synode romain de février 1076, l'acte de déposition rédigé au conciliabule de Worms, c'est lui qui calme son entourage indigné et qui protège de son corps le messager du roi. Et il renvoie au lendemain la sentence à porter, pour en peser les termes avec calme. A Worms (janvier 1076), vingt-quatre évêques avaient souscrit, sous la pression du roi, le réquisitoire contre le « frère » Hildebrand. Ils avaient en outre signé nommément la déclaration suivante : « Moi, évêque de..., je refuse à partir d'aujourd'hui et pour toujours la soumission et l'obéissance à Hildebrand, je ne le regarderai plus comme le Seigneur apostolique et je ne lui donnerai plus ce titre. »

Grégoire VII ne songe pas à tirer vengeance de cette attitude insultante. Il fallait une sanction. Il la promulgue; mais en s'efforçant de peser les responsabilités de chacun, pour y proportionner la censure, et en laissant entr'ouverte la porte du retour. La plupart, d'ailleurs, vinrent à résipiscence et furent ensuite traités avec mansuétude par le pape. Que l'on compare cette attitude avec celle de Boniface VIII à l'égard des cardinaux Colonna, lorsqu'ils contestèrent la validité des pouvoirs du pape régnant, qu'on relise les bulles *In excelso trono* et *Lapis abscissus* et l'on appréciera toute la distance qui sépare le caractère de ces deux pontifes!

Après la sentence synodale de 1076, il pouvait craindre que la force des armées n'apparût à Henri IV comme l'*ultima ratio*. Il ne songe pas d'abord à alerter les vassaux du Saint-Siège ni à établir avec les troupes de la comtesse Mathilde une barrière protectrice contre un coup de force éventuel. Sa préoccupation dominante est d'éclairer la conscience chrétienne, d'émouvoir le sentiment chrétien par une série d'encycliques et de lettres explicatives. Il cherchait son appui principal là où il se trouvait. C'était une conscience qui s'adressait à d'innombrables consciences, sûre d'y éveiller l'écho de son invincible foi. Ces lettres varient dans leur accent, mais il est impossible d'y relever une inexactitude dans les faits dont il a été témoin. Son langage clair et concis allait droit à l'intelligence de ses destinataires. Il est remarquable que la sentence de 1076, aidée par des circonstances favo-

rables, ait si rapidement produit, autour du roi déchu, une sécession progressive, un vide de plus en plus menaçant, jusqu'à ne lui laisser entrevoir de salut possible que dans l'humiliation aux pieds de son adversaire omnipotent. Le succès si complet de cet anathème est resté un fait absolument isolé au Moyen âge. Il montre non seulement l'effet de surprise dû à la riposte foudroyante d'un gouvernement fort, la rapidité de décision et la sûreté de coup d'œil d'un pontife énergique, mais encore l'extension et la force, dans les populations germaniques, des idées pauvres et simples de l'augustinisme politique.

Grégoire VII vivait et respirait dans une atmosphère qui en était saturée. Lorsque nous disions plus haut qu'en disséquant ses lettres doctrinales, on n'y trouvait pas un argument qui lui appartînt en propre, nous présentions le résultat d'une analyse, d'une sorte d'épreuve de laboratoire. Mais elle était bien incomplète. Nous agissions comme l'anatomiste qui après la dissection d'un cadavre dirait qu'en le réduisant à ses éléments simples, on n'y trouve pas autre chose que de l'hydrogène, de l'oxygène, du carbone, de l'azote, du phosphore, etc., substances évidemment répandues dans une infinité d'autres corps différents. Nous n'omettions qu'une chose : la vie qui les assemble en une synthèse organique et puissante.

Grégoire VII, si peu personnel dans l'invention des idées, si défiant de lui-même quand il n'est pas soutenu par une tradition précise, a donné corps et vie à toutes les idées fondamentales, héritées de ses prédécesseurs. Il l'a fait sous l'empire de la nécessité, qui ne lui laissait pas le choix des alternatives. Il a conçu son pouvoir comme égal aux immenses besoins de l'Église, dont il avait l'impérieux devoir de sauver l'intégrité menacée. De là, les notes lapidaires qu'il a jetées un peu pêle-mêle, sur le parchemin qui forme les *Dictatus papae*, selon les éventualités qui assiégeaient sa prévoyance. De là surtout la doctrine qu'il a développée dans ses lettres, sous la pression des faits, en faisant appel aux traditions convergentes du passé, auxquelles il a donné une vie nouvelle pour plusieurs siècles en en faisant la synthèse vivante.

Surtout il a agi. La plupart des documents émanés de sa plume sont des actes. C'est là que réside la véritable nouveauté de son pontificat. C'est là qu'il faut chercher sa véritable puissance et comme la marque de son génie. Il a menacé le roi de France Philippe I^{er} de lui enlever sa couronne par tous les moyens (*modis omnibus*); il a condamné l'investiture laïque, source principale des abus qu'il combattait; il a excommunié et déposé Henri IV. Les explications sont venues après. Et, fait significatif, la longue lettre à Hermann de Metz de 1081 a moins de nerf et de substance « théocratique » que l'exposé des motifs de l'acte de 1080.

Il a peu d'idées : celles qu'exigeait la réforme de l'Église. Mais il en est le maître, il les a transformées en sa propre chair et en son propre sang. Il leur donne une forme indéfiniment variée, comme les circonstances concrètes auxquelles il les applique. Il en déduit les conséquences logiques. Rien d'étonnant qu'elles aient suivi le rythme des événements, et que nous ayons pu noter les phases de leur évolution. Comme beaucoup d'hommes de génie, il n'a sans doute pas eu conscience de l'avenir dont elles étaient grosses, ni de toutes les conséquences incluses dans son action.

Mais il a su aller chercher, comme fondement de l'édifice qu'il construisait, l'idée essentielle du christianisme : l'idée de justice. Ce n'est ni dans saint Augustin, ni même dans Grégoire le Grand, qu'il l'a prise, comme le veulent Bernheim et ses disciples. Saint Augustin ne l'avait pas inventée et encore moins Grégoire le Grand : c'est dans l'Évangile, qui apportait une justice nouvelle et invitait les hommes à s'en revêtir pour devenir des « hommes nouveaux » et entrer ainsi dans le Royaume des Cieux. C'est dans

saint Paul, qui en a fait la théologie et qui la fait résider dans l'incorporation au Christ par le baptême, par l'Eucharistie, par l'état de grâce. C'est dans les « Pères » qui en ont hérité, qui en ont précisé les modes d'accroissement, extériorisé les richesses, étendu les applications. Cette « justice » a peu à peu absorbé le droit naturel de l'État. Et quand Grégoire VII en a fait l'application audacieuse aux princes temporels de son temps, il ne faisait que tirer la conclusion dernière des progrès qu'elle avait accomplis.

Appuyé sur une telle idée, dont sa charge le constituait gardien suprême, que pouvait-il craindre? Il montre le plus ferme dédain pour la force armée et ses résultats éphémères. C'est au moment où Henri IV vient de triompher des Saxons à Flarcheim (27 janvier 1080) que l'heure lui paraît venue de lancer contre lui un second anathème (7 mars 1080). Au lieu de l'intimider, la victoire de son ennemi lève ses dernières hésitations.

Pourtant, nul défi dans son attitude. Il a conscience de la gravité de sa décision et il en envisage froidement les conséquences. En face du danger immédiat ou de l'attaque directe, il s'est, d'ailleurs, toujours montré plus calme, plus résolu, plus fort que dans la recherche des solutions juridiques et transactionnelles. Il a fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie. Après l'insuccès de ses premiers efforts, il demandait à Dieu de l'enlever de ce monde ou de « le rendre utile à son Église », comme il disait dans un de ses rares moments d'expansion. Il stigmatise le conciliabule de Brixen et l'élection de l'antipape Guibert « antéchrist et hérésiarque ». Il excite la confiance des fidèles et leur communique son ardente foi dans le triomphe prochain de l'Église. Il leur demande des prières, mais en même temps il se rapproche des Normands et compte sur les troupes fidèles de la comtesse Mathilde.

Les dernières luttes

Les dernières années du pontificat sont aussi celles où s'affirme sa personnalité avec le plus de relief. Bien des lettres pontificales ont disparu dans la tourmente des suprêmes luttes. Il en subsiste assez pour nous montrer que son accent n'a rien perdu de son énergie, sous la pression des armées d'Henri IV, et que sa conception du pouvoir pontifical s'affirme plus fort que jamais, dans la déroute apparente de tous ses espoirs.

Il continue d'expédier les affaires courantes, d'intervenir dans les conflits, de redresser les abus, avec la même netteté et la même décision. Aucun fléchissement n'apparaît dans sa vigilance universelle, aucune fêlure dans son impassible sang-froid; aucune altération dans ses idées dominantes; aucune diminution dans sa maîtrise. Il renouvelle l'anathème contre Henri IV, au synode de février 1081. Le roi décide d'en finir par la force des armes. « Je ne fais aucun cas des menaces, écrit-il alors à Didier du Mont-Cassin, et je suis prêt à subir la mort, s'il le faut, plutôt que d'approuver l'impiété et de trahir la justice. »

Les événements, incertains d'abord, prennent une tournure de plus en plus grave. En voici d'abord le schéma précis. Nous verrons ensuite les traits les plus caractéristiques de l'attitude pontificale.

Le roi Rodolphe était mort, le 15 octobre 1080, vaincu dans la bataille de l'Elster. Son successeur, Hermann de Luxembourg, se montre incapable de refaire une armée de libération. Robert, Guiscard songe à son intérêt d'abord. Il s'embarque à Otrante, le 20 mai 1081, emporté par son rêve de domination en Orient. Deux fois de suite, en 1081 et en 1082, Henri IV paraît devant Rome, vers le temps de Pâques. Ni ses soldats, ni ses intrigues n'arrivent à en forcer les portes. En 1083, le 23 juin, il attaque la cité léonine et s'empare de Saint-Pierre. Grégoire VII s'enferme au château Saint-Ange. Même alors, il n'est pas fermé aux tenta-

tives de conciliation. Toutes échouent par la fourberie du roi germanique. Le 24 mars 1084, le chef des Teutons réunit à Saint-Pierre une assemblée qui fait le procès de Grégoire VII. Petrus Crassus y lit sa *Defensio Heinrici IV regis*. Hildebrand est déclaré faux pape et déposé. Guibert est proclamé pape légitime. Il est sacré au Latran par les évêques excommuniés de Modène et d'Arezzo. Le 31 mars, à Saint-Pierre, il couronne Henri IV empereur.

A ce moment, Robert Guiscard, directement menacé, se hâte vers ses États. Il lève une forte armée. Il marche sur Rome. Le 21 mai, Henri IV, inquiet, quitte la Ville. Le 27, les Normands y font irruption par une brèche. Alors, c'est une bataille de rues entre les nouveaux arrivés et tous les partisans d'Henri IV. Guiscard est vainqueur. Il libère le château Saint-Ange. Mais les bagarres recommencent et les Normands se livrent à un sac de Rome éhonté. Grégoire VII, incompris, est obligé de prendre la route de l'exil. Il se réfugie dans les murs de Salerne, où il meurt le 25 mai 1085.

* * *

Au cours des péripéties de ce long drame final, il ne s'abandonne pas un instant. Après l'échec d'Henri IV devant Rome en 1082, le Pape réunit un *conventus* des évêques, cardinaux, abbés et des principaux ecclésiastiques présents dans la ville. Le trésor pontifical est épuisé. Le Pape demande s'il peut aliéner des biens d'Église, pour subvenir aux plus urgentes nécessités. La réponse de l'assemblée est négative. Il la respecte. La comtesse Mathilde, retirée à Canossa, où ses troupes s'étaient repliées sous la pression germanique avant la fin de 1081, devant la détresse pontificale, fait fondre les objets d'or et d'argent qu'elle gardait dans sa forteresse et expédie au pape 9 livres d'or et 700 livres d'argent.

Dans cette extrémité, Grégoire VII n'oublie pas qu'au-delà de la Ville il y a le monde. Son esprit reste lucide et ferme. Il écrit à ses légats, Pierre d'Albano et Gisulfe, prince de Salerne : « Il faut dire à tous les Gaulois, il faut leur intimer, au nom de la véritable obéissance, que chaque maison doit, tous les ans, payer au moins un denier au bienheureux Pierre ». C'est l'origine du denier de Saint-Pierre et c'est à la France que le pape le demande.

Loin de s'irriter au milieu des difficultés croissantes, comme le fera Boniface VIII, il donne à ses légats des conseils de prudence, de modération, de sagesse : « Agissez avec dignité en toute chose, comme si j'étais présent ou plutôt parce que je suis présent en votre personne. » A Altmann de Passeau et à Guillaume, abbé de Hirschau, il écrit à la même époque : « A l'égard des prêtres au sujet desquels vous nous avez interrogé, il nous semble que, pour le moment, il faut les supporter et tempérer à leur égard la rigueur des canons et cela à cause du malheur des temps... Au retour de la paix et de la tranquillité, on pourra s'occuper d'eux avec plus d'opportunité et leur faire observer les prescriptions canoniques ». Il recommande la douceur à Hugues de Die et à Amat d'Oléron et lève des excommunications portées par eux. « L'Histoire ne devra pas oublier, a dit Luchaire avec profondeur, que Grégoire VII fut accusé de tiédeur par ses légats. »

Il garde le même sang-froid, la même dignité dans ses lettres à Robert Guiscard, dont il avait le plus pressant besoin. Après la victoire des Normands à Durazzo (18 octobre 1081), il écrit à leur chef :

En nous faisant connaître ainsi qu'aux Romains les succès de la guerre que tu poursuis et la belle victoire que tu as remportée, tu as sagement suivi l'usage et satisfait aux convenances... Mais en revanche, n'oublie jamais Celui dont la faveur et le secours, tu le sais parfaitement, ont si heureusement fait prospérer tes affaires... Souviens-toi donc d'avoir toujours devant les yeux saint Pierre dont la protection envers toi est attestée par ces grands événements... Souviens-toi de ta mère qui se confie à toi parmi les autres princes

et te chéris particulièrement. Souviens-toi de ce que tu lui as promis; et cette promesse qui, lors même que tu ne l'aurais pas faite, te serait imposée parce que tu es chrétien, ne tarde pas à l'accomplir.

Par contre, il excommunique Jourdain de Capoue, son vassal félon.

En 1083, lorsque Henri IV, maître de la cité léonine, propose la réunion d'un concile, il ne repousse pas cette fragile possibilité de paix. Mais il n'abdique rien de ses idées directrices :

Parmi ceux, dit-il aux évêques des Gaules, qui défendent la justice, il en est bien peu qui consentent à exposer leur santé, à supporter quelque dommage, à employer leurs biens pour venir au secours de leur mère, la sainte Eglise. Quelque défaillance qu'il y ait eu dans votre conduite, je n'en adresse pas moins mes remerciements à Dieu. Il a été notre bouclier contre les entreprises des ennemis et la violence des persécuteurs. Il s'est servi de notre main pour défendre selon le témoignage de notre conscience, sa vigueur a fortifié notre faiblesse humaine; aussi ni les promesses fallacieuses ni les terreurs de la persécution n'ont pu nous décider à pactiser avec l'iniquité. Toutes nos actions de grâces les plus profondes s'élèvent donc vers Celui qui a permis que nous gardions notre fermeté au milieu de la tourmente, qui a voulu que nous attendions des temps plus tranquilles sans aliéner notre liberté, sans aller contre la justice... Nous comptons réunir à la mi-novembre un synode, pour résoudre, avec le secours de Dieu, les difficultés qui existent depuis longtemps déjà entre la Couronne et le Siège apostolique et pour ramener la concorde; et par les présentes, de la part du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, nous vous invitons à y assister.

Henri IV tint ses promesses, en emprisonnant les prélats qui s'y rendaient, notamment Hugues de Die, Anselme de Luques, Eudes d'Ostie, Reginald de Côme. On ne put réunir qu'un simulacre de concile.

L'année suivante (1084), — qui vit le triomphe de Henri IV et de l'antipape, — Grégoire VII refuse fièrement de comparaître devant ses adversaires pour s'y justifier.

Cependant le cercle de fer se resserrait autour de lui. Le parti de la paix faisait des progrès à Rome; et la paix ne pouvait paraître que la soumission à la force brutale. Treize cardinaux font défection. L'arrivée des Normands retourna la situation. Mais leurs excès mêmes devaient achever de rendre le pape impopulaire aux Romains meurtris, abusés par la propagande henricienne et las de vivre au milieu du carnage. Il ne restait à Grégoire VII d'autre issue que la route de l'exil.

Il y emportait le destin de l'Eglise. Il laissait derrière lui, installés à Rome, un antipape et une hiérarchie ecclésiastique asservis aux puissances séculières, personnifiées par Henri IV. A Salerne, où quelques fidèles l'avaient suivi, il garde l'idéal traditionnel et il continue son rôle de chef de la chrétienté. A la fin de 1084, il réunit un concile, fort restreint, et y renouvelle l'excommunication contre Henri IV, contre « l'hérésiarque Guibert » et contre tous leur partisans.

Sa correspondance, à Salerne, a beaucoup souffert. Elle a laissé peu de traces dans son registre. Il nous reste pourtant un énergique appel du pape à tous les chrétiens. Ce sont bien, semble-t-il, les *ultima verba* qu'il adresse au monde : « à tous les fidèles dans le Christ, à tous ceux qui aiment vraiment le Siège apostolique ». Il ne désespère pas jusqu'au bout de soulever la masse hésitante des croyants. Quatre légats sont chargés de répandre la nouvelle encyclique et de faire connaître les anathèmes portés au synode de Salerne : le prince Gisulfe et Pierre, cardinal-évêque d'Albano, partent en France vers Cluny; Eudes, cardinal-évêque d'Ostie, se dirige vers la Germanie; Jarento, abbé de Saint-Bégnigne de Dijon, s'achemine vers l'Espagne.

Dans l'extrémité où il est réduit, il regarde encore vers le passé. Il sonde l'Écriture. Il se souvient d'une parole des Psaumes, annonciatrice des bouleversements qui ont surgi : « Vous n'ignorez pas, frères bien-aimés, que notre époque a vu la réalisation de cette

parole du psalmiste : *Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils fait des rêves insensés? Les rois se sont levés, les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ.*

Il aperçoit, derrière ce soulèvement de passions hostiles, les vieux abus qu'il a combattus toute sa vie : la simonie menacée, le nicolaïsme en révolte, l'asservissement aux puissances séculières qui refusent de relâcher leur joug et qui altèrent la religion dans sa pureté essentielle :

Les princes des nations et les chefs des prêtres se sont réunis à la tête d'une grande multitude contre le Christ, Fils de Dieu, et contre son apôtre Pierre, afin d'extirper la religion chrétienne et de propager l'hérésie. Mais avec la grâce de Dieu, ils n'ont pu par aucune terreur, par aucune cruauté, par aucune promesse de gloire mondaine, gagner à l'impunité ceux qui se confient dans le Seigneur. La seule raison qui les fait conspirer contre nous, c'est que nous n'avons pas voulu nous taire sur le péril de la sainte Eglise et céder à ceux qui ne rougissaient pas de mettre en captivité cette épouse de Dieu.

Le Pape ne perd pas de vue le but pratique qu'il poursuit :

Nos légats pourront vous expliquer très clairement comment de là sont sortis des maux nombreux, des périls de toute sorte et les crimes inouis d'une guerre cruelle, et, si vous êtes touchés de compassions, si la ruine, la confusion de la religion chrétienne vous émeut, si la vive douleur que vous ressentez vous décide à lui venir en aide, ces mêmes légats vous indiqueront ce que vous devez faire.

Pour entraîner les fidèles indécis, Grégoire VII jette un coup d'œil sur tout son pontificat, sur l'inspiration foncière qui l'a animé. C'est toujours le même leitmotiv religieux. Aucune ombre de préoccupation politique. Sans cesse la même spiritualité, simple et forte, qui ne s'adresse pas aux âmes déjà avancées dans le mysticisme. Il prêche d'exemple à celles-là. Quant aux autres, innombrables, qui sont enlisées dans le péché, il va droit à leurs besoins les plus urgents, il emploie les raisonnements élémentaires qui leur sont accessibles :

A moi aussi, quoique indigne, quoique pécheur, a été adressée, votre fraternité le sait, cette parole du prophète : Va sur la montagne, et cette autre parole : Pousse des clameurs, ne te lasses pas; aussi, de gré ou de force, que je le veuille ou non, abdiqant toute timidité, toute affection ou toute crainte, j'évangélise, je crie, je crie sans cesse et je vous annonce que la religion chrétienne, que la vraie foi qui fut enseignée à nos pères par le Fils de Dieu, descendu du Ciel, aujourd'hui transformée en une détestable pratique séculière, est, hélas! presque réduite à rien. Elle est devenue à la suite des modifications qu'on lui a fait subir, la risée du démon, des Juifs, des Sarrasins et des païens. Ceux-ci ont des lois qui ne peuvent être d'aucune utilité pour leur salut, qui n'ont pas été comme notre loi confirmées et corroborées par des miracles, preuve de l'assistance du Roi éternel; et cependant ils les observent. Pour nous, aveuglés par l'amour du siècle, fascinés par de vaines ambitions, nous sacrifions à la cupidité et à l'orgueil toute religion et toute honnêteté, nous paraissions n'avoir plus de principes et de consistance; nous n'avons plus, comme l'avaient nos pères, la préoccupation de l'honneur de la vie présente et de la vie future. S'il en est encore qui craignent Dieu, et ils sont très rares, ils songent surtout à sauver leur âme, mais ils ne témoignent pas du même zèle pour le bien de leurs frères. Combien sont-ils ceux qui, inspirés par la crainte ou par l'amour de ce Dieu dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, souffrent et travaillent jusqu'à la mort, comme le font tant de soldats pour leurs seigneurs et même pour leurs amis et pour leurs inférieurs?...

Le Pape insiste de nouveau sur les motifs qui ont déchaîné la guerre, sur l'inspiration qui l'a guidée, sur le but intégral de ses efforts : c'est le sens de sa vie entière qui est en jeu.

Je vous demande et vous supplie par le Seigneur Jésus qui nous a rachetés par sa mort, de bien vous rendre compte des causes qui ont amené les tribulations et les angoisses que nous souffrons de la part des ennemis de la religion chrétienne. A partir du jour où, par une disposition de la divine Providence, l'Eglise me plaça, moi indigne et bien malgré moi, Dieu m'en est témoin, sur le trône

apostolique, mon désir le plus ardent et le but de tous mes efforts a été que la sainte Eglise, l'épouse de Dieu, notre maîtresse et notre mère, recouvrât son ancienne splendeur et restât libre, chaste et catholique. Mais un but si élevé déplaisait à l'antique ennemi, aussi pour l'entraver a-t-il mis en œuvre toutes les forces dont il disposait. Le mal qu'il nous a fait et qu'il fait au Siège apostolique dépasse tout ce qu'il a pu faire depuis Constantin le Grand. Quoi d'étonnant à cela, car plus approche l'heure de l'Antéchrist, plus le démon s'efforce d'anéantir la religion chrétienne.

Que reste-t-il donc à faire au milieu de cette tempête? Rester attaché au roc de saint Pierre qui tient les clefs du salut :

Et maintenant, frères bien-aimés, écoutez mes paroles : dans le monde entier, tous les chrétiens, tous ceux qui sont instruits de leur religion savent et professent que le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, est le père de tous les chrétiens et, après le Christ, le premier pasteur, et que la sainte Eglise romaine est la mère et la maîtresse de toutes les églises. Si donc telle est votre foi, votre ferme croyance, au nom du Dieu tout-puissant, moi votre frère et, malgré mon indignité, votre maître, je vous fais cette prière et je vous intime cet ordre : venez au secours de votre père et de votre mère, si vous voulez qu'ils vous obtiennent en ce monde et en l'autre l'absolution de tous vos péchés, les bénédictions et les grâces de Dieu. Que le Seigneur tout-puissant, auteur de tout bien, éclaire votre esprit et le féconde par son amour et par l'amour du prochain.

* * *

Dans ce document suprême, Grégoire VII présente, sans l'avoir apparemment cherché, la synthèse de toute sa vie et de toute son œuvre. La pensée reste toujours d'une fermeté métallique. Le Pape, dans son exil, entouré de quelques fidèles, garde la conscience nette de sa souveraine magistrature. En scrutant les motifs qui lui dictent son appel au monde, il met à jour les sources vives de sa spiritualité. Elle jaillit du fond du christianisme. Il ne l'a pas inventée. Il se garde de la compliquer. Il regarde toujours vers le passé qui est son inébranlable point d'appui. Qu'il le veuille ou non, il faut qu'il « évangélise ». Il faut qu'il annonce la rédemption et qu'il combatte le règne du péché.

Il ne s'attarde pas à analyser des états mystiques, comme s'y complaisaient Grégoire le Grand, ou le pseudo Denis l'Aréopagite ou saint Augustin. Nous ne doutons pas qu'il les ait connus, car on les sent maintes fois affleurer dans ses lettres, malgré son visible effort pour refouler toute expansion personnelle, tout ce qui présenterait l'ombre d'une vaine complaisance. Il n'y a pas une ligne dans sa correspondance, où il fasse un retour sur lui-même, sinon pour s'humilier ou pour proclamer son devoir d'agir.

Une telle attitude ne va pas sans une constante méditation; et, de fait, il ne prend pas la plume sans parsemer ses écrits de citations scripturaires qui font corps avec eux. Certes, l'heure n'était pas propice pour lui, durant son pontificat, aux longues contemplations claustrales. Mais le travail intérieur de dépouillement personnel, le plus difficile et le plus instable, l'effort de substitution du Christ à son moi dans ses pensées, dans ses affections, dans ses actes apparaît toujours actif. C'était la condition première pour qu'il pût imposer, à tout moment, les pensées dont il vivait.

Son génie apparaît donc, ainsi que son action, comme l'épanouissement de sa spiritualité dans un esprit fait pour gouverner. Sa force de synthèse ne s'exerce pas dans le domaine de la spéculation théorique. Peut-être y eût-il été inférieur. Elle s'applique au domaine des faits. A chaque instant, il est prêt à reprendre la série des événements qui ont motivé ses décisions envers tel évêque, tel prince, tel souverain. Ces principes fondamentaux : primauté romaine, responsabilité du salut du monde, lutte pour le triomphe de la justice, en dépit des incertitudes de son action, gardent une véritable fixité. Il a eu le sentiment vivace et la

claire vision de ce qu'exigeait la chrétienté de son temps. Il a puisé l'un et l'autre dans son éducation monacale, dans le commerce des Écritures, dans la méditation des textes patristiques et canoniques qui étaient à sa portée, dans l'observation des hommes et des institutions. Il a provoqué de plus amples recherches pour assurer ses droits. En les appliquant avec sa sainteté personnelle, son coup d'œil et son énergie, il a tenté de soulever l'Église au-dessus des puissances laïques et, par cet effort inflexible, il a du moins assuré la prépondérance pontificale pendant plusieurs siècles. Il faudra une idée nouvelle, l'idée du droit naturel de l'État, pour lui imposer une limite précise, insoupçonnée de son temps.

Conclusion

Les derniers moments de Grégoire VII nous sont connus par le seul récit de son biographe, Paul de Bernried. Il n'est pas toujours exact. Il écrit vingt-cinq ans après les événements. Pourtant son récit final cadre si bien avec tout le passé de son héros qu'il possède un haut degré de vraisemblance. Nous n'en retiendrons que l'essentiel. Il forme la meilleure conclusion d'une étude sur sa conception du pouvoir pontifical.

Dès le début de 1085, le Pape avait ressenti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Lui-même annonçait à son entourage sa mort prochaine. Cependant il parut se rétablir. Ce n'était qu'une rémission. Dans la seconde moitié de mai, ses forces physiques déclinaient rapidement en laissant entrevoir l'inévitable issue. Les évêques et les cardinaux qui l'entouraient, pour adoucir la suprême épreuve, lui parlaient des grands travaux qu'il avait accomplis, de sa vie intègre et de sa doctrine irréprochable. « Frères bien-aimés, leur dit le moribond, tous ces labeurs je les regarde comme de peu d'importance; une seule chose me donne confiance, c'est que j'ai toujours aimé la justice et haï l'iniquité. »

On lui demanda s'il maintenait toutes les condamnations qu'il avait prononcées : « A l'exception d'Henri, prétendu roi, de Guibert, envahisseur du Siège apostolique, et des principaux personnages qui, par leurs conseils ou autrement, sont venus en aide à leur perversité et à leur impiété, j'absous et je bénis tous ceux qui croient d'une foi ferme que je tiens cette puissance des bienheureux apôtres Pierre et Paul. »

Puis soucieux des intrigues qui pourraient se donner libre cours après sa mort, il dit : « De la part du Dieu tout-puissant et en vertu de l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, je vous prescris de ne regarder comme pontife romain que celui qui aura été élu selon les Saints Canons élu et ordonné de par l'autorité des Saints-Pères ».

A l'approche des derniers instants, on lui prête ces paroles qui forment un raccourci saisissant de sa vie entière : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. » Ainsi s'éteignit, le 25 mai 1085, fidèle à tout son passé, l'une des plus belles flammes spirituelles qui aient rayonné sur le monde.

* * *

Certes, il ne mourait pas tout entier. Peu de papes ont laissé dans la tradition de l'Église des traces aussi marquées. Elles empruntent leur force, plus encore peut-être à sa sainteté personnelle qu'à la puissance de ses facultés. C'est l'union intime de ces deux races composantes qui forme le génie de Grégoire VII. On peut dire qu'il a donné une impulsion décisive à l'Église, à un tournant de son histoire.

Son œuvre a laissé des résultats définitifs. Il a restauré le célibat des clercs. Il a frappé à mort l'investiture laïque par la crosse

et l'anneau. Il a assuré, pour les siècles à venir, la liberté de l'Église dans l'élection de son chef. Ces divers objectifs faisaient partie du programme de la Réforme antérieur à son pontificat; mais c'est son énergie qui en a assuré le triomphe.

D'autres résultats, plus immédiatement dépendants des idées courantes, n'ont pas eu la même fortune. Dans la confusion, créée par l'intime mélange de la religion et de la politique, il a soulevé l'Église au-dessus des puissances séculières; il a restitué au spirituel la pureté de son éclat; et il a donné au suprême « Vicaire de Dieu » sur la terre une place à part, d'où, pendant plusieurs siècles, il pourra exercer un contrôle sur la politique, juger les rois et les empereurs, et même les déposer.

C'est dire que la pensée grégorienne, celle des lettres à Hermann de Metz, a continué longtemps à dominer l'Église et le siècle. Il nous reste à voir comment elle est parvenue à son apogée et quelles causes ont amené son déclin.

* * *

Au terme de cette étude, nous voudrions fixer les résultats qui se dégagent de cette longue enquête historique.

Nous avons vu surgir de nos minutieuses analyses de textes une figure pontificale qui, au milieu des péripéties d'une âpre lutte pour la réforme de l'Église, grandit sans cesse. Elle unit, dans une rare synthèse, les caractères de la grandeur humaine : noblesse du but, génie déployé, ténacité héroïque de l'effort, — aux traits qui laissent transparaître l'éclat de la sainteté intérieure. Sa politique, si longtemps méconnue et travestie, n'a été qu'une application de sa spiritualité. C'est en cet accord intime avec la tradition, l'Évangile, saint Paul et la Bible qu'elle a puisé toute sa force, dans une société où le christianisme avait besoin, avant tout, d'un afflux d'énergie surnaturelle pour se redresser et pour vivre.

Dans l'exercice de sa prestigieuse autorité qui émanait à la fois de sa fonction suprême et de sa personne, Grégoire VII s'est inspiré aussi des idées ambiantes. La royauté et l'empire étaient devenus, par suite du développement de l'augustinisme politique, des organes de l'Église. Il les a vus comme ils étaient. Et, lorsque après bien des ménagements, il a usé du glaive spirituel pour frapper le roi germanique « fauteur de schisme », pour le retrancher de l'Église et le déposer, il n'outrepassait aucun droit, car l'État au sens moderne n'existait pas encore.

On ne saurait faire un grief à Grégoire VII, sans méconnaître les lois élémentaires de l'histoire, d'avoir ignoré les conditions de la civilisation moderne, et d'avoir appliqué les droits immuables dont il était dépositaire dans la société de son temps.

Il a présumé, sans le savoir, à la théorie des deux glaives. Par le souci purement spirituel qu'il a conservé jusque dans ses revendications les plus hardies, il a éclairé par avance le vrai sens de cette doctrine. Elle a eu une incontestable influence. Il ne faut pas méconnaître que les papes du XII^e et du XIII^e siècle en ont incorporé la substance dans leur pensée et dans certaines de leurs lettres, en s'inspirant de l'enseignement théologique de leur époque. Innocent III la résume bien lorsqu'il dit : « Dieu a laissé au pape non seulement l'Église, mais le siècle à gouverner. »

Toutefois, s'il est incontestable que les papes ont revendiqué les deux pouvoirs : le glaive spirituel *ad usum* et le glaive temporel *ad nutum*, ce faisant, ils n'ont pas dévié du sens spirituel de leur mission. Nous croyons avoir montré que la théorie des deux glaives était dans l'air, avant d'être formulée : elle était dans la logique des idées courantes et des besoins de l'époque. Nous pensons avoir établi qu'elle est *d'essence spirituelle*. Dès lors que la royauté ou l'empire étaient conçus comme un organe de l'Église, un *ministerium* — le plus élevé, disaient simplement les impérialistes; —

dès lors que sa fonction religieuse était considérée, depuis des siècles, comme sa principale raison d'être, il était presque inévitable que les deux puissances, destinées à coopérer au salut des âmes, chacune avec ses moyens, fussent concentrées, — sinon dans leur exercice, toujours soigneusement distingué, au moins dans leur substance, — entre les mains du suprême « Vicaire de Dieu sur la terre ».

Cette doctrine théologique qui a permis aux papes de sauver la chrétienté du césaro-papisme germanique n'a, d'ailleurs, jamais été définie dogmatiquement par l'Église. Un fait donne à réfléchir. Le pape qui a mis en œuvre, avec le plus de fougue, la tradition grégorienne parvenue à sa maturité, Boniface VIII, qui intervient sans cesse, soit pour rétablir la paix entre Philippe le Bel et Édouard I^{er}, soit pour corriger l'altération des monnaies, soit pour défendre l'indépendance de Lyon, soit pour annuler les traités conclus, soit pour menacer le roi de France de déposition, — ce pontife intransigeant, dans la bulle *Unam sanctam* qu'il écrivit au plus fort de la lutte, après avoir exposé avec complaisance la doctrine des deux glaives, termine ce fameux document par une définition dogmatique. Or elle est conçue dans des termes d'une modération telle, dans leur généralité, qu'elle se concilie parfaitement avec les thèses les plus classiques de la théologie moderne. Un catholique ne peut s'empêcher de voir dans ce texte dogmatique qui contraste avec tout ce que nous savons du définitif, et qui surgit des luttes les plus acharnées du Moyen âge, un indice de l'assistance divine.

Au surplus, si l'on reste fidèle aux données réelles de l'Histoire des idées, peut-on voir une opposition vraie entre la doctrine des deux glaives et celle des papes les plus modernes, comme Léon XIII et ses successeurs? « Chaque puissance est souveraine dans sa sphère » « *Utraque potestas est in genere suo maxima* », dit Léon XIII. S. S. Pie XI lui fait un fidèle écho, entre autres documents, dans son encyclique sur l'éducation de la jeunesse, lorsqu'il définit les droits de l'État. Récemment, son éminent secrétaire d'État, le cardinal Pacelli, porte-parole officiel de N. S.-P. le Pape, écrivait le 12 juillet 1933 : « C'est contribuer à la continuation de ce grand œuvre (l'œuvre de saint Remi), que d'étudier à la lumière de la pensée chrétienne, comme vous vous disposez à le faire, la société politique. Vous entendez, certes, considérer celle-ci en elle-même, avec ses fins propres qui se terminent dans le temps — et qu'elle réalise *souverainement dans sa sphère*. Vous n'avez garde de les confondre, ces fins temporelles, avec celles de l'Église, qui, possédant, elle aussi, toutes les prérogatives d'une société parfaite, conduit ses fils à la vie éternelle, en leur communiquant, dès le temps présent, la vie divine. »

On ne saurait être plus net. Au premier regard, cette doctrine, respectueuse de l'État souverain, paraît opposé à la théorie des « deux glaives ». Pourtant, à la réflexion, il n'en est rien. Il suffit d'abandonner provisoirement nos concepts modernes, et de regarder le cours de l'Histoire, pour apercevoir avec clarté l'identité foncière des deux doctrines. Au Moyen âge la société était fondée sur la foi, à telles enseignes que l'empereur et même le pape se déclaraient inaptes à leur fonction si par malheur il leur arrivait de dévier de la foi. Toutes les puissances plongent alors leurs racines, si l'on peut dire, dans le même fond spirituel. Toutes celles qui ont rapport avec la papauté sont dans l'Église, elles existent pour collaborer avec l'Église. Quoi d'étonnant que le chef suprême de la société chrétienne, qui a reçu la plénitude de la puissance spirituelle, se considère comme au-dessus des royaumes et des empires, qui n'ont reçu qu'une parcelle d'autorité religieuse, laquelle suffit pourtant à constituer, selon les idées courantes, leur droit à gouverner les chrétiens. C'est en tant que chef de l'Église, et uniquement comme tel, que le Souverain Pontife se trouve au

sommet de la chrétienté médiévale, à partir de Grégoire VII.

Voici qu'au cours de l'Histoire, une idée qui s'était obscurcie au Moyen âge, sous l'influence de diverses causes, l'idée de l'État indépendant et souverain dans la sphère des intérêts temporels de la nation, se fait jour peu à peu et s'impose à travers des luttes, où la perfidie le dispute à la violence sous Philippe le Bel. Elle s'organise et se fortifie, non sans empiétements sur les affaires purement religieuses de la nation. Le schisme protestant donne de nouvelles forces à cette idée, qui fait partie intégrante de la nouvelle figure de l'Europe. L'Église reconnaît le fondement naturel de l'État, qui apparaît, en quelque sorte à l'état pur, dans les nations séparées du catholicisme, comme autrefois, au temps de l'empire païen. L'Église traitera avec elles, stimulée par le souci prédominant de défendre les intérêts des catholiques demeurés dans leur sein.

Mais, dans l'Église moderne comme dans l'Église médiévale, le pape reste toujours le chef suprême de l'Église. Il l'est peut-être encore plus aujourd'hui qu'autrefois. Car ses pouvoirs ont été définis avec plus de précision que jamais au concile du Vatican. Ce n'est pas la papauté qui a changé : elle est restée invariablement la tête de l'Église, appuyée sur le « *Tu es Petrus* », le « *pax oves meas* », le « *quodcumque ligaveris* ». C'est la figure du monde qui s'est transformée et à laquelle elle s'est adaptée. Au Moyen âge l'idée de l'État moderne n'existait pas ; la papauté n'avait pas à l'inventer. A l'époque moderne elle existe et les papes la respectent. Chaque société, chaque état de civilisation ne dispose que d'un certain nombre d'idées pour interpréter les événements, les conduire, les combattre ou s'y adapter. On ne saurait exiger qu'un don de prophétie constamment en exercice soit à la disposition des papes jusque dans la sphère de leurs opinions théologiques. Il est déjà impressionnant, même pour le spectateur du dehors, que le pape, lorsqu'il en vient à une définition dogmatique, s'affranchisse non seulement des idées ambiantes, mais de ses propres conceptions.

Au reste, les luttes si bruyantes du Sacerdoce et de l'Empire, au Moyen âge, pâlissent, à la réflexion, quand on les compare aux luttes d'idées que l'Église a eu à soutenir à l'époque moderne.

Du moins, quand l'Église dominait les esprits, y avait-il une civilisation homogène, la même circulation de vie spirituelle d'un bout à l'autre de la chrétienté. « Parce que nous ne savons plus définir l'humanité, écrivait Ernest Lavisse, nous trouvons un charme étrange à l'histoire d'une institution fondée sur la croyance en l'unité fraternelle du genre humain, sous la paternité de Dieu. » Ce charme est encore plus prenant quand on assiste aux efforts impuissants des fragments si disparates de civilisation morale qui se disputent le monde d'aujourd'hui et qui s'entre-choquent sans réussir à se rejoindre et à s'harmoniser. A ce spectacle, paraît plus grande encore la silhouette de Grégoire VII, qui, pendant son pontificat, fut le héraut impérieux et incorruptible de la justice dans la chrétienté médiévale.

H.-X. ARQUILLIÈRE,
Vice-doyen de la Faculté de théologie
de l'Université catholique de Paris.

**Comme de coutume, à l'occasion
des fêtes de Pâques, LA REVUE CATHO-
LIQUE DES IDEES ET DES FAITS
ne paraîtra pas la semaine prochaine.**

En quelques lignes...

Jardins

C'est au printemps que nous regardons le plus volontiers les jardins. Il n'en est pas un qui ressemble à un autre. Les promesses de celui-ci ne paraissent point éclaircir le mystère de celui-là. Dans l'éblouissement mauve des matins encore frais, tous n'inspirent pas aux oiseaux une identique mélodie. Ils sont divers aussi comme la pensée, comme le sentiment des hommes qui les ont tracés. Et qui ne resterait surpris du goût varié que chacun a montré pour orner le coin de terre où il fait fleurir son plaisir et la gloire des saisons? Cette tendresse profonde qui, au temps des bourgeons et des crocus, nous incline vers les jardins, nous dit bien des choses sur leur divine origine. L'invention humaine qui les dessine n'est que réminiscence. Celle qui les orne est inspiration. Nous pensons au poème de Milton. Car c'est au cœur du paradis perdu qu'on retrouve le plan du premier de tous les jardins : le jardin de l'Éden. Il est plus intime, plus frais, plus coquet que de somptueuses descriptions orientales l'auraient pu représenter dans un conte des *Mille et une Nuits*. *A green enclosure* : un enclos vert. Comme l'enclos d'une ferme écossaise sans doute... Les fleurs et les fruits y forment une nappe diaprée que caresse le regard : « Le soleil y imprimait ses rayons avec plus de plaisir que dans un beau nuage du soir. »

Le jardin répand tous les parfums du rêve et tous les rêves du monde y éclosent en souvenirs ou en chansons. De l'Arabie-Heureuse, le vent nord-est apporte les aromes de Saba. Mais Satan, pour entrer dans l'Éden, ne s'est pas avisé qu'il n'y avait qu'une porte. Elle se trouvait du côté du soleil levant. Le diable se heurte à une haie d'épines entrelacées. Pour finir, il en est réduit à se poser, d'un coup d'aile, sur l'arbre le plus haut : l'arbre qui lui confère sa triste immortalité. Il ne connaîtra ni le charme des sentiers ombragés, ni la douceur des vergers où neigent les fleurs de cerises. Pourquoi nous serait-il défendu d'imaginer que ceux-là seuls qui pénètrent à l'aube dans le jardin sentent la grâce bénie du printemps et la caresse de Dieu?

Lâcheté

Un crime vient d'être commis. L'assassin porte un nom courant, un de ces noms omnibus qu'un romancier soucieux d'éviter les procès en diffamation n'irait pas chercher dans l'Annuaire des téléphones. Mais tout de suite, l'épicier du coin éprouve le besoin de nous faire assavoir que l'homophonie du nom ne trahit nulle parenté suspecte, qu'il est bien entendu que son honorable clientèle n'a rien à redouter du plus honorable des fournisseurs, et que la cuvette de Ponce-Pilate n'a pas été inventée pour des prunes. Ainsi donc, la publicité, équi tire parti de toutes les circonstances, finit par faire servir à ses fins mercantiles le deuil d'autrui. « Je ne connais point cet homme », disait saint Pierre — qui n'était ni saint, ni pierre — à la servante du grand-prêtre, dans la cour du prétoire. Aujourd'hui, on ne se contente pas de se désolidariser d'avec un criminel; on entend profiter du sinistre renom que donne à l'homonyme la première page du journal. J'appelle cela une petite lâcheté.

La publicité n'en est pas d'ailleurs à une vilénie près. Tout le monde a pu voir, ces jours derniers, de malheureux hommes-sandwichs déambuler sur nos boulevards, la tête dissimulée sous une hure. Le charcutier qui vante ainsi ses saucisses a sans doute pris dans la fréquentation des pourceaux sa conception de la

dignité humaine. Toute déchéance fait mal. N'ajoutons pas la basse insulte au geste de l'homme qui dit à un autre homme : « Tu n'es qu'un dos dans la foule. Courbe-toi que j'accroche à ton échine la pancarte de ma maison ! »

Masques et visages

Mais les criminels, eux, se soucient fort médiocrement de jouer, en première page des journaux illustrés, la « vedette ». On se souvient de la campagne que menèrent, il n'y a pas si longtemps, au nom de la moralité publique, ces Catons qui auraient volontiers interdit au photographe l'entrée du Palais. A les en croire, la tête de l'assassin était réservée à l'avocat général. Il fallait se garder de l'exhiber aux foules. Publier le portrait de Julot-la-Terre-des-fortifs, c'était susciter dans les rangs de l'armée du crime une sorte de contagion, d'émulation périlleuse et cabotine. Nous avons changé tout cela.

Il a suffi qu'un inculpé refusât le : « Ne bougez plus et souriez. » Et voilà que la mode s'est introduite des « objecteurs de l'objectif ». Tel met sa main sur les yeux — pudiquement. Un autre s'abrite derrière la coiffe de son chapeau. On cite le cas d'un fils qui menace de revolvériser les photographes de son digne (?) père. Quant au général Scrongneugneu, il se rue hardiment sur le reporter coupable d'avoir braqué dans sa direction un kodak indiscret. Les femmes ont des ruses gentilles : le col de fourrure, la voilette et, d'aventure, la galanterie des « cipaux ».

Moralité : le masque est de rigueur. Et, comme eût dit La Rochefoucauld, ce masque est un bel hommage que la canaille rend à la vertu.

Le paradis des archéologues

C'est de l'Italie qu'il s'agit. Mais la mariée est parfois trop belle.

Ainsi se désole S. Exc. le professeur Roberto Paribeni, ancien directeur général des Antiquités et des Beaux-Arts. Dans une conférence pleine d'humour qu'il fit, au Musée royal, et, le lendemain, à l'Université de Liège, M. Paribeni a rappelé la grande pitié de l'archéologue dans un pays où chaque coup de pioche risque de mettre au jour des trésors enfouis. L'artillerie de campagne exécute des exercices de tir : les obus, en éclatant, découvrent les vestiges d'une cité antique. Des enfants s'amuse à taquiner un crapaud, tout comme dans un poème de Hugo. Le crapaud se réfugie dans un trou. Un des lazzaroni le poursuit de son bâton. La pauvre bête gratte le sol, éperdument, de ses pattes qui lui servent de pelles : et elle met au jour un trésor inestimable de monnaies d'argent de l'époque républicaine. Et l'archéologue de gémir sur la richesse d'une terre où les « distractions » sont l'aventure quotidienne.

— Cela sent le romain, disait un personnage de Labiche. M. Paribeni demanderait quelque répit. Mais le sourire dément le propos. Il y a bien de la fierté dans cet aveu d'opulence pléthorique.

Prenez mon ours

Ainsi vantent les inspecteurs de l'enseignement à tous les degrés — enseignement primaire, enseignement moyen, enseignement normal — les manuels qu'ils composent et qu'ils proposent à l'usage des élèves cobayes. Il y a là une sorte d'abus de fonction. Il n'est ni décent, ni tolérable que le contrôleur fournisse en même temps un rapport et les instruments de mesure. Or, c'est ce qui se passe chez nous, en Belgique, où le poste d'inspecteur n'est plus qu'un prétexte : il s'agit avant tout de céder au prurit d'écrire et à la manie de vendre. Livres scolaires et livres de prix : tout fait

farine à ce moulin officieux. Il n'y a que les élèves qui sont à plaindre. Mais M. l'Inspecteur se soucie bien des élèves ! Il pourra retrouver dans chaque classe, sur chaque banc, son « ours » plus ou moins mal léché...

En Italie, les manuels scolaires ont été composés, pour les différentes classes, par d'authentiques écrivains que leur mérite littéraire désignait à la mission d'éducateurs. Qu'attendons-nous, en Belgique, pour suivre cet exemple ? La littérature enfantine a trouvé, chez nous, des interprètes animés des meilleures intentions. L'Académie pourrait ouvrir un concours pour le plus attachant, le plus « national » des livres de lecture. Ce serait le moyen le plus sûr d'élever le goût des enfants et de décourager, par la même occasion, ces chevaliers des ciseaux et du pot à colle qui, de dix anthologies médiocres, en font une onzième — et qui est pire.

La mère du poète

On discute depuis longtemps des origines d'André Chénier. Nombre de Latins d'Orient contestaient qu'il fût à demi Grec. Mais le *Messenger d'Athènes* a publié la copie de l'extrait de baptême qui se trouve dans les archives d'une église catholique de Constantinople. Il établit qu'André-Marie est fils de Louis Chénier, Français, et d'Elisabeth Lomacou. Cette dernière appartenait à la famille grecque des Lomacas de Chypre qui, par des mariages, s'allia à de grandes familles françaises. Sa sœur avait, elle aussi, épousé un Français : Claude Amic, et elle fut la grand-mère de Thiers.

Elisabeth Xanthi Lomacou s'était mariée en 1775. Elle était déjà à cette époque une femme de lettres distinguée et un poète assez connu. Son fils tenait vraisemblablement d'elle cette âme si purement hellène qui transparaît dans les odes et les hymnes. Et il devait à son ascendance d'avoir traduit de si fidèle manière *l'Anacréon* et *Sapho*.

Il ne niait point d'ailleurs ce qu'il devait à l'Orient hellénique et l'on connaît les vers nostalgiques qu'il écrivit au moment de quitter le Bosphore :

« ... C'est là qu'une Grecque en son jeune printemps
Belle au lit d'un époux nourrisson de la France
Me fit naître Français dans le sein de Byzance. »

André Chénier s'était épris d'une jeune fille nantie de toutes les qualités d'esprit et de cœur, mais qui était sans fortune. Elisabeth Lomacou, encore qu'elle eût donné au monde un poète et des poèmes, avait des soucis prosaïques. Elle s'opposa au mariage et poussa son fils vers une plus riche alliance. André Chénier se soumit. Il brisa le cœur de celle dont il s'était fait aimer. Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire des vers immortels sur l'amour, la fidélité et le désintéressement.

Niobé

Reprenant un projet jadis conçu par des pacifistes en jupon, le groupe « Pour l'Art wallon » organise une souscription publique afin d'édifier la statue de Niobé, d'Adelin Salle.

Femmes de Wallonie, l'organe libéralo-féministe liégeois salue ce projet comme une manifestation fort opportune contre la guerre. Il lui paraît que la navrante silhouette de celle qui incarne la révolte de l'instinct maternel contre la mort, ravisseuse d'enfants, est, plus qu'une autre, destinée à resserrer l'alliance des femmes en faveur de la paix. Ces dernières sont engagées à verser leur obole pour la propagation de l'idée.

C'est faire, en vérité, bien peu de crédit aux mères que de sup-

poser qu'il en est encore auxquelles il faille rappeler le *Bella matribus detestata*.

Nous ne voyons pas bien la particulière influence d'une statue — dont le symbole n'atteindra d'ailleurs que le petit nombre — sur les braves commères liégeoises qui, grâce à Dieu, ont assez de bon sens pour n'avoir cure des illustrations plus ou moins saugrenues des idées de M. Briand. Et d'aucunes diront, non sans esprit pratique, que l'argent peut, à l'heure actuelle, être employé à meilleur escient.

Nouvelles de Lisieux

Le Conseil municipal de Lisieux vient de tenir une séance dont le journal local, *Le Lexovien*, rend compte. On y lit :

« La Société Tourisme et Urbanisme, conformément à son contrat avec la Ville, va installer à l'entrée de toutes les routes d'accès de Lisieux des grandes plaques de signalisation.

» Elle consent, pour la somme totale de 385 francs, à inscrire en tête de ces plaques : « Que votre séjour à Lisieux vous porte » bonheur ».

» M. le Maire dit que cette inscription paraîtra peut-être comme un peu naïve, mais il ne faut pas mépriser les phénomènes psychologiques, l'inscription peut frapper un certain nombre de visiteurs.

» Le crédit de 385 francs est ouvert. »

Fort bien! Mais, pourvu qu'on n'aille pas raconter, désormais, que s'il vient tant de monde à Lisieux, c'est par suite d'un « phénomène psychologique » qui aurait été déterminé par la dite inscription! La petite sœur Thérèse est bien aussi pour quelque chose dans cette affluence!

— Si le Conseil municipal tâche d'attirer les visiteurs à Lisieux en recourant aux « phénomènes psychologiques » provoqués par les plaques de signalisation, les consœurs de la petite Thérèse voudraient, par contre, interdire l'accès de leur domaine spirituel aux biographes qu'elles n'estiment pas assez conformistes. L'auteur, d'ailleurs très édifiant, d'une nouvelle vie de la sainte a, pour le moment, maille à partir avec ces redoutables mères de l'Eglise. C'est, paraît-il, un crime inexpiable de ne point estimer sublimes les vers de la sublime carmélite et de trouver beaucoup de choses médiocres autour de son tombeau vénéré.

— Déjà, il y a sept ou huit ans, un pieux et savant franciscain avait éprouvé les rigueurs de cette nouvelle inquisition. Le P. Ubald d'Alençon, compatriote de sœur Thérèse, baptisé onze jours avant elle sur les mêmes fonts baptismaux, avait écrit une étude très documentée sur M. Martin, le père de la sainte, qu'il avait bien connu. L'ouvrage était sérieux autant qu'édifiant. Pourquoi déplut-il à la censure conventuelle? Toujours est-il que le livre du P. Ubald ne put paraître.

Beaucoup estiment, cependant, qu'il y a quelque chose d'excessif en ces rigueurs. Les historiens n'ont-ils plus, autant que les panégyristes, le droit d'exercer leur métier?

A la Sorbonne

Le samedi 17 mars, la laïque Sorbonne recevait un maître de l'Institut catholique, qui avait la coquetterie de venir, chez elle, passer ses examens et prendre le grade de docteur ès-lettres.

L'abbé Arquillière, vice-doyen de la Faculté de théologie, membre du jury de l'Ecole des Hautes-Etudes, arriva, précédé de sa réputation de grand historien et accompagné des deux gros ouvrages sur *Grégoire VII* et *L'Augustinisme politique* dont, par des extraits, nos lecteurs ont pu apprécier la valeur.

Le jury était composé des professeurs Guignebert, Lot, Jordan, Diehl et Le Bras. Trois de ces messieurs ne sont rien moins que

catholiques, comme on sait. Cependant, la soutenance des thèses, qui dura six heures, leur parut tellement brillante qu'ils s'accordèrent à combler d'éloges le récipiendaire et à lui accorder la mention la plus honorable dont ils disposaient. L'un d'eux déclara que les travaux de l'abbé Arquillière constituaient autant de modèles, dignes d'être proposés à l'imitation des élèves qui se vouent aux études historiques. M. Guignebert lui-même ne se fit pas prier pour dire que la théologie de l'auteur n'avait aucunement nui à la qualité scientifique de ses ouvrages. Et ce n'étaient pas là simples formules de courtoisie, car elles servaient de conclusion à un minutieux débat que de nombreux auditeurs avaient suivi avec passion.

Et maintenant, la Sorbonne rendra-t-elle, à l'Institut catholique, sa politesse? Il ferait beau voir le parpaillot M. Guignebert se présenter, devant la Faculté de théologie de l'Université rivale, pour y prendre quelque grade. Ce serait au tour de l'abbé Arquillière de lui pousser des colles et de passer au crible les mérites du « professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne ». Celui qu'on a nommé « le théologien de l'incroyance » s'en retournerait-il avec une mention honorable, — ou simplement recalé?

A la Petite-Roquette

La Petite-Roquette renferme trois prisonnières de marque : Violette Nozière, Arlette Stavisky et Germaine d'Anglemont.

Quand elle arriva, Violette Nozière fut en butte aux insultes de toutes les détenues. Personne ne voulait avoir de rapport avec cette lâche empoisonneuse, cette parricide monstrueuse. Ses compagnes s'estimaient déshonorées par la présence, au milieu d'elles, d'une aussi dégoûtante criminelle. Les religieuses durent employer toute leur industrie pour amener leurs pensionnaires à se montrer plus charitables. Les choses ont fini par prendre meilleure tournure, et si l'on souhaite toujours à Violette d'avoir le col coupé, du moins, en attendant, lui permet-on de faire la lecture publique au réfectoire.

M^{me} Stavisky avait produit, à son entrée, grande impression. Cette parfaite comédienne joue si bien la dame respectable que les détenues furent d'abord prises à son jeu. Songez qu'elle n'avait jamais connu les escroqueries de son mari! qu'elle ne vivait que pour ses enfants! Les dernières révélations de Philippe Henriot ont remis les choses au point. Les députés de la Commission d'enquête rougissent, à présent, de s'être laissé impressionner. Et même, à la Petite-Roquette, Arlette Stavisky passe pour la « fille » qu'elle est.

Quant à Germaine d'Anglemont, elle fut « considérée », dès le premier jour. Ses manières affables lui attirèrent la confiance de toutes les prisonnières dont beaucoup recouraient à ses conseils. Il paraît qu'elle ne leur en donnait que d'excellents. Les religieuses l'ayant chargée de distribuer les livres à la bibliothèque, elle avait souvent l'occasion d'exercer ce ministère spirituel. Personne ne souhaitait qu'elle fût condamnée. Les deux ans de prison que le jury de la Seine vient de lui allouer sont regardés comme très suffisants par la plupart des prisonnières. Est-ce un si grand mal d'avoir assassiné un préfet si peu recommandable? disent-elles. Le public, d'ailleurs, n'est pas loin d'avoir le même sentiment. Et certaines ajoutent : « Si, au lieu de tuer un préfet, elle nous avait débarrassés d'un député, c'est avec les félicitations du jury qu'elle eût été acquittée! »

L'interrupteur interrompu

Une dépêche romaine à l'*Echo de Paris* annonce que le franciscain Duns Scot, rival et adversaire de saint Thomas d'Aquin, sera

bientôt promu au rang des Bienheureux. Cette béatification rendra-t-elle à ses doctrines la grande faveur dont elles jouirent aux siècles passés? Quoi qu'il en soit, on peut augurer que les disputes théologiques de l'avenir n'auront plus la virulence qu'y mettait le Moyen âge. La couleur du froc déterminait, alors, le choix des opinions. On était scotiste ou thomiste, selon qu'on était de brun ou de blanc vêtu. Tous les Frères-Mineurs tenaient pour Scot, tous les Frères-Prêcheurs suivaient saint Thomas. Chacun prêchait pour son saint, s'efforçant de lui recruter le plus de fidèles possible. Maintes fois, dans les églises, les coups vinrent à la rescousse des arguments.

Un chroniqueur du XV^e siècle, le P. Bernardin de Bustis, raconte qu'un de ses confrères prêchait sur l'Immaculée Conception que, pour lors, les thomistes combattaient. L'un de ceux-ci vint au sermon pour organiser le chahut au profit de saint Thomas. Et plus le franciscain s'échauffait à proclamer la Vierge immaculée, plus le dominicain, interrompant, s'égosillait à prétendre le contraire. Finalement, l'orateur n'y tient plus. Il dévale de la chaire, fonce sur l'ennemi, l'attrape, le trousse, lui découvre le postérieur, et se met à lui donner la fessée comme une lavandière qui bat son linge : « Ah! tu nies que Notre-Dame soit immaculée! Tiens! voilà pour toi! Attrape! attrape encore! » L'auditoire est en joie. Les commères s'excitent : « Donnez-lui deux claques de ma part, mon Père! » crie l'une. « Et quatre de la mienne! » crie une autre. *Sicque multae aliae rogabant.* Tant il y avait d'auditrices à vouloir ainsi manifester leur piété, que le prédicateur faiblit avant d'avoir satisfait à toutes les demandes. *Si illarum petitionibus satisfacere voluisset, per totam diem nil aliud facere potuisset.* Il serait encore en train de fesser, s'il avait dû les contenter toutes, conclut le pieux chroniqueur.

Pompes religieuses à la Monnaie

Le théâtre de la Monnaie vient de donner deux grandioses représentations de *Parsifal*, dernier opéra que composa Wagner et son œuvre la plus hardie. Il faudrait usurper le langage de la liturgie pour décrire l'atmosphère qui régnait, au cours de ces solennités musicales, dans la nef de notre grand institut lyrique.

Une foule pénétrée des sentiments les plus dévots, et même des plus mystiques, s'y pressait depuis les premières heures de la soirée, et les moindres effets de la partition, entrée de la clarinette-basse, attaque *pianissimo* des chœurs d'enfants à la cantonade, arrachaient à cette assistance littéralement abîmée des soupirs pleins d'onction. Aux entr'actes, c'est d'un visage recueilli que wagnériens et wagnériennes reprenaient contact avec les basses réalités de ce monde.

On sait que l'argument de *Parsifal* — outre la religion, fort répandue et florissante, du maître de Bayreuth — justifie plus ou moins la couleur extraordinaire de cette attitude, saugrenue pour qui la regarde d'un œil froid. La trame de ce magnifique et puéril « drame sacré » est un catalogue à peu près complet de tous les mauvais goûts. Même le pastiche théâtral de la scène, l'épisode de Parsifal humblement assisté par la pécheresse, l'accoutrement évangélique du chevalier « simple et pur » ont au regard du catholique quelque chose de gênant, pour ne pas dire d'inconvenant. L'auditeur vraiment wagnérien ne s'en aperçoit pas une seconde. A la lettre il ne sent rien, il est précipité dans les abîmes de l'extase la plus hébétée. A qui aime vraiment la musique — laquelle est familiarité, naturel, sensibilité et justesse de l'accent — cette espèce d'hypnose plus ou moins aggravée de sacrilège paraît proprement répugnante.

Fétichisme musical

Evidemment, *Parsifal*, c'est très beau. Mais ce n'est après tout que de la musique, sans doute même la moins généreuse qu'ait composée Wagner. *Lohengrin*, c'est l'adolescence enchantée, un peu solennelle et guindée; *Tristan*, c'est l'absurde et délirante jeunesse; la *Tétralogie*, c'est la maturité, puissante et pesante, traversée de funèbres pressentiments; les *Maîtres Chanteurs*, c'est la vieillesse diserte, résignée et lucide. Mais *Parsifal*?... Cette « cadence » gigantesque, cet interminable point d'orgue à l'issue du prodigieux concert wagnérien est un peu trop décorative pour le goût moderne, trop « fausse fenêtre pour la symétrie », trop « Mémoires d'Outre-tombe »...

Il s'y trouve bien entendu des passages admirables et on ne sait quelle inquiétude suprême, quel pressentiment obscur et tardif de la musique de l'avenir. Mais dans l'ensemble, pour dire le vrai mot, c'est un « navet », un navet de dimensions colossales, mais un navet tout de même. Il n'aurait pas fallu dire cela, l'autre soir, aux auditeurs confits de la Monnaie : ils auraient mis en pièces le blasphémateur, comme les bacchantes firent d'Orphée. Pour un pur wagnérien, il n'y a pas de critique tolérable; tout doit être admiré sans nuances ni réserve; il s'agit de trouver beaux, uniques et inoubliables jusqu'aux mauvais étaliamismes dont Wagner raffolait secrètement, et qu'il sema dans sa pâte symphonique.

La wagnérophilie, religion musicale, passe en fanatisme celle des Guèbres ou des Parsis. On dit que la musique adoucit les mœurs; il n'y a rien de plus féroce à l'occasion qu'un fervent de Wagner, ainsi d'ailleurs qu'un fervent de Bach ou de Debussy.

Déclin de la sensibilité

De toutes ces idolâtries musicologiques, celle qui fait son dieu de Beethoven est peut-être la plus effrénée, sans doute parce qu'elle sévit surtout chez les vieilles gens, dont l'esprit se dérègle volontiers à mesure que le cœur se règle. Un critique de nos amis, qui un jour eut l'audace d'insinuer quelque part que Beethoven, c'était tout de même assez vulgaire et passablement ennuyeux, fit immédiatement l'épreuve de cette intransigeance culturelle. Une bordée de lettres injurieuses vint rappeler cet impertinent à la pure observance beethovénienne; des personnes, ordinairement paisibles et bien élevées, le menacèrent des pires supplices et plusieurs chroniqueurs, aussi graves que vénérables, donnèrent l'audacieux qui ne révérait pas Beethoven *in globo* pour le signe et le prototype de l'anarchie intellectuelle de la jeunesse.

Notre ami, atterré autant qu'offusqué par cette bourrasque, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. A présent il s'efforce même, lorsque le mauvais sort veut qu'il assiste aux tonitruances de la *Huitième Symphonie*, de feindre, d'éprouver les dernières délices, de peur d'être assommé sur la place par les derviches du beethovénisme.

A mesure que la civilisation recule en Occident, il devient de plus en plus difficile de sentir le beau avec naturel. Vient une époque où les arts ne seront plus que des espèces de rites barbares. Nous allons vers les temps de l'orphisme et du char de Jaggernath. « Tant pis! balbutie Verlaine, ou tant mieux! »

Politique internationale⁽¹⁾

Les documents pontificaux de l'après-guerre recommandent avec une grande insistance une politique internationale qui s'inspire d'un sentiment de véritable fraternité et d'une volonté effective de collaboration. Ils déclarent que les préceptes évangéliques de justice et de charité s'appliquent aux relations entre les peuples comme aux relations privées. Il n'y a pas deux morales, une pour les individus, les familles et les sociétés privées, et une autre pour les États et les chefs d'État. A la seule lumière des principes naturels, c'est l'évidence même. Mais nous, catholiques, avons des certitudes plus fermes et plus éclairées. Aussi devons-nous être en tête du mouvement d'opinion en faveur d'une collaboration de plus en plus loyale et de plus en plus fraternelle entre les peuples et les États. Nous devons soutenir les institutions qui mettent en œuvre cette collaboration internationale, telles que la Société des Nations, le Bureau international du Travail, le Tribunal d'arbitrage de La Haye, l'Institut international d'Agriculture de Rome. Sans doute, ces organismes sont loin d'être parfaits. Et l'appui que nous leur apportons ne peut pas nous interdire de formuler les critiques qu'ils méritent, afin que leurs dirigeants responsables fassent un effort incessant d'amélioration. Une des plus graves critiques que nous puissions émettre, c'est que la Société des Nations et tout ce qui gravite autour d'elle ne reconnaît, pas plus que la plupart des États modernes, les droits de Dieu, les enseignements de la morale du Christ. Toutes les considérations que nous avons développées à ce sujet concernant l'État sont applicables ici. Il est clair, notamment, que cette reconnaissance des principes chrétiens n'inclurait pas un acte de foi ou de discipline catholiques de la part de tous les adhérents aux centres internationaux. Car l'excellence de ces principes apparaît à la raison qui les examine sans préjugés. En sorte que les catholiques les admettraient pour motifs rationnels et surnaturels, les autres pour motifs naturels seulement. Peut-être sont-ce les catholiques qui ont, dans ces circonstances, manqué le plus d'esprit de décision et de confiance en leur doctrine et en la puissance civilisatrice de leur religion. Quoi qu'il en soit, nous devons nous réjouir de voir un certain nombre de directives de l'Église appliquées de fait par les organismes internationaux. C'est ainsi que l'on retrouve à peu près littéralement des passages de *Rerum Novarum* dans la Charte du travail de Washington et dans les résolutions du Bureau international du Travail. C'est ainsi encore que la lettre de Benoît XV aux chefs des nations belligérantes du 1^{er} août 1917 semble servir de canevas, quoi qu'ils en aient, à tous ceux qui formulent des propositions concrètes de désarmement et de garanties effectives d'une paix durable.

Tels sont, en effet, les deux domaines principaux, du moins actuellement, de collaboration internationale. La collaboration économique s'impose à raison des facilités toujours plus grandes de transport et de communication. Lorsqu'un produit se trouve sur un marché national, à cause des richesses naturelles, et du développement de l'industrie de ce pays, en plus grande abondance et à prix beaucoup plus bas que dans les autres pays, il est inévitable que ce produit envahisse les marchés voisins. C'est là une loi aussi nécessaire que celle des vases communicants.

(1) Notre collaborateur et ami Mgr Louis Picard, publiera bientôt, sous les auspices de la Fédération des Associations et des Cercles catholiques, un volume sur l'État dont nous publions ici, en primeur, les pages consacrées à la « Politique internationale ».

Et c'est une loi profitable au bien-être général et à la civilisation. Seules, des défenses douanières empêcheront cette loi de jouer. Tous ceux qui dressent des barrières douanières parlent de défense. Dans cette guerre économique tout le monde se défend et personne ne veut être l'assaillant. M. Fernand Baud'huin, dans un autre volume de cette collection, a longuement développé les avantages du libre-échange. Nous sortirions du cadre et du sujet de notre ouvrage en nous laissant aller à des développements d'ordre économique. Nous ne voulons indiquer ici que le côté moral de la question. L'entraide et la collaboration économique sont une manifestation de la fraternité humaine que nous enseignons et nous inculquons l'Évangile.

Évidemment, il y a une certaine lutte économique et une concurrence internationale qui sont inévitables. Ce qui est condamnable, c'est la guerre économique. Mais pour être condamnable, celle-ci n'en est pas moins un fait. Tout en travaillant à hâter la conclusion d'un armistice et d'une paix équitable, les dirigeants d'un pays ont l'obligation de tenir compte de ce fait et nous ne croyons pas exagéré ni païen d'appliquer ici l'aphorisme : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Ce que nous condamnons, c'est cet « égoïsme sacré », qui ne tient compte que de l'intérêt national, qui fait de cet intérêt un absolu et qui s'interdit d'envisager les intérêts des autres nations et le bien commun international. Les catholiques tourneront leur effort dans le sens d'une collaboration loyale, mais ils n'auront pas la naïveté de sacrifier les intérêts et les droits certains de leur pays aux prétentions exagérées et aux convoitises injustes des autres nations.

C'est dans le même esprit que nous participerons à l'effort de désarmement moral et matériel, de pacification progressive de l'Europe et du monde. Pour le bien très précieux de la paix, nous consentirons même des sacrifices, des sacrifices de nos droits incontestables, comme nous y engage le Souverain Pontife. Un État honnête doit prouver de façon évidente et indubitable sa volonté de ne pas recourir à la guerre si ce n'est pour défendre ses biens les plus importants et son honneur, pour sauver son existence indépendante et souveraine. Il doit prendre à cet égard les engagements les plus solennels et encourir les sanctions efficaces et décidées de commun accord.

Cette attitude franche le met d'autant plus à l'aise pour prendre les précautions qu'il juge indispensables. Il ne suffit pas, en effet, de chanter des hymnes à la paix pour écarter le danger. C'est un des devoirs les plus essentiels des chefs d'État de veiller au grain, de s'informer par tous les moyens possibles de la véritable situation internationale et de se mettre à même d'y faire face éventuellement. Dans ces conditions, la force armée d'un peuple n'est pas une cause de guerre, mais une garantie de paix. Naturellement, la puissance militaire doit être proportionnée à cette tâche de défense et de maintien de la souveraineté nationale. Et les vertus guerrières du peuple ne doivent être cultivées que dans ce but et dans cet esprit. Cela dit, nous considérons et nous déclarons que les objecteurs de conscience sont des traîtres à la patrie et que le mouvement ultra-pacifiste dont ils sont les victimes doit être combattu avec la dernière énergie. Tout pacifisme qui détend les énergies patriotiques, qui ne voit plus que le bien commun international et qui nie pratiquement la solidarité et la souveraineté nationales doit être également réprimé. La liberté que l'on invoquera pour justifier l'inertie des pouvoirs publics en présence de ces propagandes dissolvantes ne mérite pas d'entrer ici en ligne de compte. S'il est une fonction des chefs d'État, c'est bien celle de sauvegarder l'esprit et les vertus nécessaires à la vie même et à l'indépendance de la nation.

La Société des Nations et les autres organismes internationaux ne doivent pas entamer la souveraineté nationale. La société civile, la société parfaite qui a charge générale du bien commun

temporel est, jusqu'à nouvel ordre, l'État. Elle sera toujours l'État. Si la Société des Nations assume un jour ce rôle, ce sera après la suppression des États particuliers. Nous en sommes encore loin. Est-ce chose possible, absolument parlant? Elle est bien difficile à concevoir. Que dire, dès lors, de sa réalisation? Un État convenant à la fois aux cinq continents, aux races les plus diverses, aux civilisations les plus disparates! Ce serait, semble-t-il, le gâchis universel et l'effondrement de la civilisation. Car il ne faut pas l'oublier, le cadre nécessaire de la vie civilisée, c'est l'État. La différence organique entre un peuple civilisé et une tribu barbare, c'est que le premier est encadré par un État digne de ce nom, tandis que la seconde ne possède qu'un embryon de société civile. Peu importe d'ailleurs, pour l'instant, les possibilités indéfinies de l'évolution humaine. Il est certain que la souveraineté de l'autorité civile réside actuellement dans l'État. La souveraineté ne se partage pas entre deux sociétés. Et surtout la souveraineté ne peut pas se partager de façon vague et indéterminée. Il faut que l'on sache où elle est. Dans l'évolution d'une fédération d'États vers un État fédéral, il arrive des heures troubles durant lesquelles précisément la souveraineté est discutée. Ce sont des moments périlleux dont il faut sortir au plus tôt et une situation intenable qui ne peut donc être proposée comme formule d'organisation de la société civile. Les États doivent maintenir fermement leur souveraineté. L'existence de la Société des Nations, surtout discutée et impuissante comme elle est, ne change évidemment rien à ce devoir. Mais la souveraineté n'empêche pas de traiter et de prendre des engagements, elle empêche encore moins de les tenir. Être de parole est une vertu royale. Ces accords internationaux peuvent être multipliés par les États souverains. Beaucoup de situations et beaucoup de questions appellent ces accords.

Encore une fois, ce n'est pas là une diminution de la souveraineté nationale. Car souveraineté ne veut pas dire arbitraire. La nation et les pouvoirs qui la gouvernent ont des devoirs d'entente et de collaboration envers chacun des autres peuples et envers l'ensemble de l'humanité.

Voici en termes techniques, sous la plume d'un juriste universellement estimé et réputé, M. Le Fur, la définition précise de cette souveraineté et des devoirs qui l'accompagnent sans la diminuer. Les limites naturelles d'un droit ou d'un pouvoir n'en sont pas une diminution, mais appartiennent à son essence.

« En disant que la souveraineté est le droit au dernier mot le droit de décider en dernier ressort, j'ai défini la souveraineté juridique, mais l'État n'a pas que la souveraineté juridique, mais aussi politique. Cette souveraineté politique, c'est ce qui est défini dans le monopole de la contrainte : et on ajoute même, en général, le monopole de la contrainte inconditionnée (1). »

« Il existe bien une souveraineté en droit interne, un droit de commandement d'un État sur ses ressortissants, souveraineté interne qui est, d'ailleurs, limitée (par les droits et la mission des individus et des institutions privées, notamment de la famille, et par ceux de l'Église). Quant à la souveraineté internationale de l'État, c'est là une façon inexacte de s'exprimer, si on entend par là l'indépendance qui existe, en effet, dans certaines limites, et qui est la conséquence nécessaire et comme le reflet de la souveraineté nationale. Et si on entend par là autre chose, c'est une lourde erreur : car il n'y a pas et il ne peut y avoir de souveraineté internationale, puisque nul État ne possède un droit de commandement à l'égard des autres qui ne sont pas ses ressortissants. Tout ce que l'État peut revendiquer, en droit international, c'est une certaine indépendance; encore est-elle loin d'être complète, puisque le jour où existe une société internationale, il y a, par là,

une règle de vie, et la règle de vie de cette société, qui est le droit international, vient limiter le droit de l'État. »

L'État souverain a des obligations envers les peuples des autres États et envers l'humanité. L'observation de ces obligations est utilement régie par des accords internationaux et par des institutions internationales. Elle peut même être sanctionnée internationalement. Si la Société des Nations et les autres organismes internationaux s'en tiennent strictement à cette mission, d'ailleurs très importante, en même temps que très délicate et très difficile, ils n'empiéteront point sur la souveraineté et l'indépendance des peuples et des États, dont ils ne sont que les mandataires communs. Et ils développeront, en même temps que la collaboration des peuples, les garanties d'une paix durable et les conditions les meilleures de progrès et de civilisation.

LOUIS PICARD.

Pourquoi je suis curé de campagne

Ce journaliste s'en allait enquêtant : « Pourquoi êtes-vous devenu ce que vous êtes? Qu'est-ce qui vous a déterminé d'embrasser votre état et d'y demeurer? » demandait-il aux avocats, médecins, artistes, évêques, religieuses contemplatives, musiciens, commerçants qui lui tombaient entre les mains. Bref, il allait sondant les reins et les cœurs de ceux qui voulaient bien se laisser faire.

Son enquête l'amena au presbytère de Bétaumont :

— Je suis seule, dit Léocadie, c'est demain vendredi, et M. le curé est à la pêche. D'où venez-vous?

— De Paris.

— Et vous vouliez vous confesser?

— Non, c'était plutôt pour confesser M. l'abbé Pecquet, au contraire!

Cette réponse trop raffinée mit la servante de méchante humeur. Elle crut avoir affaire à quelque aventurier, et quand notre journaliste lui demanda :

— Voudriez-vous me dire, Mademoiselle, pourquoi vous êtes devenue servante de curé?

— Et vous, Monsieur, répliqua-t-elle, voudriez-vous me dire pourquoi vous n'êtes pas devenu président de la République?

— C'est sans doute parce que je n'ai pas pu, Mademoiselle.

— Eh bien! mettons que ce soit aussi mon cas. Si je suis servante chez M. le curé Pecquet, c'est que je n'ai pu faire autrement. Tout le monde le sait à Bétaumont, et je vous permets de le répéter à ceux qui vous demanderont de mes nouvelles à Paris. Au revoir, Monsieur!

Et elle lui referma la porte au nez.

* * *

Cependant notre journaliste écrivit à mon oncle qui, après avoir excusé sa servante, le renseigna consciencieusement, comme on verra par l'extrait suivant :

... L'affaire de Léocadie étant ainsi liquidée, je ne vois aucun inconvénient, Monsieur le Rédacteur, à répondre à vos questions. Je suis entré au séminaire après mes humanités. J'avais dix-sept

(1) LOUIS LE FUR, *Cours de Philosophie*, « du Droit des Gens », III, p. 54.

ans. Savais-je bien ce que je faisais? A cet âge, on ne pèse guère le pour et le contre, et c'est ainsi que, souvent, le parti le plus imprudent et le plus généreux l'emporte.

Je ne songeais ni aux richesses temporelles ni aux ambitions humaines. Il n'y avait pas de riches oisifs et bien habillés dans mon village, les plus cossus vivant dans le travail, parmi leurs bêtes. Point davantage n'y avait-il d'hommes arrivés : notre instituteur bêchait son jardin et faisait ses fagots, notre curé portait des soutanes où semblaient avoir cheminé les limaces, nos conseillers communaux allaient en sabots, le maire était un cordonnier boiteux. Qui d'entre eux m'aurait pu donner l'idée d'aspirer aux honneurs? Dans mes livres il était bien question de personnages plus brillants : Alexandre, Napoléon, Crésus, Don Juan, Jourdain, Assuérus, Caton, mais un petit paysan ardennais ne se croit pas destiné à prendre la succession de héros pareils. D'autant plus qu'ils avaient presque tous mal tourné, après avoir tenu des propos si ennuyeux à traduire!

Je ne pensai pas non plus que l'état de mariage dût être, un jour, le mien. Je n'avais pas atteint, Monsieur le Rédacteur, mon développement physique, et les gens mariés de ma connaissance n'avaient pas une mine notamment plus heureuse que mes professeurs célibataires.

Bref, le monde avec ses pompes, ses plaisirs et ses œuvres ne me fut pas alors révélé, et j'allai au séminaire parce que je crus que c'était ce que j'avais de plus beau et de mieux à faire.

* * *

Si je ne puis trop analyser pourquoi je me suis engagé dans cette voie, je suis cependant capable de vous dire pourquoi j'y suis lemmeuré. J'y suis demeuré, Monsieur le Rédacteur, alors que j'aurais pu en sortir afin de tâter des autres activités ou fichaises humaines :

1^o D'abord pour moi. Cet état de contrainte, de renoncement, de dépendance situait ma vie sur un plan supérieur. Je m'enchaînais en quelque sorte à l'idéal. Je me stabilisais dans l'ordre et la moralité, moi qui penchais à la dispersion, à l'égoïsme, au fléttantisme et à l'anarchie. Je plaçais, au bord de ma route, un garde-fou capable d'empêcher la plupart de mes écarts et de mes antaisies.

Sans doute aurais-je pu, comme beaucoup d'autres, pousser ma chance et courir après la gloire, le plaisir et la richesse, mais outre qu'il y avait bien assez d'agités sans moi sur terre, le jeu ne me parut pas valoir la chandelle, c'est pourquoi je préfèrai tout sacrifier d'un seul coup et couper carrément les ponts. Dieu merci! Je n'eus pas lieu de m'en repentir dans la suite, et si les peines ne me manquèrent pas plus qu'à d'autres, du moins la paix du cœur ne me fit-elle jamais défaut;

2^o C'est aussi pour le prochain que je me décidai à persévérer dans ma résolution. Et par le prochain, j'entends surtout les pauvres et ceux qui ne sont pas comblés ici-bas.

Ils ont assez de banquiers, me disais-je, pour leur prendre et placer leur argent; assez d'avocats et de politiciens pour les défendre et les mettre dedans; assez d'écrivains pour leur en conter, assez de peintres pour leur en faire voir de toutes les couleurs, assez de musiciens pour les faire danser et chanter, assez de magistrats, de commerçants et d'organiseurs de spectacles. Il est clair qu'il n'est pas nécessaire que je vienne à la rescousse.

J'ai mieux à faire, pensais-je, qu'à les exploiter, les distraire et leur rendre d'autres services temporels. Je m'attacherai plutôt à leur signaler qu'ils ont une âme et à leur parler des réalités mystérieuses qui les inquiètent trop peu. Je leur parlerai de au-delà. Je serai l'homme qui détourne leurs regards des bestiaux

et des terres pour leur montrer le chemin du ciel. Et c'est à quoi servent, Monsieur le Rédacteur, la soutane que je porte, les préfaces que je chante, les sermons que je prêche et, en général, l'activité que je déploie dans ma paroisse. Je suis un agent de publicité au service du surnaturel, je représente Notre-Seigneur à Bétaumont, je donne mes soins au salut des âmes, sans pourtant négliger les œuvres de miséricorde corporelle;

3^o Enfin c'est pour Dieu, c'est par amour pour Jésus-Christ que j'ai poussé jusqu'à la prêtrise.

On lit beaucoup en six ans de séminaire. En cela, les apprentis ecclésiastiques sont mieux partagés que les futurs avocats, par exemple, à qui les journaux, les réunions, les cafés, et les autres obligations universitaires prennent une partie de leur temps. Je lisais, quant à moi, dix heures par jour. Et, plus je vivais dans la familiarité des grands esprits, plus je me persuadais que Jésus-Christ était infiniment plus fort et plus complet qu'eux tous. Il a plus de fluide et plus d'antennes, me disais-je, que tous ces braves garçons qui éblouissent leur temps et sont ensuite si délaissés. Il en sait manifestement plus que personne sur la vie, la mort, l'au-delà. Alors, convaincu que je ne pouvais moi-même fonder quelque nouvelle doctrine originale, je pris le parti de marcher derrière lui, de me mettre à son école, de devenir un chrétien conscient (christ-ianus) comme d'autres, après réflexion, se font luthériens, kantistes, bergsoniens, fordistes, kneipistes, wagnériens ou debussystes.

Jésus, vous le savez, Monsieur le Rédacteur, prêcha la fraternité divine, l'immortalité de l'âme, la charité fraternelle et l'heureux aboutissement de nos pauvres efforts; il vécut dans l'indigence et le détachement : je lui ai fait confiance sur toute la ligne, j'ai même fini par l'aimer de tout mon cœur, et si j'ai embrassé le sacerdoce, c'est qu'il m'est apparu comme le meilleur moyen de souder ma petite destinée humaine à la destinée divine de Notre-Seigneur.

* * *

Vous voudriez aussi savoir pourquoi je suis à présent curé de campagne. C'est sans doute faute d'avoir pu m'élever plus haut. Mes supérieurs ont estimé que ce ministère cadrait avec mes facultés, et j'estime qu'ils ne se sont point mépris.

Puisqu'aucun d'eux ne lit le journal où paraîtra votre enquête, je vous confierai, Monsieur le Rédacteur, que j'ai d'ailleurs tout fait pour que l'Esprit-Saint leur inspire de me laisser tranquille à Bétaumont. (Ici le curé Pecquet expose en détail la stratégie qu'il déploya. Puis il poursuit) :

Certains célibataires vertueux prennent leur revanche dans l'ambition. Ils se dédommagent de leur continence en briguant les honneurs. La gloire de Dieu, pensent-ils, exige qu'ils soient aux postes de commandement. Aussi, dès leur jeunesse, posent-ils leur candidature. Comme un acteur qui s'appête à monter en scène, ils entrent de bonne foi dans le personnage qu'ils rêvent de jouer un jour, baissant les yeux, mesurant leurs gestes, retenant leur souffle et leurs paroles, professant les opinions les plus opportunes, aplanissant, en un mot, les voies au Saint-Esprit. Ce rôle m'apparut toujours méritoire, mais difficile à soutenir et, pour tout dire, au-dessus de mes moyens. De son côté, Dieu ne m'accorda jamais la grâce suffisante et efficace pour le remplir.

Alors, comme le renard pour qui les raisins étaient trop verts, je tâche de me consoler et j'y réussis d'ordinaire en cinq minutes :

« Tu n'es ni patriarche, ni même évêque! » me dis-je parfois, quand je me regarde au miroir. Mais, quels avantages y perds-tu, mon pauvre vieux? N'as-tu pas la grâce sanctifiante aussi bien que ces éminents personnages? Serait-elle de meilleure qualité chez eux que chez toi? N'est-ce pas la même messe reconfortante

que tu célèbres et le même consolant bréviaire que tu récites? N'as-tu pas plus de facilité qu'eux tous, de convertir de temps en temps quelqu'un? Crois-m'en, curé Pecquet, les impairs que tu commets sont moins irréparables que les leurs, et plus courtes seront les explications qu'il te faudra fournir dans la vallée de Josaphat! D'ailleurs, comme je te connais, tu n'aurais pas été à l'aise dans le conformisme et, souvent, tu n'aurais pu te tenir de rire au milieu de toutes ces pompes et parades officielles!

« Tu n'es ni chanoine, ni prélat romain! » — Console-toi en pensant que Notre-Seigneur n'éleva pas au canonat ses apôtres, à qui, cependant, il voulait tout le bien possible.

« Personne, jamais, ne songea à te décorer! » — Mais, si Jésus négligea d'obtenir la Légion d'honneur pour saint Joseph qui, cependant, avait accompli tant d'actions d'éclat (fuite en Egypte, etc.), s'il n'obtint pas un titre de comtesse pour Marie-Madeleine qui le recevait si bien, si lui-même rembarra la femme de Zébédée qui demandait de l'avancement pour ses fils Jacques et Jean : c'est que toutes ces distinctions humaines ne valent pas qu'on s'en préoccupe outre mesure.

« Tu n'es même pas curé de ville! » — Ah! Monsieur le Rédacteur, croyez qu'il ne me coûte guère d'avoir échappé à toutes les villes de la terre et à tous leurs habitants. Mon goût naturel était pour les simples gens, pour les arbres, les champs, les bêtes, les vallées et les rivières. Imaginez saint François d'Assise installé au rez-de-chaussée d'un immeuble de huit étages, avec téléphone, eau courante et chauffage central. Toute proportion gardée, j'endurerais le même supplice, je ne verrais plus le visage de Dieu dans la nature, je serais le plus malheureux des hommes.

Seigneur, bénissez ceux qui affrontent les hautes charges, couronnez les désirs de ceux qui aspirent aux honneurs, et soyez béni de m'avoir laissé à Bétaumont!

* * *

Puis-je espérer, Monsieur le Rédacteur, avoir convenablement répondu à vos questions?

Ne vous croyez point tenu de publier telle quelle la présente lettre. Modifiez-en le style selon les exigences de votre directeur, de vos abonnés et de vos conceptions littéraires. Je vous demande seulement de ne point me faire dire le contraire de ce que j'ai dit, d'oublier la brusquerie de mon estimable servante et de songer de loin en loin à votre salut éternel. Car les journalistes, eux aussi, sont appelés au royaume de Dieu.

Veillez agréer, pour vous et les vôtres, les vœux de bonheur avec lesquels, etc.

LUCIEN-JOSEPH PECQUET,
Curé de Bétaumont (Ardennes).

Pour copie conforme :
OMER ENGLEBERT.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Un nouveau foyer de culture catholique : Salzbourg

On n'ignore pas les initiatives brillantes qui ont fait de Salzbourg, malgré les désastres des dernières années, un centre artistique des plus vivants. Devant la façade italienne en marbre blanc de la cathédrale on joue des adaptations de mystère du Moyen âge; l'ancien manège des princes-archevêques est devenu une scène où l'on interprète les plus grands drames de l'art classique; et l'on ne doit pas s'étonner de voir la ville de Mozart organiser de merveilleux concerts. Les monuments séculaires de la ville bâtie au milieu des monts et des roches donnent à toutes ces manifestations un cadre prestigieux. Les touristes venus d'outre-mer savent-ils assez quelle est l'origine de cette capitale artistique et quelles sont les ambitions de ceux qui en conservent le plus fidèlement les traditions et l'âme d'autrefois?

Habitée dès le temps des Celtes, christianisée sous l'empire romain, Salzbourg a eu ses martyrs tombés sous les coups des envahisseurs barbares; au flanc de la colline on voit encore le sanctuaire taillé dans le roc où ils furent massacrés. Au VII^e siècle, saint Rupert et sa nièce sainte Erentrude fondent l'abbaye de Saint-Pierre et à mi-côte le monastère des religieuses de Nonnberg; ces deux vénérables institutions existent encore, sans avoir jamais subi d'interruption; au cours des âges, le rôle de l'abbaye de Saint-Pierre n'a fait que grandir. Dans tout le haut Moyen âge, Salzbourg, érigé en siège archiépiscopal, est la métropole religieuse des pays de langue allemande au Sud-Est et étend même son influence sur des terres slaves. Légats-nés du Saint-Siège, ses archevêques se rangeront du côté de Rome dans la lutte du sacerdoce et de l'Empire; au XVII^e siècle, ils recevront, avec le titre de primat, le privilège unique de porter la pourpre. Depuis le XIII^e siècle, ils sont les souverains temporels du pays et ils l'enrichissent de trésors artistiques. Deux de ces prélats, à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, qui ont beaucoup contribué à donner à la ville sa physionomie actuelle, sont plutôt des types de princes de la Renaissance que des évêques, mais leur successeur, Paris Lodron, qui ne leur cède guère comme bâtisseur, prend des initiatives religieuses et intellectuelles de la plus haute portée.

Ayant réussi à écarter les horreurs de la guerre de Trente ans du territoire où il règne, il veut y créer un foyer de culture catholique en fondant une université, qui fera rayonner la pensée catholique sur les pays germaniques que menace toujours le protestantisme. En 1620, l'autorisation impériale est accordée; dès 1617, les bénédictins de Saint-Pierre et de trente autres monastères avaient promis leur concours. De fait, jusqu'à sa suppression en 1810, lors de l'annexion à l'Autriche, l'Université fut essentiellement bénédictine, comme celle d'Ingolstadt, par exemple, était l'œuvre des jésuites. Ses théologiens et ses philosophes eurent du renom; sa faculté de médecine eut une importance qui n'a été reconnue que tout récemment; son influence sur la littérature et spécialement sur le théâtre allemand a été mise en évidence par M. Nadler, l'historien des tendances régionales dans les lettres allemandes.

C'est cette institution que l'on propose de faire reflourir et de développer. Au cours du XIX^e siècle, les catholiques autrichiens aussi bien qu'allemands jetèrent souvent des regards d'admiration

et presque d'envie sur les universités catholiques des autres pays, surtout sur celle de Louvain, dont l'importance insurpassée pour la culture catholique, à l'étranger comme en Belgique, était hautement appréciée. Ne disposant que d'une influence par trop réduite dans les universités existantes, ils rêvent de créer au moins un centre où l'Église serait maîtresse d'organiser les études et de faire resplendir la vérité intégrale. Dès les premiers congrès catholiques après quelques autres tentatives, le choix se porta sur Salzbourg. Mais que d'obstacles à surmonter ! Pénurie financière, mais, plus encore, méfiance, non seulement des sphères officielles et des milieux protestants, mais de beaucoup de catholiques, craignant, bien à tort, qu'on ne voulût s'isoler des grandes écoles nationales; difficultés légales accentuées depuis deux ans par les dissensions politiques entre les gouvernements des pays directement intéressés. Malgré tout, les organisateurs, et particulièrement l'archevêque actuel de Salzbourg, Mgr Ignace Rieder, ne se sont pas découragés. Autour de la faculté de théologie, reste de l'ancienne Université, dont les cours sont bien fréquentés, ils ont créé des chaires nouvelles de philosophie, d'histoire, d'ethnographie religieuse; en octobre prochain, on espère commencer l'enseignement de la philologie.

En outre, depuis trois ans, des Semaines universitaires de vacances répondent d'une manière originale à toutes les exigences de la vie intellectuelle catholique. Ce sont, non de simples conférences, mais de véritables cours, avec même des exercices pratiques; le compte rendu des leçons de 1933, qui vient de paraître en un volume fort soigné (1), permet de se rendre compte du travail accompli. Un cours général sur la Révélation, basé sur les données de l'ethnologie religieuse, donné par le R. P. G. Schmidt ouvre la série des leçons de théologie; celles-ci se continuent par une étude de la vertu de foi, du P. Mitzka, d'Insbruck, et un exposé des relations de l'Église et de l'État par Mgr Hilgenrainer de Prague, dans ce sujet éminemment actuel, le professeur unit la netteté des principes à une information étendue; le régime de la Belgique, assez bien caractérisé, malgré quelques erreurs, est signalé à juste titre comme très satisfaisant. Dans la section de philosophie, à côté d'un exposé des principes généraux de la métaphysique thomiste, on trouvera de brillantes esquisses historiques par M. Eibl ou d'attachantes études d'anthropologie philosophique par M. R. Allers. L'ethnologie et la préhistoire sont représentées largement par M. O. Menghin et par les collaborateurs du P. Schmidt, les PP. Schebesta, Koppers, Gusinde. Enfin, en histoire, des spécialistes comme M. Klebel, le P. Hantsch, M. Nadlet étudient l'histoire de l'Allemagne, le rôle de l'Autriche, le mouvement littéraire aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Bien que s'adressant spécialement au public de langue allemande, ces cours, par le choix des conférenciers comme par leurs auditeurs, ont eu dès l'origine un caractère international éminemment catholique : la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique y ont été représentées. Pour le rayonnement de la science catholique en Europe centrale, il faut souhaiter ardemment que l'œuvre entreprise à Salzbourg se développe et s'affermisse et que bientôt une université complète y soit organisée qui continue les traditions d'autrefois et qui prenne une place en vue parmi les institutions de haut enseignement.

RENÉ KREMER, C. SS. R.

(1) *Die dritten Salzburger Hochschulwochen*, Salzbourg, Anton Pustet, 1934, in-8, 172 pages.

Potiorek

Il est des généraux que leurs victoires ont immortalisés; il en est d'autres — moins nombreux — qui sont entrés à tout jamais dans l'Histoire par... leurs défaites. De ce nombre est le général autrichien Oskar Potiorek, récemment décédé à Klagenfurt (Carinthie) et dont le nom restera à tout jamais attaché — bien malgré lui! — à un des faits d'armes les plus glorieux et — tranchons le mot, encore que cet adjectif puisse paraître quelque peu audacieux — les plus attachants de la Grande Guerre. Oui, les plus attachants, parce que la victoire serbe de la fin de 1914 sur un ennemi arrogant, altier, bien supérieur en nombre et en armement, a été surtout une victoire « idéelle », une victoire, inspirée par un patriotisme ardent, par un attachement profond au sol natal...

Disons d'abord deux mots de la carrière de Potiorek. Ses débuts paraissent pleins de promesses. A vingt-quatre ans il est officier du grand état-major austro-hongrois, il y avance rapidement, y occupe successivement une série de postes en vue et finit par en être nommé chef-adjoint. Il commande ensuite un corps d'armée à Graz et devient chef de l'artillerie austro-hongroise en 1908 et inspecteur de l'armée en 1910. L'année suivante il est nommé *landschef* (gouverneur) de Bosnie, province qui occupe, avec l'Herzégovine, une situation à part dans la monarchie danubienne : elle ne fait partie ni de l'Autriche, ni de la Hongrie et est dotée d'un régime spécial. Trente ans durant, les deux provinces avaient été, en vertu d'une des dispositions du traité de Berlin, occupées et administrées par l'Autriche-Hongrie. En 1908 cet empire se les annexait : on n'a pas oublié la crise redoutable à laquelle cette annexion donna lieu, crise qui ne fut résolue que lorsque la Russie eut obtempéré à une sommation allemande (mars 1909). Région essentiellement serbe, la Bosnie ne cessa jamais de rester l'objet des aspirations patriotiques du royaume de Pierre Karageorgevitch, surtout après que les deux guerres balkaniques eurent donné satisfaction à une partie des ambitions nationales. Nommé gouverneur, Potiorek combattit de Sarayévo (1), avec une rude énergie, les tendances centrifuges et les visées séparatistes, accumulant par là les haines et les rancunes destinées à se manifester un jour par la formidable explosion qui devait ébranler le monde.

Nous avons en vue — on l'a deviné déjà — le drame du 28 juin 1914 : l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et de sa femme la duchesse de Hohenberg, née comtesse Sophie Chotek, qu'il avait épousée morganatiquement. Le couple archiducal, uni dans la mort comme il avait été uni dans la vie, tombait dans une des rues de la capitale bosniaque sous les balles d'un jeune assassin du nom de Prinzip. Précédemment une bombe avait explosé sans résultat. Une phrase malheureuse échappa à cette occasion à Potiorek : « Je connais mes Bosniaques : ils ne commettront jamais un crime deux fois dans la même journée. » Le *landschef* se trompait lourdement.

On l'a accusé d'avoir fait preuve, dans les mesures à prendre pour assurer la sécurité de l'Archiduc, d'une coupable négligence. Les avertissements n'avaient cependant pas manqué. L'héritier de la couronne d'Autriche et de la « Sainte Couronne » (Hongrie) était arrivé à Sarayévo le jour de la fête nationale serbe, qui (fait unique, croyons-nous, dans l'histoire des peuples) est l'anniversaire d'un désastre, non d'une victoire : les Serbes commémorent ce jour-là (*Vidov Dan*) la bataille de Kossovo (1389), gagnée par le sultan ottoman Mourad sur leur roi Lazare. Et tout ce qui se

(1) D'habitude nommé « Sérájévo » par les Français.

rattache de quelque façon à cette bataille mémorable (au cours de laquelle Mourad fut poignardé par un des deux gendres de Lazare, Miloch Obilitch) est devenu à ce point sacré pour eux, que, en 1912, lorsque l'armée serbe victorieuse eut pénétré dans la plaine de Kossovo, une garde d'honneur fut placée près de la tombe du vainqueur de 1389!

On comprend ce que l'arrivée en grande pompe, un tel jour, dans la capitale de la Bosnie du représentant d'une dynastie étrangère et honnie, devait exacerber le patriotisme des Serbes de Bosnie.

Point n'est besoin de rappeler les péripéties ultérieures de la tragédie dont le double assassinat de Sarayévo fut le premier acte. La guerre une fois déclarée par l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le général Potiorek, coupable ou non, était nommé commandant en chef des 5^e et 6^e armées austro-hongroises destinées à opérer contre les Serbes. Simple *strafexpedition* (« expédition punitive »), disait-on à Vienne et à Budapest en ricanant.

La tourmente surprenait la Serbie, déjà épuisée par deux guerres consécutives, en pleine réorganisation militaire. Les munitions qu'on attendait de France n'étaient pas encore arrivées; des régiments entiers comptaient deux fois moins de fusils que d'hommes; peu de canons de gros calibre. Avant encore que le territoire du royaume eût été envahi, Belgrade était bombardée par-dessus la Save. Le gouvernement se retira à Nich, le « Bordeaux » serbe. L'armée commandée par le valeureux général Poutnik se replia dans l'intérieur du pays, son aile droite appuyée sur la Morava, son aile gauche sur la Kolubara. Le colonel Andjelkovich fut laissé dans la capitale à la tête d'une seule division : il avait pour instructions de tenir le plus longtemps possible. Il fit sauter le pont qui enjambait la Save reliant Belgrade à Budapest et à Vienne et « bloqua » de la sorte ce fleuve de façon à empêcher les Autrichiens de le faire remonter par des monitors et des torpilleurs pour couvrir le passage des armées impériales et royales. Chose inouïe : Andjelkovich parvint à « tenir » jusqu'à la fin de la première invasion, ce que bien des Serbes regardèrent comme une espèce de miracle.

Cependant l'ennemi traversait la Save et la Drina (affluent de droite de la Save et qui servait de frontière entre la Serbie et la Bosnie) et convergait sur Valievo, le gros de l'armée d'invasion longeant la rivière Yadar. Il s'agissait pour l'envahisseur de couper de leurs bases les 2^e et 3^e armées serbes opérant entre le Yadar, la Drina et la Save; s'il y réussissait, il s'ouvrirait le chemin non seulement de Valievo, mais aussi de Kragouyévatz avec son grand arsenal. Mais les Serbes commencèrent par battre un corps ennemi qui s'avancait en longeant le versant nord des montagnes de Tzer, puis s'attaquèrent au gros des forces autrichiennes. La bataille du Yadar — *la première grande victoire remportée par un des Etats de l'Entente* — dura cinq jours et se termina par un succès décisif des Serbes. Les Autrichiens repassèrent la Drina à la hâte. On regrette de devoir ajouter qu'au cours de leur retraite ils commirent nombre de déprédations et de cruautés qui firent une profonde impression sur les Serbes. Sur les prisonniers austro-hongrois on trouva des feuilles volantes avec le texte de « Directives sur la conduite à tenir vis-à-vis de la population serbe »; on y trouvait des phrases telles que celle-ci : « A l'égard d'une telle population les sentiments d'humanité ou de générosité sont superflus, voire nuisibles. » Ainsi : l'autorité militaire au lieu de refréner les instincts de brutalité propres à toute armée où il y a nécessairement place pour les éléments les plus disparates, même pour les éléments criminels, lâchait la bride à ces instincts...

Potiorek ne se tint cependant pas pour battu et prépara une seconde offensive. Cette fois, ne se contentant pas de faire franchir à ses troupes la Drina et la Save, il envoya aussi une division dans le Sandjak de Novi-Bazar, cela avec l'objectif d'abord de couper les Serbes de leurs alliés les Monténégrins, puis de soulever contre les

Serbes la population musulmane de cette région que l'Empire austro-hongrois avait rétrocédée à la Turquie (1) peu d'années auparavant. Cet espoir fut déçu. Pendant quelque temps les Serbes tinrent tête à l'envahisseur dans les montagnes longeant la frontière et dans les plaines de Matchva (tout au nord du royaume), les monitors austro-hongrois sur la Drina et la Save les empêchant de faire plus et de rejeter l'ennemi sur la rive gauche des deux fleuves. Mais Poutnik ne tarda pas à se convaincre que sa petite armée (350.000 hommes au plus) n'était pas à même de défendre efficacement un front aussi long; il devenait aussi de plus en plus difficile de la ravitailler. Malgré le terrible danger de miner le moral de ses vaillantes troupes, le général Poutnik ordonna la retraite sur la Kolubara. A partir de ce moment les troupes ennemies déferlèrent à travers une partie du pays, de plus en plus nombreuses. Valievo succomba sans coup férir après la défaite serbe de Rojan. Belgrade fut évacuée. L'ennemi se dit que la résistance serbe était brisée et tenta dès lors un audacieux mouvement d'enveloppement qui... fut sa perte.

Il faut dire que la position des Serbes était à ce moment des plus précaires. Les chemins de fer peu nombreux, presque tous à voie étroite ou à voie unique, gênaient singulièrement leur mobilité. Les munitions faisaient à ce point défaut que l'artillerie ne pouvait répondre que par *un seul* projectile à cinquante projectiles ennemis. Virtuellement les soldats serbes étaient à la merci de l'adversaire. La démoralisation — bien naturelle dans de telles circonstances — commençait à se faire sentir. Le silence imposé à la grosse artillerie serbe sevrée d'obus qu'on attendait de France avec une impatience fébrile mais qui n'arrivaient toujours pas, était un indice révélateur de l'extrême gravité de la situation. Aussi, enhardi par ce silence sinistre, l'ennemi avançait toujours.

Les hauteurs de Roudnik sont défendues avec le courage du désespoir, les Serbes disputant à l'envahisseur chaque pouce de terrain; mais leur infériorité les oblige encore une fois, la rage au cœur, à battre en retraite. La chute de Kragouyévatz — et de son arsenal — paraît imminente. Les Austro-Hongrois avancent dans l'intérieur du pays à la fois de l'ouest et du nord (Belgrade); s'ils réussissent à se rejoindre dans la vallée de la Morava, ils auront encerclé et pourront capturer toute l'armée serbe.

Le moment est terriblement critique.

C'est alors que Pierre I^{er} entre en scène. Le vieux roi, qui a accompagné son armée dans sa retraite, se rend dans les tranchées où cette armée de paysans sans projectiles, presque sans cartouches, attend l'ennemi de pied ferme, mais sent déjà le désespoir la mordre au cœur. « *Younaki* (2), dit-il à ces braves, vous avez prêté deux serments : l'un à moi, l'autre à votre patrie. Je vous relève du premier, nul homme au monde ne saurait vous relever du second. Sachez ceci toutefois : si vous vous décidez à rentrer chez vous et si nous sommes victorieux, vous ne serez pas inquiétés. Quant à moi et à mes fils, nous restons. »

Des acclamations retentirent à ces paroles, mais personne ne bougea, pas un soldat ne quitta son poste. Pierre Karageorgevitch connaissait ses Serbes... Soudain...

Soudain il se produit un coup de théâtre. Des munitions arrivent — d'Angleterre, non de France, mais peu importe. Elles arrivent par le chemin de fer de Salonique, toujours à la merci d'un coup de main de *komitadjis* (3) bulgares, et le général serbe Michitch est alors chargé de passer à l'offensive au moment même où l'envahisseur va s'emparer de son village natal. Il ne réussit pas à sauver celui-ci, mais il fait mieux : à l'improviste il lance ses

(1) Le « Sandjak » avait été occupé par l'Autriche-Hongrie en 1878 en même temps que la Bosnie et l'Herzégovine, mais ne fut pas annexé en 1908. Il passa aux mains des Serbes à la suite de la première guerre balkanique (1912-1913).

(2) Héros, vaillants soldats.

(3) Bandes armées.

soldats à l'assaut des monts Souvabor où s'est retranchée l'aile droite autro-hongroise. Prise au dépourvu, celle-ci lâche pied devant cette poussée irrésistible, est rejetée sur Valiévo dans le plus grand désordre et repasse la Drina. C'est ensuite le tour de l'aile gauche, refoulée bientôt après une lutte acharnée sur la rive gauche de la Save. Belgrade est réoccupée le 15 décembre 1914; les Autrichiens y étaient entrés treize jours auparavant. Le drapeau autrichien, qui pendant ces treize jours avait flotté sur le palais royal est étendu sur les marches du *konak* et le roi le foule aux pieds en y entrant.

Ces deux invasions ont coûté aux Austro-Hongrois 330,000 hommes (presque autant que toute l'armée serbe!) dont 68,000 prisonniers. Le butin de guerre qui tombe aux mains du vainqueur est énorme. Si incroyable paraît la nouvelle du triomphe serbe que tout d'abord on se refuse presque à y croire en Occident!

Quatre mois et demi se sont écoulés depuis le début des hostilités : seul de tous les États de l'Entente la « petite » Serbie a réussi à infliger à l'ennemi une défaite cuisante.

Moins d'un an après, il est vrai, elle succombera provisoirement sous les coups d'une invasion conjointe austro-germano-bulgare,

elle succombera parce qu'il aura plu à Sazonow et à sir Edw. Grey de lui interdire d'attaquer préventivement la Bulgarie qui se prépare ostensiblement à la poignarder dans le dos. Mais ce souvenir pénible, pas plus que celui des épidémies atroces qui ravagèrent dans l'hiver de 1914-1915 la Serbie libérée, victorieuse mais exsangue, ne doivent cependant pas projeter leur ombre sur les succès retentissants remportés par elle au début de la Grande Guerre, succès qui sont à la fois un sublime exemple et une instructive leçon.

Pour ce qui est de Potiorek, révoqué aussitôt le désastre austro-hongrois connu, il n'a presque plus fait parler de lui de son vivant. Il est mort récemment en Carinthie, avons-nous dit (dans cette Carinthie qui aura un peu consolé l'Autriche de ses déboires et de ses catastrophes en manifestant par le plébiscite de 1920 sa volonté de rester malgré tout autrichienne), apparemment sans même avoir tenté, comme tant d'autres, de se justifier par des Mémoires plus ou moins indigestes. Qu'il le veuille ou non, il sera quand même entré dans l'immortalité historique.

Comte PEROVSKY.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Jésus le Christ du Dr Karl Adam (1)

Après avoir analysé le chapitre initial de ce magistral ouvrage, je vais droit au cœur du livre, sans m'arrêter aux prolégomènes qui inventorient les sources païennes, juives, chrétiennes primitives qui font connaître Jésus le Christ. L'auteur en établit solidement la valeur historique. C'est de ces sources qu'il dégage avec une remarquable précision la physionomie morale et spirituelle de Jésus pour pénétrer dans sa vie intime et apprendre enfin de lui ce qu'il a daigné nous dire de lui-même. Cet itinéraire intellectuel peut se résumer dans cette formule : *Per Jesum ad Christum*, par la connaissance historique de Jésus, arriver à l'intelligence du Christ, Messie, Fils de Dieu.

Je résume ici à grands traits, mais en avertissant le lecteur, qu'il n'en est pas un seul qui ne soit vérifié, justifié par le texte évangélique.

Comment nous apparaît Jésus dans les Évangiles?

Extérieur particulièrement attirant, séduisant même et qui fascine les foules. Tempérament vigoureux et robuste qu'aucune fatigue ne rebute, capable de fournir de Jéricho à Jérusalem une marche de six heures, en plein soleil, en montée continue de plus de mille mètres. Vie de plein air, vagabonde et plus pauvre que celle des oiseaux du ciel. Étonnante maîtrise de soi et parfait équilibre si bien que le déchaînement même de la tempête n'interrompt pas son sommeil et le laisse parfaitement calme.

Quelle fut la mentalité de Jésus? Est-il un dégénéré, un paranoïaque, comme l'ont dit encore des blasphémateurs contemporains, un possédé de l'esprit mauvais, comme osaient le lui reprocher ses ennemis les pharisiens?

Ce qui a frappé chez lui, c'est l'incomparable lucidité de la pensée, jointe à l'inflexible fermeté de sa volonté. Dans sa conscience lumineuse, il voit nettement sa mission et toute sa vie est tendue

vers ce but. Volonté tenace, concentrée, indomptable qui le domine totalement, de laquelle ni les suggestions sataniques ni les considérations humaines ne peuvent le détourner un instant d'accomplir la volonté de son Père... Il n'en dévient pas.

Jamais l'ombre d'une hésitation dans la poursuite du but : *oui* ou *non*, la sincérité, la loyauté absolue, l'horreur de tout compromis, l'horreur d'une religion de surface, qui ne serait qu'un vernis, une apparence, un décor. Il est impossible de concevoir une intelligence plus haute, plus pure, plus sereine, une volonté plus droite, une conscience plus éclairée et plus fidèle.

* * *

L'homme de caractère, l'homme de devoir : une telle volonté ramassée toujours orientée vers le but, une telle initiative, un tel élan et une telle force dans l'action font de Jésus un chef-né. Il a sur ses disciples une autorité sans borne. Il est pour eux Celui qui a tout pouvoir. Et la puissance dominatrice qui se dégage de sa personne fait partager à la foule le sentiment d'effroi, de crainte révérentielle en même temps que d'attraction éprouvé par ses compagnons habituels. Il a conscience de la distance qui le sépare de tous ceux parmi lesquels cependant sa bonté se délecte, et voilà pourquoi il aime aussi la solitude, *in sinu Patris*, la solitude à deux, avec son Père : éloignement de la foule, mais aussi recueillement d'où jaillissent comme d'une source profonde les eaux de la vie.

Une observation capitale : tout Jésus n'est pas dans l'homme en pleine possession de lui-même, jouissant d'un calme imperturbable. Il est passionné et sa passion éclate souvent. C'est alors une poussée ardente, véhémence de l'homme intérieur, c'est une vague de fond. « *Retire-toi, Satan! Retire-toi, Satan, tu m'es scandale!* » au démon, à Pierre. « *Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité, je ne vous connais pas!* » dira-t-il un jour. Une foule de paraboles trahissent l'inspiration d'un cœur soulevé par une forte émotion. S'attaque-t-il à la caste dominante, les scribes, les pharisiens, il est vibrant d'indignation, il fulmine les *væ*, les anathèmes, et on ne peut se le représenter autrement que les yeux pleins de feu et le visage courroucé. Il joint à la parole enflammée des

(1) Voir la *Revue* du 23 mars.

gestes hardis, déconcertants, en réalité symbolo-prophétiques où se révèle le Messie, l'Envoyé de Dieu, le Justicier : telle l'expulsion des marchands du temple, si autorisés qu'ils fussent pour avoir payé le droit de trafiquer ; telle encore, la malédiction stérilisant le figuier, image d'Israël, qui ne porte pas de fruits hors saison : c'est le fond prophétique et messianique sur lequel se déroule toute sa vie, à la lumière du message évangélique. Ne pas le discerner, c'est ne pouvoir comprendre Jésus.

L'homme d'action apparaît aussi homme de lutte, combatif, mais demeurant lui-même. Sa colère n'est pas un emportement dans lequel il s'oublie, mais l'explosion de sa pleine liberté. Uniquement venu pour rendre témoignage à la vérité, il réagit avec vigueur, une extraordinaire vigueur, contre tout ce qui s'y oppose. Il fait entendre dans l'énergie de ses affirmations la mâle résolution d'un homme qui engage sa tête, qui est prêt à mourir pour sceller sa parole de son sang.

C'est bien le caractère dominant qui se révèle au scrutateur de la psychologie de Jésus : il a dans l'action la vue nette et virile, dans la parole l'âpre sincérité, la loyauté totale d'une âme héroïque. Et c'est ce qui lui attire les sympathies et subjugué ses disciples : on sent frémir en lui, dans ces sentences tranchantes comme l'acier : « Arrache ton œil, s'il te scandalise. Qui perd son âme la gagne », tant d'autres, on sent frémir le passionné de l'absolu, du parfait, de la pureté intérieure, de la sainteté sans ombre, de l'idéal le plus haut vers lequel il tient ses ressorts toujours tendus.

Mais alors surgit la question : Qui donc est-il ? Un type de rigidité, une barre de fer ? Ou bien un enthousiaste, un rêveur de chimérique perfection, bref un homme vivant hors du réel, touchant à peine le sol, perdu dans les nues ?

Il faut pour répondre se replonger dans les profondeurs de cette âme qui est un insondable abîme et on y trouve un homme qui ne peut se comparer à d'autres figures de l'histoire, qui ne peut s'expliquer que par lui-même. Il est certain, en effet, que Jésus, l'idéaliste le plus absolu, possède à un degré étonnant le sens du réel. Il n'a rien du rêveur, rien de l'extatique, rien de Mahomet perdu dans le somnambulisme, rien de saint Paul ravi au troisième ciel. Il ne fut jamais hors de lui, ne connut jamais l'aliénation des sens, ni la suspension de l'activité qui caractérisent les phénomènes extatiques. Dans la Transfiguration anticipative de la Résurrection, les trois témoins tombent en extase, Jésus converse à son aise avec Moïse et Elie. Sa vie d'ailleurs est traversée par des visions d'anges et de démons et à son baptême le ciel s'ouvre et l'Esprit en descend sur sa tête. Mais il n'y a pas un indice dans les sources qui nous permette d'expliquer ces apparitions par l'exaltation provoquant une sorte de désagrégation et de dédoublement du *moi*. Ce sont des phénomènes purement objectifs et chaque fois qu'ils se produisent Jésus donne l'impression d'un homme parfaitement sain d'esprit et équilibré, dont la volonté reste décidée, résolue, tendue vers le but, ne le perdant jamais de vue.

* * *

L'auteur glisse ici une observation du plus haut intérêt au sujet des faits extraordinaires, apparitions, visions, auditions de caractère suprasensible, supraterrrestre, préter ou sur-naturels. Le premier mouvement de tous les médecins ou à peu près, de tous les psychiatres, de pas mal de théologiens et de beaucoup de beaux esprits, atteints de snobisme, est de nier *a priori*, systématiquement, de parti pris la réalité des phénomènes extraordinaires, uniquement pour cette raison, parce qu'ils sont extraordinaires. Je ne parle pas seulement des salonnards offusqués de la mise en scène de petits paysans, de gens de rien — d'où d'ailleurs ils sont souvent sortis —, mais de savants préoccupés de leur spécialité, tel M. Ladon qui prochainement, sous le couvert de l'imprimatur généreusement octroyé à l'attaque, va s'escrimer à nouveau contre les faits dûment constatés de Beauraing. Tous ces négateurs enferment le

vaste domaine de la réalité, d'une profondeur presque insondable, dans les cadres d'un système à priori. N'est-ce pas outre-cuidance ou plutôt naïveté ? La réalité, dit très bien Karl Adam, est plus profonde, plus étendue que le mince filet que les philosophes voudraient tendre sur elle afin de mettre un peu d'ordre dans le chaos. La réalité que l'on rencontre tous les jours par l'expérience ordinaire n'est pourtant pas la réalité tout court. C'est vrai surtout des réalités religieuses. Partout où une religion a été vivante, on a signalé des phénomènes supra-sensibles. Une réalité se montre donc qui ne peut être précisée et dominée par les mesures habituelles de l'expérience terrestre.

Il reste évidemment à étudier consciencieusement chaque cas particulier. C'est clair. Mais porter *a priori* un jugement de condamnation, sans autre forme de procès, ou faire violence au fait en l'expliquant par des troubles psychiques : c'est antiscientifique au plus haut chef. A l'aide de ces procédés sommaires, il n'y a pas une page de l'Evangile qui puisse tenir, il faut qu'il saute tout entier depuis la première page jusqu'à la dernière, car tout y est extraordinaire.

* * *

Je reviens à la question : Est-ce que Jésus si infiniment au-dessus de la terre a eu le sens des réalités ?

Intuitif et poète quand il embrasse le monde dans ses ensembles et ses profondeurs, réaliste quand il descend aux détails, aux rapports logiques des choses. Comme il reballe ses adversaires, met à néant leur arguties, les confond par leurs dires ! Avec quelle dialectique et quelle puissance de réalisme il arrache toute la végétation parasite et touffue des prescriptions légales, entassées par les traditions rabbiniques, d'une absolue vanité, dénuées de raison, et ramène le culte à la piété en esprit et en vérité, c'est-à-dire substitue au formalisme la réalité substantielle. Aux dehors hypocrites il oppose la sainteté intérieure.

S'élevant au-dessus de tous les préjugés érigés en règles rigides, il rappelle l'humanité à son sens moral, inné et sain, à l'esprit d'enfance qui caractérise son message. Par delà le vernis de la culture, par delà toutes les complications d'une théologie embrouillée, il pénètre jusqu'au tuf, il atteint le primitif dans l'âme, à une morale sincère, pure, loyale, sans exagération, sans illusions, sans fanatisme. D'un coup d'œil prodigieusement lucide, Jésus va jusqu'au point central des choses.

Contraste frappant : si élevé qu'il soit dans ses idéals, il se tourne vers les plus petits riens de la vie, si bien que de ses paraboles il est facile de faire sortir une peinture fidèle de tout le petit monde contemporain. La pensée de Jésus qui, à chaque instant, part vers les plus sublimes hauteurs, s'accroche très consciemment au donné immédiat.

Même sens du réel dans son ministère. Il n'a pas du tout voulu révolutionner la vie sociale, économique, politique de son temps, il s'est borné à opérer la révolution profonde des idées, des sentiments, des mœurs. Il n'a pas voulu briser le cadre extérieur dans lequel se mouvait l'existence de ses compatriotes. Au tentateur qui au désert lui suggérait une révolution politique, l'établissement d'un messianisme plein d'éclat et de puissance, il a jeté le : « Retire-toi, Satan ! » et il a proféré cette sentence qui a fondé la liberté politique : *A César ce qui appartient à César*. Nos jeunes réformateurs « révolutionnaires catholiques » peuvent en prendre leur parti : Jésus n'est pas leur inspirateur. Il sait bien qu'on ne coud pas une pièce de drap neuf sur un vieux vêtement, ni qu'on verse le vin nouveau dans de vieilles outres. D'accord, mais il n'ordonne pas de déchirer le vieux vêtement et de détruire les vieilles outres. Il sait bien qu'on taillera un nouvel habit dans le drap neuf et qu'on cherchera des outres nouvelles pour le jeune moût. En d'autres termes, il sait que des idées, des sentiments, des mœurs, de toute la vie intérieure régénérée et refaite, sortira une société nouvelle qui en sera l'expression. « Ce n'est pas du

dehors au dedans, mais du dedans au dehors, à partir de l'homme nouveau, intérieur, que se constituera et se développera le nouveau corps, la nouvelle communauté, l'Eglise. » Et l'Eglise fera comme son fondateur. Elle ne brisera pas les chaînes de l'esclavage, elle se contentera de les user par la transformation progressive des cœurs.

* * *

Pour saisir Jésus, il faut le voir dans ses relations avec les hommes. Elles tiennent en un mot : il les a aimés. Mais ici encore se manifeste son sens des réalités. Il n'a pas aimé l'homme idéalisé, transfiguré, il n'a pas professé en fanatique le culte de l'Humanité. Il a vu l'homme tel qu'il est, il l'a aimé avec toutes ses faiblesses, toutes ses misères. Il a souffert par eux et son amour porte des blessures secrètes. Sa connaissance du cœur humain est profonde et c'est précisément sur cette vue clairvoyante et positive des complexités psychologiques que recèle tout acte humain, que se fonde son amour des ennemis. A travers toutes les turpitudes il démêle ce qu'il y a de plus secret, de plus essentiel : la solidarité, la fraternité voulues par Dieu entre les hommes. « Jamais Jésus n'a été plus grand, plus objectif, plus héroïque et plus sublime qu'au moment où sur la croix il laissa échapper de son cœur cette prière : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Amour de celui qui connaît, mieux que personne, tout ce qu'il y a dans le cœur humain, de possibilités pour le bien, de possibilités pour le mal, et qui, malgré tout, se donne à lui de toute son âme ! Il se jette dans les autres, il vit et souffre en eux. Sa prédilection va aux pauvres, aux humbles, à ceux que la vie écrase. On lui fait à lui tout ce que l'on fait au plus petit de ses frères. Ce lien personnel qui a ainsi entrelacé sa vie avec la leur, il a voulu, à la dernière cène, en donner la démonstration. Lui, Christ, Fils de Dieu, a éprouvé le désir de s'agenouiller devant chacun de ses disciples et de leur laver les pieds dans l'attitude de l'esclave.

Il a voulu connaître, ressentir, expérimenter toutes les misères humaines, les prendre sur soi comme les siennes propres, les porter jusqu'au bout, jusqu'à une mort sanglante. Amour unique dans l'histoire. Personne n'a aimé l'homme comme Lui.

Il a aimé les enfants. Lui, le grand Envoyé de Dieu, tout entier absorbé par sa tâche surhumaine de fonder le royaume de Dieu, il prenait un petit enfant dans ses bras, le baisait, le bénissait.

Il a aimé la multitude, le peuple, ses larmes ont coulé, à la vue de Jérusalem vouée à la ruine.

Le lot privilégié de sa tendresse est celui des pauvres, des malades, des pécheurs. Il a aimé tous ceux qui souffrent.

Il n'attend pas le salut des bouleversements sociaux, il n'entrevoit pas la possibilité de faire disparaître la pauvreté de la surface du monde, il ne voit d'autre salut pour l'humanité souffrante que dans l'éternel avenir. A ses yeux, la misère terrestre est ineffablement propre à détacher le cœur de l'homme de l'amour des biens périssables pour l'ouvrir à l'espérance et à la poursuite des biens infinis du ciel. S'il aime les pauvres plus que les riches, c'est qu'il les trouve plus près du Royaume. Il a certes traité des riches avec bonté, mais s'il leur paraît, en général, dur et sévère, c'est que pour la plupart affiliés au pharisaïsme, la caste régnante, il les juge très loin du Royaume des cieux. Voilà son grand grief contre la richesse égoïste : nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon. Pas de trace dans cette attitude ni de l'esprit prolétarien, ni de la recherche d'un idéal économique et social. C'est simplement l'expression d'un amour énergique et profond qu'aucun préjugé n'aveugle, qu'aucune misère ne rebute. Pauvres et miséreux l'attirent invinciblement. Il est un avec eux. L'idée d'être rassasié quand d'autres ont faim le blesse au vif. Puisqu'il y a des déshérités du foyer, il ne supporte pas d'avoir un chez-soi, il n'a pas où reposer sa tête. Pas de fanatisme, entendez donc, pas d'exaltation, pas d'héroïsme vertigineux. L'amour tout simple du cœur large ouvert sur toutes les misères de l'humanité et se solidarissant avec elles.

Les pécheurs ! Les plus bas, la femme qui a roulé dans le ruisseau, l'adultère, le brigand, tous ont conquis sa tendresse compatissante, et il n'a laissé à personne le soin de la décrire, il l'a immortalisée lui-même sous les traits du père de l'enfant prodigue.

Il importe, en finissant, de ne pas voir dans le solitaire amoureux des montagnes, dans le prédicateur ardent, véhément du Royaume de Dieu, un homme étranger à nos joies. Il n'a rien du Jean Baptiste, son précurseur. Il fréquente même chez les pharisiens et son premier miracle, il l'accomplit dans un joyeux repas de noces. « Enfin, écrit Karl Adam, résumant l'activité de Jésus, on peut dire qu'il l'a placée dans un cadre si charmant, si gracieux, si ravissant qu'on ne peut se défendre de voir en lui un grand, un très grand poète. »

* * *

Ce Jésus dont nous venons d'analyser les traits, qui donc est-il définitivement ? Il paraît se partager en deux directions : vers les choses du ciel et vers les hommes et la terre.

Où est le point de jonction, le centre vital où se rejoignent les deux aspects de Jésus ?

Il est un chef, un maître, un roi, et il lave les pieds de ses disciples.

Il est ferme dans sa volonté jusqu'à l'impétuosité, indomptable jusqu'à la rudesse et il témoigne l'amour délicat et profond d'une mère.

Il est tout entier à Dieu, passe des nuits entières en oraison et il se trouve volontiers au milieu des publicains et des pécheurs.

Il est le contemplateur des vastes horizons célestes, et il est ravi devant les fleurs des champs.

Il est le brasier de la justice divine d'où s'échappent les flammes vengeresses et il supporte en silence les plus grossières avanies.

Il est à part, distant, isolé et nul n'a aimé les hommes comme lui.

Qui est-il ? Il faut avancer, il faut pénétrer jusqu'à son âme, là où il crie : « *Abba*, Père ».

Nous découvrirons à la suite du Dr Karl Adam, dans notre prochain article, le Jésus des heures silencieuses, le Jésus de la vie intérieure, le Jésus qui prie.

J. SCHYRGENS.

TROIS SÉANCES PATRIOTIQUES AUX CONCERTS SPIRITUELS

Quatrième concert : Mozart — Haëndel

Le quatrième concert de la saison sera dédié entièrement à la mémoire de notre roi bien-aimé S. M. Albert et à l'avènement de S. M. le roi Léopold III.

Modifiant en conséquence le programme annoncé, les Concerts Spirituels exécuteront, sous la direction de M. Louis De Vocht, directeur des Nouveaux Concerts d'Anvers et de la Chorale Cœcilia :

Le *Requiem* de Mozart, qui sera suivi du *Te Deum* solennel de Haëndel, avec le concours de M^{lle} Lia Lenssens, soprano; M^{me} De Backer, contralto; M. Frédéric Anspach, ténor, et M. Georges Serrano, baryton; le Chœur des Concerts Spirituels de Bruxelles et l'Orchestre Symphonique de Bruxelles.

Une première audition de ces œuvres aura lieu le vendredi 27 avril, à 20 h. 30; les auditions des samedi 28 et dimanche 29 avril auront lieu à 15 heures; toutes trois au Conservatoire royal de Bruxelles.

Le programme primitivement arrêté pour ce quatrième concert est reporté à la prochaine saison.

Les cartes pour ces trois auditions sont en vente, aux prix de 30 à 7 francs, à la Maison Fernand Lauweryns, 20, rue Treurenberg, à Bruxelles (téléph. 17.97.80), tous les jours de semaine. L'on peut retenir les places par correspondance, moyennant le versement préalable du montant au compte-chèques postaux n° 119.53 de la Maison Fernand Lauweryns, majoré d'un franc pour l'envoi des billets par la poste.